This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Russia-History_1777-1825

MÉMOIRES

HISTORIQUES

SUR

L'EMPEREUR ALEXANDRE

ET

LA COUR DE RUSSIE,

PUBLIÉS

PAR Mme LA Cse DE CHOISEUL-GOUFFIER,

NÉE COMTESSE DE FISENHAUS,

ANCIENNE DEMOISELLE D'HONNEUR A LA COUR DE LL. MM. II.
DE RUSSIE.

PARIS.

R. LEROUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE SERPENTE, N° 14.

1829

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R L

UN MOT DE L'ÉDITEUR.

La vogue des Mémoires historiques se soutient en France depuis dix ans ; c'est, chez nous, un phénomène de stabilité, et ce phénomène est d'autant plus remarquable que les innombrables volumes qui, pour nous servir de l'expression d'un écrivain moderne, montrent *l'histoire en déshabillé,* sont généralement tracés sur le même plan, tissus des mêmes détails, produits par les mêmes passions : on les dirait sortis d'un moule unique.

Cette longue suite d'accès d'une fièvre délirante qu'on nomme la révolution fran-

çaise ; la période éclatante de gloire militaire qui suivit, et les premières années d'une restauration qui n'a pas tenu tout ce qu'elle promettait, tel est le thême que mille annalistes de nos jours se sont plu à amplifier, presque toujours avec talent, mais qu'ils ont quelquefois dénaturé sans scrupule. Tous les mémoires ont été recherchés, dévorés, parce que tous, à de rares exceptions près, étaient spirituels : l'esprit est un assaisonnement qui, dans tous les temps, trompera le dégoût et la satiété. Les lecteurs de ce genre d'ouvrages ont bien répété, d'après Parny :

Nous rebrodons de vieux habits
Dont l'étoffe est toujours la même.

Mais l'éclat de la broderie a séduit, et les éditeurs ne se sont pas lassés de vendre des redites, que le public ne se lassait point

d'acheter. Voici du moins une contre-partie : c'est un revers de médaille que nous imprimons aujourd'hui.

Les Mémoires de madame la comtesse de Choiseul-Gouffier sont écrits *dans notre langue, par une main polonaise.* Ce ne sont plus nos inspirations : on sent que cette composition doit porter un autre cachet, signaler d'autres opinions, réfléchir d'autres mœurs; avoir, en un mot, une physionomie différente. Non que l'influence hyperboréenne des forêts de la Lithuanie s'y fasse remarquer : madame de Choiseul a su trouver, à Vilna, cette touche délicate qui distingue les productions du beau sexe, sous nos douces latitudes ; ses tableaux n'ont pas moins de chaleur que de charme et d'originalité.

L'affection, peut-être devrions-nous dire la tendresse, que l'auteur de nos Mémoires voue à l'empereur Alexandre, est portée

jusqu'au culte : on pourrait croire que madame de Choiseul, pour peindre l'autocrate russe, a puisé l'admiration à la même source où M. de Las-Cases puisa les couleurs du panégyrique de Napoléon. Il y a sans doute de l'exagération à louer ainsi les hommes, bien qu'ils aient été couronnés; mais, dans l'ouvrage que nous présentons au public, la vérité ressort partout de l'appareil laudatif dont une conviction brûlante s'est efforcée de l'environner. L'empereur Alexandre, mis à chaque instant en scène, et se révélant par ses propres discours, dessine lui-même son portrait dans les Mémoires dont il est le héros; on conservera certainement, après les avoir lus, une idée exacte du caractère de ce prince, que l'audace indomptée d'un homme illustre appela de loin, de bien loin, à le remplacer au premier rang des célébrités modernes.

Le livre de madame la comtesse de Choiseul-Gouffier sera lu avec avidité dans les salons du faubourg Saint-Germain, où l'on se nourrit de vieux souvenirs aristocratiques; la *jeune France* sera satisfaite néanmoins des concessions que l'auteur fait aux idées nouvelles, et surtout de la teinte romantique dont son style est heureusement empreint.

Du reste, la grave histoire pourra recueillir un bon nombre de faits inédits et dignes d'elle dans les Mémoires que nous publions. Ils renferment particulièrement des détails nouveaux sur l'assassinat de l'empereur Paul Ier; sur la conduite d'Alexandre, pendant et après la conspiration qui lui donna l'empire; sur ce qui s'est passé en Russie durant la campagne de 1812, si funeste aux armes françaises; sur l'attitude du congrès de Vienne, lorsqu'on y apprit le retour en

France de Napoléon, échappé de l'île d'Elbe, au mois de mars 1815; enfin, sur la mort violente d'Alexandre, catastrophe que l'auteur ne laisse recouverte que d'un voile transparent.

Une critique minutieuse pourrait reprendre dans le style de madame de Choiseul quelques traces d'une touche étrangère, que nous n'avons pas cru devoir faire disparaître entièrement; mais on ne tardera pas de s'apercevoir qu'en recherchant une pureté trop sévère, nous aurions porté atteinte au coloris suave, au charme indicible qui découle toujours de la plume d'une femme. Ce je ne sais quoi, dans lequel réside un attrait enivrant, ressemble à cette douce vapeur attachée aux pétales d'une fleur; qu'on l'enlève, et le parfum s'évanouit.

AVANT-PROPOS.

Trois années viennent à peine de s'écouler depuis l'évènement qui a plongé la Russie dans la tristesse et le deuil, et déjà l'on a vu paraître deux Histoires de l'empereur Alexandre.

Sans prétendre attaquer le mérite de ces ouvrages, j'oserai faire remarquer que, presque uniquement consacrés à décrire les faits politiques et la lutte mémorable des deux plus grandes puissances du continent européen, ils font peu connaître le monarque qui joua un rôle si important dans ces évè-

nemens; ils n'offrent qu'une imparfaite esquisse de cet Alexandre, auguste adversaire d'un grand homme *, qui ne se montra que sous quelques rapports plus grand que son vertueux rival.

Dans le premier élan de la juste douleur que devait m'inspirer la mort de mon souverain, de ce prince dont j'avais eu le bonheur de connaître et d'admirer le noble, le touchant caractère, j'essayai de retracer les vertus dont je déplorais la perte. Mais, soit qu'une vive et récente affliction exaltât trop mon imagination, ou que je fusse entraînée par la grandeur du sujet, je ne tardai point à m'apercevoir que le ton adopté dans cet ouvrage ne pouvait être soutenu par mes faibles talens, et ne pouvait même con-

* Celui qui retira la France du gouffre des révolutions, qui sut quelque temps inspirer à Alexandre même un sentiment d'admiration pour ses talens, n'était point, certes! un homme ordinaire, et d'ailleurs Napoléon a prouvé que la grandeur humaine est si peu de chose!

venir à l'histoire. Abandonnant un essai infructueux, combien je souhaitai alors que l'écrivain illustre dont la voix éloquente seule est digne d'être l'interprète de la religion et l'organe des rois, embrassât un sujet si digne de lui! Quelques accens harmonieux qui se firent entendre, me donnèrent l'espoir que mes vœux seraient exaucés; mais la *voix* se tut, et mon désir se changea en regrets. Toutefois, en méditant, soit dans le silence de la solitude, soit au bruit des cités et de la cour, sur cette belle vie d'Alexandre, j'ai senti combien je rendais peu de justice aux éminentes vertus de ce prince, en supposant qu'un grand talent seul pouvait leur rendre hommage et les faire connaître à la postérité. Les faits parlent assez d'eux-mêmes, et ceux qui tiennent à la renommée de cet auguste personnage, ont un attrait si touchant, que la simple expres-

sion d'un cœur reconnaissant doit suffire pour les retracer avec vérité. J'ose donc me flatter que les âmes sensibles, sur qui les froides atteintes du temps n'exercent point leur fatale influence, retrouveront ici avec intérêt le souvenir des qualités nobles et généreuses du souverain qui mérita l'amour et la reconnaissance, non-seulement de ses sujets, mais de l'Europe entière.

MÉMOIRES

HISTORIQUES

SUR

L'EMPEREUR ALEXANDRE.

CHAPITRE PREMIER.

PREMIÈRES ANNÉES D'ALEXANDRE. — CONSPIRATION DE PALAIS. — MORT DE PAUL Ier.

Alexandre naquit en 1777. Les années ne tardèrent pas à développer dans ce jeune prince les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature ; tout semblait harmonie dans l'auguste enfant destiné à occuper un jour l'un des premiers trônes de l'Europe et une place si brillante dans l'histoire. La beauté parfaite de sa figure répondait à celle de son âme : elle paraissait en être une émanation. L'inaltérable douceur de son caractère le rendait, dès sa plus tendre enfance, l'objet de l'adoration universelle et des plus chères espérances de ce puissant empire de Russie. L'impératrice Catherine avait une affec-

tion si vive pour son petit-fils, qu'elle se proposait, dit-on, d'éloigner du trône son propre fils, l'infortuné Paul Pétrowitz, et de choisir Alexandre pour son successeur. A cette époque, l'hérédité au trône de Russie n'était point soumise à une loi fondamentale ; l'ordre de primogéniture n'y fut établi que sous le règne suivant. D'ailleurs rien ne pouvait étonner le génie de Catherine, habitué à voir tout plier sous son pouvoir. Elle voulut présider seule à l'éducation de son petit-fils. Si les rares qualités qu'on a vues briller dans Alexandre pouvaient laisser encore quelque chose à désirer, c'eût été que l'auguste mère de ce prince eût conservé le pouvoir, comme elle en avait le désir, de veiller elle-même, au milieu de cette cour élégante, polie, mais sans mœurs, sur les premières impressions de son fils, avec cette vigilante sagacité, cette fermeté éclairée dont elle a donné tant de preuves. Quel empire n'auraient pas eu sur le cœur d'un tel fils les leçons de sagesse données par une mère si vertueuse, cette princesse incomparable qui ne respire que l'amour du bien, qui consacre toute son existence au bonheur de l'humanité ! Cependant le choix que fit Catherine d'un gouverneur pour le jeune grand-duc, dans la personne du colonel La Harpe, était propre à calmer

la sollicitude maternelle et à satisfaire l'attente du public. Le sage instituteur trouva dans l'auguste élève confié à ses soins les germes du plus heureux naturel. Pour achever l'ouvrage de la nature et s'acquitter de la tâche importante qui lui était confiée, son travail se borna à développer, soutenir et cultiver de si belles dispositions. Doué d'une âme tendre et sensible, Alexandre voua un attachement sans bornes à l'homme estimable et clairvoyant qui lui avait consacré son temps et ses veilles ; il le regarda toujours comme un ami sûr et fidèle.

Alexandre aimait à s'instruire ; il avait une mémoire étonnante, un esprit facile, pénétrant et plein de finesse. Dès sa plus tendre jeunesse, il annonçait du goût pour les sciences militaires; s'occupant avec ardeur de ce qu'il lui plaisait d'appeler son service, suivant exactement et faisant observer avec ponctualité la discipline et la plus stricte subordination. Il avait au suprême degré l'amour de l'ordre et du travail. Mais ce qu'on ne pouvait se lasser d'admirer en lui, c'était la parfaite égalité de son humeur, qualité bien rare, bien précieuse dans un souverain, et qui prenait sa source dans la bonté de son âme. Rien ne pouvait altérer la douce bienveillance qui respirait dans ses traits comme dans ses ac-

tions. Alexandre s'exprimait en plusieurs langues et surtout en français avec beaucoup de facilité, de grâce et d'éloquence. Ses manières étaient très séduisantes; une certaine timidité s'y faisait remarquer dans sa première jeunesse. Personne n'a jamais possédé comme lui cet heureux don de plaire et de gagner tous les cœurs; personne, j'en suis sûre, n'a pu voir et entendre Alexandre sans se dire, en le quittant: « Qu'on « serait heureux de l'avoir pour ami! »

Alexandre sortait à peine de l'adolescence, lorsque l'impératrice Catherine, craignant pour lui cette époque orageuse de la vie, crut mettre un frein à ses passions en le soumettant jeune encore à des liens sacrés : imprudence dont les suites influèrent plus qu'on ne pense sur l'avenir et le bonheur intérieur de ce prince et de son auguste et intéressante épouse. Suivant l'usage établi à la cour de Russie, trois jeunes princesses d'Allemagne y furent amenées et offertes aux regards scrutateurs de Catherine, qui devait choisir entre elles une épouse pour son petit-fils. Ce choix fut, dit-on, déterminé d'une manière assez bizarre, et le simple hasard servit Catherine aussi heureusement qu'aurait pu le faire le jugement éclairé de cette princesse, après un mûr examen. Assise à une fenêtre du palais impérial,

la czarine vit arriver les jeunes princesses, qui étaient toutes les trois d'une figure très remarquable. Catherine observa que celle qui sortit la première de voiture en était descendue avec trop de précipitation : elle augura mal de cette vivacité. Celle qui parut ensuite embarrassa ses pieds dans la queue de sa robe : « Que de lenteur et « de gaucherie » ! dit l'impératrice. Enfin la dernière descendit avec un maintien parfait : « C'est « elle, s'écria Catherine, qui sera grande-du- « chesse! »

C'était Élisabeth de Bade. Sa vue acheva de confirmer l'impératrice dans son choix, et ravit le jeune grand-duc, dont le cœur n'aurait pu mieux choisir. En effet, rien n'était plus séduisant que les grâces réunies dans la personne d'Élisabeth. Teint éblouissant, fraîcheur des roses, chevelure d'un blond cendré flottante sur des épaules d'albâtre, taille de sylphide, figure remplie d'esprit et de sentiment, de grands yeux bleus : tout en elle captivait et charmait les regards.

Vivement épris des charmes de sa jeune et belle compagne, Alexandre goûtait dans son aimable entretien, son esprit cultivé, la tendresse qu'elle éprouvait pour lui, tout ce qui pouvait adoucir l'existence pénible à laquelle il se voyait

contraint depuis la mort de l'impératrice Catherine et l'avènement de son père au trône. Né avec un esprit vif et pénétrant, un cœur naturellement sensible et généreux, de longues souffrances morales avaient aigri, altéré le caractère de l'infortuné Paul Ier. La funeste disposition de son esprit à la méfiance, l'irritabilité excessive de son humeur, long-temps comprimée dans une passive dépendance, ne connurent plus de frein lorsqu'il fut parvenu au souverain pouvoir. Le temps ne fit qu'exalter de si tristes passions, et dans ces momens où l'on avait tout à craindre de leur violence, et auxquels sa famille même cherchait à se soustraire, le grand-duc Alexandre seul, sachant opposer une respectueuse fermeté aux volontés souvent bizarres de l'empereur, réussissait quelquefois à calmer cet esprit attaqué d'une maladie inguérissable. Dévoré par cette imagination ardente et soupçonneuse qui lui offrait sans cesse des dangers et des ennemis secrets, l'infortuné prince était à lui-même son plus cruel ennemi; il finit par se rendre victime de sa triste prévoyance.

Les exils se multipliaient d'une manière effrayante; la terreur régnait partout, à la cour, à la ville, dans l'armée et jusque dans les provinces les plus reculées de l'empire. Nul ne pou-

vait se flatter, malgré toute la prudence de sa conduite, d'être à l'abri d'une délation; nul n'osait compter sur le lendemain. L'arrivée d'un courrier du cabinet dans une contrée lointaine y répandait un effroi universel; chacun se demandait en frémissant : « Est-ce moi que l'ordre fatal « concerne? » et croyait déjà voir le *kibitka* prêt à le transporter dans les déserts de la Sibérie *. Un oubli involontaire de l'étiquette rigoureuse ou du costume prescrits par l'empereur, la plus légère négligence dans le service militaire, suffisaient pour attirer sur soi la peine d'exportation, et la Sibérie se peuplait de noms illustres.

Parmi les étrangers de distinction qui se trouvaient alors à Pétersbourg, le comte de Choiseul-Gouffier, ancien ambassadeur à Constantinople, comblé des bienfaits de l'empereur Paul, dont la générosité ne connaissait point de bornes, reçut tout à coup l'ordre de se retirer en Lithuanie, dans les terres qu'il tenait de la munificence impériale, et de quitter Péters-

* Le comte de Fisenhaux, mon père, exilé alors et depuis un an à Casan, se trouvait à dîner en nombreuse compagnie chez le gouverneur de la ville, lorsqu'on annonça tout à coup, au milieu du repas, un feltyeger du cabinet. Tous les convives pâlirent; le gouverneur ouvrit en tremblant le paquet qui lui était adressé, et qui, à la satisfaction générale, se trouva contenir une décoration pour l'un des généraux en quartier à Casan.

bourg sous vingt-quatre heures. Sans pouvoir s'expliquer le motif de sa disgrâce, le comte de Choiseul envoya son fils demander un passeport au comte Pahlen, alors gouverneur de Pétersbourg. Le comte de Choiseul fils se rendit aussitôt chez le gouverneur. Pahlen était à la parade; il ne tarda point à rentrer. Apercevant le comte de Choiseul, il repoussa brusquement le domestique qui venait recevoir son chapeau et son ceinturon, et s'écria d'un air agité : *Mon cher comte, je suis au désespoir de ce qui vous arrive; on ne peut plus y tenir, cet ordre de choses ne saurait se soutenir; il est temps que cela finisse.* M. de Choiseul, malgré son extrême jeunesse, fut vivement frappé de ce discours imprudent, et surtout de l'expression singulière avec laquelle Pahlen venait de laisser échapper ces mots si remarquables. Dix-huit mois plus tard, Paul n'existait plus! Il ne sera peut-être pas hors de propos de faire connaître ici l'homme profondément dissimulé qui joua dans cette conspiration un rôle si important, qu'on peut, avec vraisemblance, l'en regarder comme l'*unique auteur*.

Pahlen, gentilhomme courlandais, entra fort jeune au service de Russie, et parvint, sous le règne de Catherine II, au grade de général-major. Il dut à la protection du favori Zouboff la

place de gouverneur civil à Riga. L'empereur Paul, quelque temps après son avènement au trône, passa par Riga, fut content de Pahlen, et lui ordonna de venir à Pétersbourg. Paul, avec la précipitation qu'il mettait dans toutes ses démarches, combla ce nouveau favori de dignités, de biens, de faveurs; le nomma chef de ses gardes, et gouverneur de Pétersbourg; le décora des premiers ordres de l'empire, et lui fit don de terres considérables en Courlande, sa patrie.

L'âme de Pahlen sut résister à tant de bienfaits; il conserva des relations secrètes avec les Zouboff, ses anciens protecteurs, et médita, de concert avec eux, la perte du prince généreux qui avait élevé si haut sa fortune. On trouve le motif d'une si noire ingratitude dans le caractère immoral de Pahlen, qui, aimant les plaisirs à l'excès, mauvais officier d'ailleurs, succombait sous le poids des détails militaires dont l'accablait l'empereur, ainsi que sous celui des rapports minutieux qu'il était forcé de lui faire tous les jours sur la vie privée, les actions, les paroles des habitans de Pétersbourg.

Aussi prudent que perfide, Pahlen voulût courir dans le complot le moins possible de chances dangereuses, et ne se mettre en avant qu'avec la plus grande circonspection; en conséquence, il

associa à son entreprise des amis sur lesquels il pouvait se reposer en toute confiance du succès de son plan. Platon Zouboff, ennemi acharné de Paul Ier, à qui ce prince avait eu l'imprudence de laisser d'immenses richesses acquises sous le règne précédent, parut à Pahlen le meilleur instrument à employer dans un complot où l'ancien favori de Catherine trouverait à satisfaire ses sentimens de haine personnelle; d'ailleurs Zouboff, ayant été long-temps en faveur, avait conservé beaucoup de relations, et son frère Valérien avait toujours été entouré de gens sans mœurs, sans principes, propres à servir tous les genres de crimes et d'attentats. Pahlen, à peu près sûr de l'empressement de Zouboff à seconder ses vues, lui fit témoigner le désir de s'aboucher avec lui; et afin que l'empereur le délivrât de l'exil où il était dans ses terres, il lui conseilla de feindre le désir d'épouser la fille de Koutaisoff, autre favori de Paul, qui, de ce petit esclave turc, son barbier, avait subitement fait un des principaux personnages de l'empire, en lui donnant le titre de comte et en le comblant de bienfaits. Koutaisoff ne tarda point à recevoir une lettre de Zouboff, qui lui demandait sa fille en mariage. Ivre de joie, il porte sur-le-champ cet écrit à l'empereur, se jette à ses pieds,

et le supplie de ne pas mettre obstacle à la fortune de sa fille en refusant à Zouboff la permission de revenir à Pétersbourg. Paul accorda sans peine cette grâce à son favori, disant que la demande de Zouboff était la seule idée raisonnable de sa vie. Zouboff alors s'entendit complètement avec Pahlen. Ce dernier s'assura facilement d'un parti dans les gardes, car malheureusement Paul accablait de fatigues, de reproches pénibles et de punitions sévères, ce corps accoutumé, en Russie, à voir s'opérer une révolution de palais sans effusion de sang.

Le véritable plan de la conspiration, du moins à ce que prétendaient les conjurés, n'allait pas jusqu'à vouloir priver l'empereur de la vie ; mais on se proposait, disaient-ils, de lui faire signer un acte d'abdication par lequel il consentirait à résigner la couronne entre les mains de l'héritier de l'empire, le grand-duc Alexandre, en se réservant la liberté de fixer sa résidence, soit aux environs de Pétersbourg, soit dans une province de l'empire, ou bien hors de la Russie, dans tel pays qui lui conviendrait.

Pahlen et les autres conjurés sentaient bien qu'ôter à un vaste empire son chef sans lui avoir assuré un successeur, était une idée impossible à admettre. Connaissant, d'un autre côté, le no-

ble caractère d'Alexandre, ils espéraient peu lui faire accepter la régence; secours cependant nécessaire à une nation que le malheureux Paul n'estimait pas assez, et que son imagination ardente traitait avec une sévérité excessive. Pahlen comprit que le seul moyen de parvenir à son but était de semer la division parmi la famille impériale, entre le père et les enfans, entre l'époux et l'épouse; de conduire enfin l'esprit défiant de l'empereur à la mesure funeste d'exercer sur sa propre famille d'injustes, de cruelles persécutions. Cependant un des conjurés, pressé par les remords de sa conscience, effrayé peut-être des suites d'une entreprise si coupable, sans vouloir trahir ses complices, par une lettre anonyme *, avertit l'empereur de la conspiration. Pénétré de la plus vive inquiétude, Paul mande aussitôt Pahlen. Celui-ci, qui avait médité d'avance la perfidie de ses réponses, se présente avec un sang-froid imperturbable devant son maître, et écoute, sans témoigner la plus légère émotion, tous les discours que la méfiance, l'inquiétude, la colère, faisaient tour à tour exhaler à Paul, et dont l'expression eût pu faire rentrer en lui-même un

* D'autres prétendent que ce fut Pahlen lui-même qui fit donner à Paul cet avis secret.

coupable moins endurci que lui. A ces mots de l'empereur : « Une conspiration se trame contre « moi, et vous, gouverneur de Pétersbourg, vous « l'ignorez ? » Il répond : « Pardonnez-moi, sire, « non-seulement je ne l'ignore pas, mais je suis « d'autant plus certain qu'elle existe, que moi- « même j'en fais partie. » A cet étonnant discours, l'anxiété, le doute et la surprise, se peignirent à la fois dans les traits de l'empereur. « Oui sire, « continua Pahlen avec la même tranquillité, tous « les fils de la conspiration me sont connus ; je suis « du nombre des conjurés, mais c'est pour vous « servir, pour défendre vos jours. Aucun des cou- « pables ne peut échapper à ma vigilance et à la « justice de votre majesté impériale. Les insensés « courent à leur perte en méditant la vôtre. » « Qui « sont-ils ? s'écria Paul, dont le trouble augmentait « à chaque parole de son perfide confident. » « Sire, « la prudence m'empêche de les nommer, mais « après ce que j'ai eu l'honneur de dévoiler à votre « majesté, j'ose me flatter qu'elle daignera m'accor- « der une confiance entière, et se reposer sur mon « zèle du soin de veiller à sa sûreté. » Cette phrase obscure n'était propre qu'à exciter davantage l'ardente curiosité de l'empereur, dont l'esprit, égaré par la défiance, osa élever d'odieux soup- çons sur la plus vertueuse épouse, sur des fils

respectueux et soumis. « Qui sont-ils? répéta Paul avec la plus effrayante énergie; qui sont-ils? je veux le savoir. » « Sire, dit Pahlen, en baissant la tête, le respect m'empêche de révéler d'augustes noms..... » « J'entends, reprit l'empereur d'une voix sourde et comme étouffée par une pénible émotion : je le pressentais..... l'impératrice? » poursuivit-il, en attachant ses regards pénétrans sur Pahlen. Pahlen ne répond pas. « Les grands-ducs Alexandre et Constantin? » Pahlen ne répond que par son silence. L'empereur se tait alors, et, de sa part, ce silence ne présageait que trop bien l'orage.

L'ordre d'arrêter l'héritier du trône et son auguste frère fut le premier arrêt que laissa échapper le courroux d'un père, qui se croyait si indignement trahi par tout ce qu'il avait de plus cher. « Quant à l'impératrice Marie, ajouta Paul « d'un ton menaçant, j'en disposerai moi-même. » Les grands-ducs devaient être conduits à la forteresse de *** et l'impératrice renfermée dans un monastère.

En se privant ainsi volontairement des plus sûrs appuis de son trône et de sa vie, ce prince infortuné se livrait avec une confiance aveugle au traître qui allait décider de son sort. « Fidèle « et bon Pahlen, lui dit-il, en poussant un pro-

« fond soupir, je m'abandonne à toi, veille sur « ton maître qui t'en prie. » En disant ces mots, il entr'ouvrit ses bras, et Pahlen eut le parricide courage de recevoir cette marque d'affection que lui donnait le prince malheureux dont les jours étaient proscrits au fond de son cœur. En sortant de chez l'empereur, Pahlen courut rejoindre les conjurés, et les ayant tous rassemblés, il dit aux moins hardis de la troupe, pour réveiller leur fureur assoupie : « Le secret est éventé. Cependant « il ignore encore la liste des conjurés ; mais qui « peut nous répondre qu'un nouveau traître ne « lui découvrira pas tout le plan de notre entre- « prise ? Si la vie vous est chère, croyez-moi, hâ- « tons-nous de conclure ; hâtons-nous d'opérer la « délivrance de l'empire. » Ce traître dont parlait Pahlen n'était autre que lui-même. Cet homme, profondément artificieux, nourrissait le double projet de trahir son souverain ou les complices de sa trahison, selon les chances qui s'offriraient à lui. Dans le cas d'un évènement imprévu, et si, à l'instant décisif, la fortune se déclarait contre les conjurés, son plan était d'arrêter les coupables et de dire à l'empereur : « Sire, vous êtes « sauvé, et ma tâche est remplie. »

Après s'être entendu sur les mesures que leur dictait la prudence, les conjurés indiquèrent

un terme prochain pour consommer leur crime.

En se séparant d'eux, Pahlen, muni de l'ordre fatal que l'empereur venait de lui remettre, se rend au palais du grand-duc Alexandre. Introduit sur-le-champ auprès du jeune prince, il s'incline profondément, et, feignant le désespoir, il informe le grand-duc de la volonté suprême de l'empereur. « Quoi ! s'écria Alexandre étonné, « sa majesté impériale, mon père, veut me priver de la liberté ! Quel crime ai-je donc commis pour m'attirer un traitement si rigoureux ? » « Votre altesse impériale n'ignore pas, « dit Pahlen, s'inclinant de nouveau, qu'ici malheureusement on encourt quelquefois le châtiment sans avoir commis l'offense. » Le grand duc, à ces mots, jeta sur Pahlen un regard sévère. Après quelques momens de silence : « L'em- « pereur, dit Alexandre, est maître de mon sort ; « je m'y soumets, montrez-moi l'ordre. » Pahlen le lui présenta.

A peine Alexandre y a-t-il jeté les yeux, qu'avec un accent douloureux il s'écrie : « Et mon frère « aussi ! » Pahlen, pour achever de porter les coups les plus sensibles au cœur du jeune prince, lui fit pressentir quel sera aussi le sort de son innocente et vertueuse mère. « Ah ! c'en est « trop ! » dit le grand-duc en se couvrant le vi-

sage pour dérober aux yeux attentifs du favori le spectacle de sa douleur.

Pahlen se jette aux pieds du prince : « Monseigneur, lui dit-il, daignez m'entendre. Il « faut prévenir de grands malheurs; il faut mettre un terme aux égaremens de votre auguste « père. Aujourd'hui il n'en veut qu'à votre liberté, mais qui sait, dans la fougue de ses « passions, qui lui ôtent souvent l'usage de la « raison, où s'arrêtera enfin sa volonté impérieuse et toute-puissante? Souvenez-vous, « prince, du malheureux Alexis Pétrowitz. »

« Pahlen, vous outragez mon père. » « Eh! « monseigneur, ce n'est pas son cœur que j'en « accuse; il est plein de générosité, des sentimens les plus nobles, mais la violence de « son caractère l'agite sans cesse. Vous le savez « comme moi, l'empereur cherche le bien sans « pouvoir l'atteindre. Que deviendra la famille « impériale? quel sera le sort de l'empire, de « cette population immense que le ciel vous a « destiné à gouverner, à protéger, si votre père, « livré à l'exaltation de ses idées, errant d'opinion en opinion, punissant, pardonnant, récompensant sans mesure, sans réflexion, conserve entre ses mains les rênes de ce malheureux pays? Il n'est plus temps de feindre,

« monseigneur! c'est le sénat, c'est l'empire tout « entier qui veut secouer un joug intolérable, et « vous confier ses destins ; je ne suis ici que le « fidèle interprète de cette volonté. »

« Quoi! s'écria Alexandre en s'éloignant de « Pahlen, on veut que j'usurpe le souverain « pouvoir, que j'arrache le sceptre des mains « de mon père? Ne l'espérez pas. Je serai vic- « time de son erreur s'il le faut, n'importe! « sauvez seulement ma mère, sauvez l'impéra- « trice. »

Pahlen alors, avec une duplicité atroce, fait sentir au grand-duc combien l'exaspération générale de tous les ordres de l'État était à craindre pour l'empereur lui-même. Ensuite il lui cita pour exemple l'Angleterre où l'on se disposait à confier au prince de Galles la direction du gouvernement, quoique l'état moral du roi Georges fût moins inquiétant, peut-être, dans un pays où l'autorité souveraine, plus restreinte, est soumise à des lois, qu'en Russie, où la volonté seule du monarque suffisait pour bouleverser l'empire. Le grand-duc, usant de la même modération, pouvait, sans monter sur le trône, continuait Pahlen, prendre les rênes du gouvernement, toujours prêt à les remettre à son père aussitôt que la santé de l'empereur aurait retrouvé le

calme nécessaire à l'accomplissement de devoirs si importans. Tels sont les vœux du sénat, de l'armée, de la nation entière, répéta l'adroit courtisan. « Jamais ils n'auront mon assentiment, répondit Alexandre. La volonté de mon père peut seule régler son sort et le mien. » Alexandre tirant alors de son sein l'image du Sauveur, fit jurer à Pahlen, sur ce signe sacré, que les jours de son père seraient respectés et sa volonté libre.

« Monseigneur, reprit Pahlen, trois jours décideront sans doute du sort de votre altesse impériale, de celui de votre auguste mère et de toute la Russie. »

En quittant le grand-duc, Pahlen plaça quelques gardes à sa porte avec un officier. Le même jour l'empereur Paul, qui abandonnait depuis long-temps sa famille, alla passer la soirée chez la princesse Gagarin. Sombre, les traits altérés, il laissa échapper ces terribles paroles, que son cœur démentait sans doute, qu'il n'eût jamais fait accomplir, et qu'une humeur violente seule lui faisait exhaler : « Dans peu de jours on verra tomber des têtes qui m'ont été bien chères. » La princesse Gagarin, effrayée, crut devoir avertir le grand-duc Alexandre. On peut facilement se représenter combien durent être cruels

l'anxiété et les tourmens intérieurs qui déchiraient le cœur d'Alexandre.

D'après l'entretien qu'il avait eu avec le grand-duc, Pahlen jugea bien qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour assurer le succès de la conspiration. Rassemblant tous les conjurés, « que « tardons-nous, leur dit-il, dans le langage des « anciens et des nouveaux révolutionnaires, que « tardons-nous à bien mériter de la patrie, et à « nous en déclarer les libérateurs?» Le rendez-vous décisif eut lieu chez Platon Zouboff. Invoquant l'ombre des Brutus, les conjurés excitèrent leur courage dans des flots de vin de Champagne. Durant cette même soirée, qui précéda la dernière nuit de Paul, le perfide Pahlen vit l'empereur, et, par des discours adroitement préparés, il le persuada que la conspiration était dissoute; il réussit aussi à le tranquilliser sur sa position, et à répandre, pour quelques instans, un baume consolateur au fond de ce cœur agité et malheureux.

Cependant, dès que la nuit fut arrivée, les conjurés, enveloppés de leurs manteaux, et ayant presque tous la tête remplie des fumées du vin, s'acheminèrent en silence vers le palais Michaélofoki. Comme ils traversaient le jardin qui dépend de ce palais, des troupes de corbeaux perchés sur les arbres s'envolèrent en poussant

des cris sinistres. Le croassement de ces oiseaux, qui passe en Russie pour un présage funeste, intimida les conjurés au point qu'ils balancèrent un moment s'ils ne retourneraient pas sur leurs pas. Pahlen avait fait relever les postes du palais, et placé, au lieu de soldats, des officiers conjurés en sentinelle. Toute la garde impériale était, à cette même heure et par ses ordres, en armes sur différens points de la ville; une seule sentinelle, oubliée par les conjurés, en apercevant le groupe qui s'avançait vers le palais, cria aux armes; le poste sortit, mais il fut bientôt rappelé au corps-de-garde par les complices de Pahlen. Les conjurés, arrivés sans obstacle, montent les degrés du grand escalier où régnait, ainsi que dans tout le palais, une morne tranquillité. Il était minuit. Paul, après avoir passé la soirée chez la princesse Gagarin, dormait d'un sommeil paisible, sur la foi de Pahlen. On ne voyait autour de lui aucune de ces précautions qu'invente et multiplie la tyrannie inquiète et soupçonneuse. Ayant traversé une longue suite d'appartemens sans que rien eût arrêté leurs pas, les conjurés allaient pénétrer jusque dans la chambre à coucher de l'empereur; Pahlen, respirant à peine, observait les regards, la contenance de chaque conjuré, épiait le moindre bruit, lorsque tout

à coup, dans la pièce qui précédait celle de l'empereur, un housard de la garde, Polonais de naissance, et qui veillait, enveloppé de son manteau, apercevant la troupe, et augurant mal de ses intentions à une heure si indue, s'élance au devant des conjurés, et, sur leur refus de s'éloigner, tire son pistolet. Les conjurés fondent sur lui, le terrassent. A ce bruit, Paul s'éveille; se croyant trahi, il se jette hors de son lit, et court à une trappe mystérieuse qui servait de communication par le plancher avec les appartemens du rez-de-chaussée. Par un malheur inoui, pour la première fois peut-être, le ressort ne répond pas à la pression du pied. Où se sauver! que devenir! une seule porte donnait de la chambre de l'empereur dans l'appartement de son auguste épouse, mais elle était condamnée, et ce malheureux prince, victime de sa propre défiance, s'était ôté lui-même toute voie de salut.

La porte principale s'ouvre enfin; Paul n'a que le temps de se précipiter derrière un écran de cheminée. Les conjurés entrent tumultueusement dans la chambre; leurs premiers regards se portent sur le lit de l'empereur; il était vide. Ils découvrent enfin ce prince qui, croyant bien que la fuite était désormais impossible, cherche des yeux, appelle Pahlen comme son

dernier espoir; mais le traître ne répond point à sa voix : il n'était pas dans la chambre; il veillait au dehors sur tous les mouvemens des conjurés.

S'armant encore d'un courage qui peut-être n'existait plus dans son cœur, Paul parle en souverain aux conjurés.

« Paul Pétrowitz, lui répondent ces traîtres, tu « vois en nous l'organe du sénat et de l'empire. « Prends ce papier, lis et prononce toi-même sur « ta destinée. »

A ces mots, l'empereur, d'un air agité, reçoit l'acte d'abdication que lui présente Louboff. A la pâle clarté d'une lampe de nuit, qui répandait une lueur sinistre sur le visage décomposé de l'empereur et sur les figures sombres et farouches des conjurés, Paul parcourt le fatal écrit, le reprend encore, et toujours les reproches de tyrannie, l'énumération de ses fautes, les expressions les plus inconvenantes, les moins respectueuses, reviennent frapper les yeux et surtout l'esprit du monarque infortuné..... La dignité, non-seulement du souverain, mais de l'homme, se révolte en lui..... Il rejette brusquement le papier. « Non, s'écrie-t-il, la mort plutôt que le « déshonneur! »

Il cherche encore à échapper à la fureur des assassins, soit par la fuite, soit par une défense

désespérée ; il saisit une arme... Alors commence une lutte épouvantable, une scène d'horreurs et d'outrages que la plume se refuse à décrire....

Des cris étouffés, des gémissemens, des voix sourdes et menaçantes, la voix du crime, parviennent jusqu'à l'oreille d'une épouse alarmée. L'impératrice se lève précipitamment, elle court à la porte, mais tous ses efforts pour la briser sont vains. Sans perdre de temps, elle fait le tour de l'appartement, arrive tremblante, éperdue sur l'escalier couvert des assassins de son époux. Bénigsen, qui avait été entraîné dans la conspiration, et qui, seul dans cette soirée, avait su conserver l'inaltérable sang-froid de son caractère naturellement fort doux, Bénigsen s'avance vers l'impératrice, et s'opposant avec respect à son dessein d'entrer chez l'empereur, il lui fait sentir qu'elle compromettrait inutilement ses jours, et que *ceux de Paul sont terminés.* La princesse fut remportée évanouie, mourante, au fond de son appartement.

L'empereur rendait en effet le dernier soupir lorsque Pahlen entra l'épée à la main, indécis encore s'il s'en servirait pour sauver la vie à son maître, ou pour participer au crime. La vue de ce prince nageant dans son sang, de son bienfaiteur expiré, fit cependant quelque impression

sur cette âme atroce et sans foi ; il fut obligé de s'appuyer contre une colonne, et y resta quelque temps immobile, son épée pendante à son côté. Les conjurés imitaient son silence. Bénigsen leur représenta la nécessité d'aller prêter hommage au nouvel empereur. Le tumulte, le désordre toujours croissant à la suite de ce tragique évènement, retentirent enfin au palais où Alexandre reposait auprès de sa jeune épouse. Frappé de terreur et des plus tristes pressentimens, il entend proclamer la mort de son père. Il tombe dans un long et profond évanouissement.

En reprenant ses sens, Alexandre voit autour de lui les conjurés à genoux, essayant de justifier leur attentat, et, par mille discours incohérens, s'efforçant d'attribuer la mort inopinée de Paul à une apoplexie foudroyante, suite naturelle de son extrême violence. « Monstres ! leur dit Alexandre en s'éloignant d'eux avec indignation, je « n'accepterai point une couronne teinte du sang « de mon père ! » Et il court s'enfermer dans l'endroit le plus retiré de son palais.

CHAPITRE II.

AVÈNEMENT D'ALEXANDRE AU TRONE DE RUSSIE. PREMIÈRES ANNÉES DE SON RÈGNE.

Cependant un peuple immense, des troupes de soldats rassemblés sous les murs du palais d'Alexandre, appellent à grands cris leur nouveau souverain. Les conjurés, abattus, consternés, ne savent plus à quelle idée s'arrêter. Bénigsen, enfin, convient avec eux de se présenter seul chez l'empereur, qui, ne le croyant pas coupable, le laisse arriver jusqu'à sa personne. Bénigsen, se jetant aux genoux d'Alexandre, le supplie de se rendre aux vœux de son peuple, de ne point exciter, par une plus longue résistance, les murmures et la licence de la garde impériale, en laissant dans une si cruelle anarchie ce puissant empire que son destin l'appelait à gouverner. Vaincu par les représentations de Bénigsen, surtout par les larmes de sa mère, de son épouse, et par les prières d'un frère chéri, du grand-duc

Constantin, Alexandre consentit à se montrer à la multitude.

Pâle, défait, le nouvel empereur fut porté presque inanimé au milieu des rangs de ses soldats, où il reçut les sermens de fidélité qui, mille et mille fois répétés, semblaient lui redire mille fois la mort tragique d'un père.

Les conjurés, ignorant encore quel traitement ils devaient attendre, s'étaient retirés chez eux, forts, sinon de leur conscience, du moins de l'opinion publique qu'ils croyaient être entièrement en leur faveur; de la reconnaissance de la patrie, dont ils se disaient les libérateurs, et, par-dessus tout, de leur parti, qui était aussi étendu que puissant. Pahlen ne tarda point à recevoir l'ordre d'exil dans ses terres. « Je m'y attendais, « dit-il en souriant, et mes paquets étaient faits « d'avance. » Les autres conjurés furent aussi exilés dans les différens gouvernemens de l'empire; et, malgré la douceur de ce châtiment, ils se regardèrent tous comme autant de héros persécutés, victimes ou martyrs de leur patriotisme.

Peut-être s'étonnera-t-on, au contraire, qu'Alexandre n'ait pas sévi contre les assassins de son père avec plus de rigueur. La peine de mort n'existait point alors en Russie; on n'y connaissait de peines capitales que l'exil, la confiscation

des biens, la prison, et les peines infamantes : un pareil attentat méritait sans doute une loi particulière. Mais qu'on se représente, s'il est possible, la situation où se trouvait alors Alexandre. Monté si jeune sur un trône chancelant, il n'avait encore que des espérances à donner à ses peuples; car la dépendance, la contrainte où le retenait son père, ne lui avaient jamais permis de faire connaître au public l'étendue de ses moyens, son aptitude au travail, la sagesse de son esprit, de ses vues. Alexandre, dans les premières années de son règne, ne put opposer qu'un caractère de douceur, de persévérance, de conciliation, à la dangereuse fermentation qu'avait répandue dans tous les esprits la fin sinistre de Paul. Cette mort semblait être une conquête de la licence sur le despotisme, et devoir amener de grandes concessions du pouvoir autocrate; on parlait déjà d'une constitution aristocratique, dans laquelle, sans doute, l'intérêt des peuples entrait pour peu de chose dans la balance, et où l'on s'attachait seulement à restreindre l'autorité souveraine. La conjuration avait jeté de profondes racines, surtout dans l'armée, dans la garde impériale, et Alexandre vit long-temps suspendue sur sa tête auguste l'épée de Damoclès. Les conjurés qui agirent avec une si atroce barbarie étaient

en rapport avec plusieurs des principaux personnages de l'empire. D'ailleurs, il faut malheureusement l'avouer, il régnait à Pétersbourg une satisfaction générale; on s'exprimait avec une audacieuse liberté; on préconisait les coupables. Nous connaissons des personnes encore vivantes, qui, attachées par sentiment, par reconnaissance, à la mémoire de l'infortuné Paul Ier, dont elles avaient eu le malheur toutefois d'éprouver la disgrâce, s'étaient volontairement bannies de la société où elles ne pouvaient rencontrer quelques individus, et les voir accueillir avec une bienveillance générale, sans éprouver un sentiment d'horreur. Qui eût jugé les coupables? qui les eût conduits à l'échafaud?.... L'empereur fut réduit à contenir le désir d'une juste vengeance, et à se rendre aux sollicitations de quelques fidèles serviteurs étrangers à la conspiration, et qui mettaient avec force sous ses yeux les dangers que courraient l'État et la famille impériale, si l'on employait des mesures rigoureuses contre ce parti.

Sans heurter ouvertement les nouvelles opinions, il fallait ramener les esprits par les voies de la prudence, de la modération, dans le sentier du devoir; ce fut l'ouvrage de la sagesse dont Alexandre a donné de si hautes preuves dans

tout le cours de son règne glorieux. L'histoire ne pourra donc jamais reprocher à ce prince d'avoir usé d'une clémence coupable envers les meurtriers de son père, d'avoir laissé volontairement leur crime impuni, puisque l'on a vu des princes, contemporains d'Alexandre, des princes remplis de vertus et de religion, contraints, par des raisons d'État, non-seulement à admettre en leur présence, mais à honorer de leur confiance, comme ministre, un des criminels fauteurs de la mort du vertueux Louis XVI.

L'avènement d'Alexandre au trône fut signalé par des actes de justice et de bienfaisance. A sa voix généreuse, les déserts de la Sibérie laissèrent un libre passage aux nombreux exilés, empressés de mêler leurs acclamations à celles de tout un peuple rempli d'espérance et de joie.

Alexandre bannit de sa cour les rigueurs excessives de l'étiquette qui avaient été introduites sous le règne précédent, entre autres, l'usage de descendre de voiture lorsqu'on rencontrait celle de l'empereur. L'âge ni le sexe ne pouvaient en dispenser personne.

Le premier chapeau rond qu'on aperçut dans les rues de Pétersbourg y causa, dit-on, une espèce de sensation. La liberté de voyager hors du pays fut accordée indistinctement à tout le

monde dans l'empire. On ne craignit plus l'espionnage et la délation. Les arts, la littérature, n'éprouvant plus d'entraves, s'empressaient de rendre hommage à leur auguste protecteur. Soumise à une règle fixe, à une subordination sage et bien conçue, l'armée commençait enfin à respirer, bien qu'Alexandre montrât peut-être trop de goût pour des détails minutieux, et attachât trop d'importance à de simples dehors, souvent inaperçus par un œil moins exercé que ne l'était celui de ce prince. Mais il serait difficile de blâmer ce goût, en songeant qu'il provenait dans Alexandre d'un esprit d'ordre, de rectitude, et que c'est à lui particulièrement que l'armée russe est redevable de cette belle tenue militaire, de cette discipline parfaite, qui l'a font justement admirer de l'Europe entière, et lui ont valu les succès dont elle a droit de s'enorgueillir aujourd'hui.

L'habitant des campagnes, sûr de trouver dans son jeune souverain justice et protection, le voyait avec plaisir honorer l'agriculture, s'intéresser à ses progrès, en établissant sur ses propres domaines des colonies étrangères dont il encourageait les essais, dans l'espoir de propager et de répandre dans tout l'empire la véritable source des richesses.

Les villes trouvaient également dans l'amour

d'Alexandre pour les beaux-arts, dans la protection qu'il accordait au commerce, un garant assuré de leur prospérité. Le jeune empereur employa d'abord tous ses soins à remettre de l'ordre dans les finances de l'État, que les profusions luxueuses de l'impératrice Catherine et la prodigue générosité de Paul Ier avaient cruellement dérangées. Il ne tarda point à recueillir le fruit de ses travaux par le rétablissement du crédit national.

Telles furent les heureuses prémices du règne d'Alexandre. Ce prince accordait et assurait à ses sujets toute la liberté à laquelle ils pouvaient raisonnablement prétendre, et dans toutes ses démarches on reconnaissait le sage élève du philosophe La Harpe. Quelques personnes, éprises des nouvelles opinions du siècle, s'efforçaient de voir dans les intentions d'Alexandre une tendance secrète aux idées libérales, vers lesquelles son ancien gouverneur avait dirigé l'esprit du jeune prince destiné à commander un jour à cinquante millions d'hommes ; mais la Russie, heureuse et satisfaite, trouvait, suivant l'expression spirituelle de madame de Staël, une constitution parfaite dans le caractère de son souverain. On connaît aussi la réponse charmante que fit Alexandre à cette femme célèbre; réponse qui peignait

si bien ses sentimens : *Je ne serais*, dit-il, *dans tous les cas, qu'un heureux accident.*

Malgré sa grande jeunesse, son inexpérience, son penchant naturel pour les sentimens philanthropiques, Alexandre avait trop de sagesse, trop de profondeur dans l'esprit, pour ne pas voir que la Russie était, si l'on peut se servir de cette comparaison, un arbre trop jeune encore pour recevoir la greffe d'institutions nouvelles. Il espérait beaucoup de l'avenir, de ses soins, de sa persévérance et surtout des années, qui pouvaient seules accomplir et consolider un grand changement dans le mode du gouvernement; mais le temps, l'inexorable temps n'a pas voulu s'arrêter pour lui; et des insensés, des monstres, des ingrats, en ont hâté le cours.... Ah! repoussons ces affreuses idées; leur amertume se répandrait jusque dans le récit des heureuses et belles années d'Alexandre.

Voyons Alexandre parcourant les diverses parties de son immense empire, offrant partout à l'amour de ses sujets le brillant, l'aimable et bienfaisant prince, le futur grand homme destiné, par la Providence, à être un jour l'arbitre de l'Europe, à renverser ce colosse de domination qui pesait sur elle dans la personne de Napoléon Bonaparte.

Partout des fêtes brillantes marquaient le passage du jeune empereur et le dévouement de ses peuples. Alexandre honora aussi de sa présence celles qui lui furent offertes à Vilna, capitale de la Lithuanie. Trop jeune alors, je n'eus pas le bonheur de le voir; mais j'apprenais déjà à chérir son nom auguste. Je me souviens que, dans le programme des solennités qui eurent lieu à cette occasion, le corps municipal avait imaginé de faire traîner par des hommes la voiture de l'empereur. Plusieurs personnes de la suite de ce prince, qui l'avaient précédé à Vilna, eurent beau représenter que cette espèce d'hommage déplaisait à sa majesté, on ne voulut pas perdre les frais d'habillement faits pour une vingtaine d'hommes, choisis parmi la bourgeoisie, et qui devaient former ce singulier attelage. Ces pauvres gens coururent donc, avec un zèle extrême, s'atteler à la voiture de l'empereur, à l'endroit même où ce prince, à peu de distance de Vilna, venait de recevoir les différentes députations de la ville; et partant au pas redoublé, ils arrivèrent au château, traînant, au lieu de l'empereur, le valet de chambre de sa majesté et son cocher, qui, gravement assis sur le siége, les dirigeait comme de véritables chevaux. Éprouvant une répugnance bien naturelle à se laisser traîner par ses sem-

blables, l'empereur était monté dans la voiture d'un de ses aides-de-camp.

En quittant Vilna, Alexandre passa la rivière sur un bac; un des bateliers se blessa assez grièvement pour donner de l'inquiétude à ceux qui avaient été témoins de son accident, et surtout à sa majesté, qui, se regardant en quelque sorte comme la cause innocente du malheur arrivé à ce pauvre homme, voulut le panser de ses propres mains, et déchira son mouchoir pour en faire des bandages. Cette scène touchante se passa sur le bateau même, et le trait de sensibilité du jeune prince fut aussitôt consacré par le pinceau et le burin de tous les artistes du pays. En se rendant de Vilna à Grodno, l'empereur s'arrêta, pour changer de chevaux, dans une terre de mon père : pendant qu'on attelait le relais, Alexandre, se promenant autour des écuries, d'une architecture assez remarquable, aperçut un grand fouet de cocher fraîchement peint et vernissé ; il eut la fantaisie de jeune homme d'essayer ce fouet. Un petit garçon d'écurie qui se trouvait là, ne reconnaissant pas l'empereur, et trouvant apparemment que sa physionomie douce et prévenante était infiniment moins redoutable que celle du gros cocher à moustaches propriétaire du fouet, voulut le reprendre des

mains d'Alexandre et lui dit : « Ne touchez pas « à ce fouet, car il appartient à M. Théodore. » L'empereur, amusé de la hardiesse de cet enfant, qui avait l'air espiègle et une jolie figure, lui demanda si M. Théodore se contenterait d'un ducat pour son fouet. Le petit garçon prit sur lui la négociation, et se chargea de remettre le prix dont il était convenu. L'affaire ainsi conclue, sa majesté roula le fouet avec adresse, le fit placer dans sa voiture, disant qu'elle le destinait à son cocher favori, le fidèle Houchka.

L'empereur, en voyageant, se faisait conduire ordinairement, et pour plus de sûreté, par ses propres cochers. Celui qui conduisait la voiture impériale voulut essayer les chevaux avant que l'empereur y montât. C'étaient de grands étalons forts et vigoureux : ils n'eurent pas plus tôt senti sur les reins le fouet russe, auquel ils n'étaient pas accoutumés, qu'ils s'emportèrent à briser la voiture en mille pièces, si les gens d'écurie ne se fussent précipités à temps pour les arrêter et prévenir un malheur. L'écuyer de mon père ayant supplié qu'on permît au cocher polonais de mener ces chevaux à la manière ordinaire, *M. Théodore* reprit les guides, et l'empereur fut conduit sans accident jusqu'au premier relais

Le caractère philanthropique de l'empereur

Alexandre semblait présager une paix non interrompue à ses heureux sujets : nulle idée de conquête ou d'ambition n'avait fermenté jusqu'alors dans la tête d'un si jeune souverain, au grand étonnement de tout ce qui l'entourait, à celui de l'Europe, sans doute. Ce qui n'était pas moins étonnant, c'est l'espèce d'admiration qu'éprouvait, peut-être, involontairement ce jeune prince pour l'homme dont le caractère ne pouvait sympathiser avec le sien. Mais, il faut en convenir, ce prestige de gloire, de puissance, qui entourait alors Napoléon, était bien fait pour séduire l'imagination par tout ce que le merveilleux a de charmes.

Alexandre ne pouvait considérer comme usurpateur l'homme extraordinaire qui, ayant retiré la France de l'abîme des révolutions, continuait à régler ses destins sous le titre modeste encore de consul. Plus tard, Napoléon a dit qu'il avait trouvé la couronne de France par terre, et qu'il l'avait ramassée. Il eût été sans doute plus équitable, plus noble, en la ramassant, de la rendre aux Bourbons, qui ne l'avaient pas laissée tomber, puisqu'elle leur avait été arrachée ; mais le soldat heureux trouva la couronne et se fit roi.

Alexandre, voulant entretenir avec la France des liaisons amicales, fit suivre les négociations entamées sous le règne précédent, et envoya le comte

Markoff à Paris. Le principal but de la mission de Markoff était de s'entendre avec le gouvernement français sur un système d'indemnités en faveur des princes d'Allemagne, dépouillés ou lésés par le dernier traité avec l'Autriche, soit par voie d'échange, soit par celle de sécularisation des biens ecclésiastiques. Il entrait aussi dans les instructions de Markoff de contribuer, autant qu'il serait en son pouvoir, à établir, à maintenir la bonne intelligence entre la France et l'Angleterre; une guerre entre ces deux puissances devant nécessairement nuire au repos et à la prospérité de l'Europe. Markoff n'avait été employé, sous le règne de l'impératrice Catherine, qu'à des négociations avec les Turcs toujours vaincus, ou avec les Polonais toujours courageux, mais obligés de céder à la force. Il manqua absolument de tact, de mesure. Tout déplut en lui, ton, esprit, caractère; il n'inspira de confiance ni à la France, ni à l'Angleterre, ni à l'Allemagne. Lorsque l'Angleterre rompit le traité d'Amiens et déclara la guerre à la France, Markoff était si bien convaincu que lord Witford accepterait les conditions du premier consul, qu'il joua et perdit une somme considérable dans les fonds publics. Enfin, Bonaparte, fatigué de la présence de ce personnage diplomatique, fit demander son rappel à Pétersbourg. L'empereur

Alexandre montra, dans cette occasion, beaucoup de caractère; il envoya à Markoff l'ordre de Saint-André, en lui laissant la liberté de revenir à Pétersbourg ou de rester à Paris. Mais Markoff, au lieu d'imiter la fermeté de son auguste maître, s'empressa de partir, disant qu'il n'osait prolonger son séjour à Paris, dans la crainte d'y être empoisonné. Ce fut Oubril qui le remplaça en qualité de chargé d'affaires, jusqu'à ce qu'un évènement sinistre vint rompre la bonne harmonie qui régnait entre les deux gouvernemens russe et français. L'assassinat de l'infortuné duc d'Enghien prouva aux admirateurs mêmes de Napoléon, de quels terribles excès l'ambition pouvait le rendre capable. L'Europe entière frémit d'horreur à cet attentat de celui qui violait ainsi les droits les plus sacrés; partageant cette juste indignation, l'empereur Alexandre fit aussitôt parvenir, comme prince de l'empire, une note à la diète de Ratisbonne, qu'il engagea à demander une réparation pour la violation du territoire de l'électorat de Bade. Mais quelle réparation lorsque le mal est sans remède!... le duc d'Enghien n'existait plus.

L'Autriche et la Russie déclarèrent la guerre à la France. Les succès de Napoléon dans cette campagne sont trop connus pour qu'il faille les rappeler... L'Autriche s'en souvient encore! L'em-

pereur Alexandre avait confié le commandement de ses troupes au général Koutousoff; mais il assista en personne à la bataille d'Austerlitz, livrée inconsidérement sans avoir attendu l'arrivée du corps d'armée russe commandé par le général Bénigsen, et l'armée de l'archiduc Charles, venant d'Italie. On dit qu'au commencement de l'affaire un colonel russe, fait prisonnier par les Français, fut amené à Napoléon, qui lui demanda dans quelle position se trouvait l'empereur de Russie : le militaire russe ayant satisfait la curiosité de Napoléon, celui-ci le fit mettre en liberté, en le chargeant d'inviter de sa part l'empereur Alexandre à s'éloigner, parce qu'on se préparait à faire une grande décharge d'artillerie du côté où sa majesté se trouvait placée. Je n'entreprendrai point le récit de cette bataille si glorieuse pour les armes françaises; je dirai seulement que le jeune empereur y montra un grand courage personnel, exposant sa vie dans plusieurs rencontres, où il eut un cheval tué sous lui, en s'efforçant, au milieu de la déroute, à rallier ses vieux grenadiers, qui fuyaient en lui criant : « Sire, personne ne commande plus ici, fuyez, « n'exposez point votre vie! » L'empereur se vit donc obligé de quitter le champ de bataille avec le chagrin d'une défaite, et celui bien plus cui-

sant encore pour son cœur sensible d'avoir versé inutilement le sang de ses sujets. « Il faut être à « ma place, disait un jour ce prince, il faut être « à ma place pour savoir ce qu'est la responsabi- « lité d'un souverain, et ce que j'éprouve en son- « geant qu'il me faudra un jour rendre compte à « Dieu de la vie de chacun de mes soldats. » Combien d'âme, de religion, de conscience dans ces belles paroles, dignes d'être gravées sur le marbre et l'airain, et de servir à jamais de leçon à tous les rois de la terre!

En traversant la Pologne prussienne pour se rendre en Russie, l'empereur fut égaré et séparé de sa suite pendant une nuit d'hiver, près de la petite ville ou bourg de Miendsirzecz. Apprenant que cette terre appartenait au prince Constantin Czartoryski, qu'il avait connu particulièrement à Pétersbourg, ainsi que sa femme, la princesse Angélique, née Radzivil *, il se fit conduire au château. Arrivé presque seul, en petit traîneau, l'empereur s'annonce comme ancien ami du prince, et demande à le voir sur-le-champ. Ne jugeant que sur la triste apparence de l'équi-

* La princesse Radzivil, palatine de Vilna, mère de la princesse Czartoryski et ma tante, personne remplie d'esprit, de grâces et d'imagination, avait fait de longs séjours à Pétersbourg; elle s'était vue également bien accueillie par l'impératrice Catherine, qui la combla de dignités, de présens, par Paul Ier et par l'empereur Alexandre.

page, les domestiques font d'abord quelques difficultés; forcés pourtant de céder malgré eux à l'ascendant des manières *souveraines* de celui qui leur parle, ils vont éveiller leur maître en l'instruisant de l'arrivée de cet ami inconnu qui ne veut pas dire son nom. Très surpris à son tour, le prince Czartoryski se lève, passe une robe de chambre, et se rend au salon où il reconnaît l'*ami*. L'empereur ne voulut pas permettre qu'on éveillât la princesse; il prit seulement du thé, accepta un peu de linge dont il avait besoin pour rejoindre ses équipages, et repartit aussitôt pour Pétersbourg. A son arrivée dans la capitale de l'empire, le sénat crut devoir offrir à l'empereur le grand ordre de Saint-Georges; mais Alexandre refusa cette récompense de la valeur, en disant avec modestie qu'il ne l'avait point méritée.

Après cette campagne, le chargé d'affaires de Russie, Oubril, fit à Paris un traité désavantageux pour la Russie, que l'empereur Alexandre eut la fermeté de ne pas ratifier. Sur ces entrefaites, la Prusse, qui, précédemment, avait refusé d'entrer dans la coalition avec l'Autriche et la Russie, la Prusse voulut seule, et avec une imprudence extrême, déclarer la guerre à la France. La bataille d'Iéna, la mort du vaillant prince Louis, la prise de Berlin, furent les tristes résul-

tats d'une démarche dans laquelle il entrait sans doute plus de bonne volonté, d'exaltation héroïque que de véritable et saine politique. La belle reine de Prusse, après avoir excité elle-même la valeur des guerriers prussiens, se vit obligée de fuir, enceinte, et transportée sur des balles de coton jusqu'à l'extrémité de ses États, à Memel, où elle séjourna, ainsi que le roi, pendant toute la durée d'une campagne si désastreuse. C'en était fait de la Prusse; elle eût peut-être subi, par une juste rétribution du ciel, le sort de la Pologne, si son noble allié, le généreux Alexandre, ne fût venu à son secours. L'armée russe, commandée par le général Bénigsen, contint seule, au moins quelque temps, l'impétueux élan des troupes françaises, accoutumées à marcher de victoire en victoire. Le succès des batailles de Pultusk et de Preysich-Eylau fut douteux pour l'une comme pour l'autre armée. Bénigsen ferma à Napoléon l'entrée de la Lithuanie; nul général, combattant contre ce génie des batailles, n'avait pu se vanter encore d'un si grand avantage.

Un grand nombre de prisonniers français furent transportés alors au fond de la Russie, et conduits par Vilna. Leur vue y excita, parmi les Polonais, une espèce d'effervescence patriotique qui, heureusement, n'eut pas de suites fâcheuses, grâce

à la modération et à la prudence du gouverneur général en chef de la Lithuanie, Rymsky Korsakoff.

Varsovie, à cette époque, déjà occupée par les Français, était regardée comme le noyau d'une nouvelle Pologne, et toutes les idées patriotiques, toutes les espérances des Polonais, se rattachaient à Napoléon, comme au seul souverain qui pût réunir la puissance à la volonté de rétablir l'ancien royaume de Pologne. S'abusant sur le caractère artificieux de Bonaparte, les Polonais croyaient voir dans chaque soldat français l'instrument du rétablissement de leur patrie. A ce titre, les prisonniers dont je viens de parler reçurent partout en Lithuanie, et surtout à Vilna, des marques d'un intérêt si vif, si exagéré, qu'il était impossible de l'attribuer à la seule humanité. On se cotisa pour eux en habits, en linge, en argent; les femmes de la halle donnaient pour rien leurs comestibles aux soldats français; on allait visiter les officiers, qui étaient gardés à vue. Le jour de leur départ, on s'empressa de leur envoyer d'abondantes provisions de vivres, et, dans la maison qu'ils occupaient, la foule se rassembla pour les voir partir, les saluer. Comme on les conduisait à pied d'étape en étape, un voiturier de la ville fournit gratuitement une trentaine de

chevaux et de traîneaux pour conduire les Français à quelques milles de Vilna.

La bataille de Friedland, au printemps de l'année 1807, termina la campagne de Prusse. Le traité de Tilsitt, en fixant les limites du grand-duché de Varsovie, trompa les espérances des Polonais, sans parvenir cependant à les éteindre tout-à-fait. L'entrevue entre les deux souverains eut lieu, comme on sait, sur un radeau au milieu du Niémen, en présence des deux armées russe et française, qui occupaient les deux rives du fleuve, dans la plus brillante tenue. On dit que Napoléon, en apercevant l'empereur Alexandre, frappé de la beauté de ce prince, s'écria : « C'est « Apollon! » Ce fut à cette entrevue qu'Alexandre, pour la première fois, donna le titre d'empereur et de majesté à Napoléon, qu'il n'avait considéré jusqu'alors que comme chef de la nation française. Le radeau appartenait à Napoléon. Après les premiers complimens et la présentation réciproque du grand-duc Constantin et de Murat, alors grand-duc de Berg, Napoléon voulut naturellement faire les honneurs à l'empereur de Russie du cabinet destiné à la conférence; Alexandre prétendit qu'il était sur son bord, Napoléon sur son bateau. Pour mettre fin aux contestations cérémonieuses, Alexandre dit :

« Eh bien, entrons ensemble. » Comme la porte était fort étroite, les deux souverains furent obligés de se serrer l'un contre l'autre pour entrer de front; on observa qu'ils sortirent fort animés du lieu de la conférence, dont le résultat fut connu plus tard. De retour à son bord, Napoléon, par galanterie pour l'empereur de Russie, fit crier *houra* par toute l'armée française. Pour répondre à cette politesse, l'empereur Alexandre fit signe aux siens de crier, *vive l'empereur Napoléon!* Les officiers qui savaient le français crièrent comme il était ordonné; mais les soldats russes répondirent par leur cri accoutumé, et les deux rives du Niémen retentirent de nombreux et éclatans *houras*. Les conférences durèrent quelques jours, pendant lesquels les souverains se visitaient réciproquement; Alexandre même dîna plusieurs fois chez Napoléon, qui ne voulut jamais lui accorder à son tour cette preuve de confiance, disant, pour justifier cette crainte injurieuse : « Je ne suis pas aussi bon que vous, sire, « et je crains les personnes qui vous entourent. » Une fois seulement il eut la fantaisie de demander du thé : « Vous êtes voisin de la Chine, dit-il « à l'empereur de Russie, vous devez en avoir « d'excellent. » Et lorsqu'on lui en eut servi, il fit semblant de porter la tasse à ses lèvres, et

la posa ensuite sans en avoir goûté. Lorsque l'empereur Alexandre dînait au camp français avec quelques personnes de sa suite, les maîtres d'hôtel apportaient les plats d'or qu'ils posaient sur la table de Napoléon, entre deux haies de grenadiers, qui ne laissaient approcher personne, dans la crainte qu'on ne jetât du poison dans les mets.

CHAPITRE III.

RETOUR D'ALEXANDRE A PÉTERSBOURG APRÈS LE TRAITÉ DE TILSITT.—ENTREVUE D'ERFURT.

En accédant au système continental que Napoléon s'efforçait d'imposer à l'Europe comme seul moyen de combattre l'Angleterre, cette puissance si fière de sa position *imprenable*, et toujours rebelle à la gloire de ce grand capitaine, l'empereur Alexandre acheta la paix de Tilsitt au prix d'un sacrifice bien plus onéreux pour l'empire qu'une campagne malheureuse. Peu importait à Napoléon que l'Europe entière fût en souffrance, pourvu que son ambition et sa haine fussent satisfaites. Tranquille à l'égard de la Russie, qu'il avait rangée sous le joug de sa politique, Napoléon tourna ses vues ambitieuses sur l'Espagne.

L'empereur Alexandre, à cette époque, reçut à Pétersbourg le roi et la reine de Prusse. Il déploya dans cette occasion la grandeur, la magnificence et la généreuse hospitalité de Louis XIV

recevant le malheureux Jacques II et sa famille, proscrits d'Angleterre. Des équipages somptueux, des pelisses du plus grand prix, étaient préparés aux frontières de l'empire pour leurs majestés et leur suite, qui trouvèrent dans ce voyage tous les agrémens et les recherches du luxe. Le roi et la reine de Prusse firent leur entrée à Pétersbourg dans une voiture de cérémonie, vitrée. Malgré le froid extrême, les troupes étaient sous les armes avant cinq heures du matin. Une brillante réunion de tout ce que Pétersbourg comptait de plus illustre et de plus distingué attendait les augustes voyageurs à la cour. On rapporte que l'empereur Alexandre, donnant le bras à la reine de Prusse, rencontra dans une des galeries du palais la belle madame N***, vêtue d'une simple robe de crêpe blanc, et n'ayant pour tout ornement, sur ses cheveux noirs, qu'une guirlande de ces fleurs bleues que l'on appelle *Ne m'oubliez pas*.... Cette dame occupait alors et occupa long-temps le cœur d'Alexandre, sans avoir peut-être d'autre mérite à ses yeux que le prestige dangereux de sa beauté. En rappelant une faiblesse malheureusement trop connue, essayons, s'il est possible, non de la justifier, mais de prouver que les vertus d'Alexandre en ont effacé la trace.

Marié si jeune, et né avec des passions vives, l'amitié seule ne pouvait rempli son cœur, trop tendre et trop ouvert aux dangereuses impressions de l'amour. Peut-être aussi, la fierté d'un cœur plus constant, blessé dans ses plus chères affections, ne permit-elle pas à Élisabeth d'employer, pour ramener celui de son époux, tous les moyens que la froide raison seule lui eût suggérés. Tandis qu'elle étouffait ses plaintes et affectait un air calme et serein, combien de fois ne fut-elle pas surprise, baignée de larmes, contemplant le portrait de cet Alexandre, si aimable et si peu fidèle!... Ah! pour le trouver moins coupable, hâtons-nous de détourner nos regards des peines de l'angélique Élisabeth! Homme, Alexandre eut les faiblesses d'un homme! La perfection sans nulle tache n'est point compatible avec la nature humaine. Si Alexandre ne l'a point atteinte sous tous les rapports dans sa conduite privée, quel autre mortel osera espérer d'y parvenir! Mais on ne l'accusera pas, du moins, d'avoir jamais cherché à séduire l'innocence; il sut toujours respecter, honorer le mérite et la vertu; il évita le scandale. On ne le vit point, dans de folles amours, prodiguer les revenus de l'État, ou laisser prendre à ce qu'il aimait une dangereuse influence sur son esprit. Enfin, il renonça à ses erreurs dans un

âge où les passions conservent encore leur funeste empire : à l'âge où Louis XIV entretenait et madame de Montespan et la belle Fontanges ; et infiniment plus jeune qu'Henri IV, lorsque ce roi si grand, malgré toutes ses faiblesses, courait, déguisé en habit de livrée, auprès de la voiture de la charmante princesse de Condé.

Non-seulement le roi et la reine de Prusse, ainsi que leur suite, furent défrayés par l'empereur pendant leur séjour à Pétersbourg, mais ils se virent constamment l'objet des soins les plus délicats et d'une prévenance auguste. Des fêtes somptueuses furent données à cette occasion au palais d'Hiver, entr'autres un feu d'artifice qui coûta des sommes immenses, et un bal paré auquel assistèrent plus de vingt mille personnes en habits de caractère. La reine de Prusse s'y montra dans un superbe costume russe, estimé cent mille roubles, qu'elle trouva sur sa toilette au moment d'aller au bal. Voilà comme Alexandre savait plaindre et respecter d'augustes infortunes!

L'ambition, qui était l'aliment du génie de Napoléon, le porta à demander à l'empereur Alexandre une seconde entrevue, qui eut lieu cette fois à Erfurt. Ce fut là, dit-on, que la politique de cet homme insatiable de gloire et de conquêtes, déroula aux yeux du souverain sage et modéré le

plan gigantesque d'un partage du monde, en renouvelant l'empire d'Orient et d'Occident. Si ce projet n'a point eu de suite, il faut l'attribuer uniquement à la modération d'Alexandre. Quelle formidable réunion c'eût été que celle du génie militaire de Napoléon aux forces et à la puissance de la Russie! L'engouement d'Alexandre pour Napoléon, cette espèce de charme produit, entretenu par cette gloire envahissante à laquelle tout cédait, et qui devait céder un jour elle-même à celui par qui règnent les rois, ne s'était pas encore dissipé. On prétend qu'à cette même entrevue d'Erfurt, Alexandre, assistant avec Napoléon à la représentation d'Œdipe, se leva tout à coup à ce vers :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux,

et que, embrassant Napoléon, il lui en fit l'application. Je ne garantirai pas ce fait, ou plutôt cette anecdote; mais j'ai entendu dire à l'empereur Alexandre que, pendant son séjour à Erfurt, il avait été accablé de représentations continuelles de tragédies, et qu'il en attribuait le goût, assez triste, disait-il, au caractère sombre et tragique de Napoléon.

Peu de temps après l'entrevue d'Erfurt, Napoléon ayant fait dissoudre son mariage avec Joséphine, et désirant affermir et perpétuer sa dynastie sur le trône par une alliance brillante et durable,

fit demander à l'empereur de Russie sa sœur, la grande-duchesse Catherine. Alexandre parut disposé à accéder aux vœux de Napoléon; mais l'impératrice Marie, et la jeune princesse elle-même, femmes d'un grand caractère, et qui toujours avaient désapprouvé le système continental qu'Alexandre avait adopté malgré lui, témoignèrent, dans cette circonstance, une fermeté, une résistance, si grandes, que l'empereur crut devoir céder; et Napoléon, pour la première fois peut-être depuis son élévation, essuya un refus. C'était là aussi une première infidélité de la fortune! Son mariage brillant avec l'archiduchesse Marie-Louise effaça jusqu'à la trace d'une humiliation passagère, et vint remplir son cœur d'un nouvel orgueil, en le faisant croire à l'infaillibilité de son bonheur. Cependant le terme en était marqué par la Providence; c'est dans les déserts de la Russie, c'est à la lueur de l'incendie de Moscou, au milieu des neiges et des frimas du nord, que l'infortune allait saisir cette illustre proie, pour déverser sur sa tête les maux que son ambition avait infligés à l'univers, et faire subir une mort lente et cruelle sur un rocher, au centre des mers, à celui qui se plaignait *d'étouffer dans la vieille Europe*.

Enfin, l'empereur Alexandre, après trois ans d'une paix factice quant aux résultats, se déter-

mina, sinon à déclarer la guerre aux Français, du moins à renoncer au système continental. On ne pouvait guère se flatter, néanmoins, de rendre Napoléon traitable sur ce point important de sa politique. Il était également impossible à Alexandre de fermer plus long-temps les yeux sur la triste position où la cessation absolue de commerce avait réduit l'empire. Quel terme, d'ailleurs, pouvait-on assigner à ce système, bien plus oppressif pour ceux qui l'avaient entrepris que pour ceux contre qui il était dirigé? L'Angleterre n'avait-elle pas ses colonies, ses vaisseaux, toutes les mers à sa disposition? Pour résister éternellement à la France, sa politique n'était-elle pas supérieure à celle de Napoléon, qui ne savait agir qu'avec des bombes, du canon et des millions d'hommes? Enfin, pour dernière ressource, n'avait-elle pas l'Espagne et Wellington?

CHAPITRE IV.

PRÉCÉDENS DE LA GUERRE DE 1812 EN RUSSIE.—SÉJOUR D'ALEXANDRE EN LITHUANIE.—ANECDOTES.

L'année 1812 vit les évènemens les plus mémorables que l'histoire ait jamais retracés. L'empereur Alexandre, qui, depuis son avènement au trône, n'avait honoré qu'une seule fois Vilna de sa présence, annonça tout à coup qu'il choisissait cette ville pour son quartier-général. Les corps d'armées se rassemblaient des confins de la Russie sur différens points de la Lithuanie. L'empereur venait de terminer la conquête de la Finlande, et ses relations amicales avec le maréchal Bernadotte, alors prince royal de Suède, le rassuraient contre toute espèce de diversion dangereuse du côté du nord. Vainqueur en Moldavie, le général Koutousoff terminait une campagne glorieuse en concluant avec les Turcs une paix favorable.

Quoique les secrets du cabinet russe fussent bien gardés, il était facile de pénétrer que la France était l'objet de tous ces mouvemens; qué

la guerre allait éclater; mais quel en serait le théâtre? c'est ce qu'on ne pouvait prévoir, car aucune nouvelle du dehors ne transpirait dans l'intérieur du pays, même au quartier-général. Avec sa prudence ordinaire, l'empereur avait senti que son séjour en Lithuanie, l'attrait de sa présence, son affabilité, ses bienfaits, lui attireraient le cœur de tous les Lithuaniens, et deviendraient pour eux un antidote certain contre l'appât que Napoléon se disposait à offrir à leur patriotisme. L'arrivée d'Alexandre à Vilna eut lieu vers les premiers jours de mars 1812. C'est l'époque à laquelle se rattachent principalement mes souvenirs sur cet excellent prince. Je prie d'avance mes lecteurs de m'épargner le reproche de vanité, si, en m'entretenant de l'empereur Alexandre, je me trouve obligée de parler de moi-même; on voit l'humble lys des champs croître auprès du cèdre superbe!

Mon père, ayant dû céder, pour son altesse le grand-duc Constantin, l'hôtel qu'il occupait, changea de logement et me fit partir pour une terre, à peu de distance de Vilna, chez de respectables amies. En sortant de la ville, je fus frappée de la misère des habitans de la campagne que la privation, par interruption du commerce, d'objets de première nécessité, tels que le sel, les harengs, etc.,

les mauvaises récoltes de l'année précédente, le passage des troupes, et les transports continuels pour l'armée, avaient entièrement ruinés. Les particuliers étaient obligés de livrer d'immenses fournitures, pour les magasins de l'armée, au gouvernement, qui les payait en bons à des termes incertains. Le mal, comme il arrive toujours, pesait sur la classe indigente. Les pauvres paysans perdaient leurs chevaux et même leur bétail dans le transport des vivres. Ce triste spectacle me serrait le cœur, et me donna, je m'en souviens, de l'humeur contre l'empereur, comme s'il eût été coupable des maux qui sont l'avant-garde naturelle de la guerre, sans parler des fléaux qui en sont la suite inévitable. On était alors au saint temps du carême, observé rigoureusement dans toute l'étendue de l'empire, et par l'empereur lui-même. On ne pouvait donc célébrer la présence du souverain par des fêtes brillantes; mais l'empereur accordait souvent à quelques personnes de la noblesse de Vilna, l'honneur de dîner avec lui. Dans la matinée, sa majesté s'occupait des affaires de l'État, recevait, ou expédiait des courriers, assistait à la parade, aux exercices militaires, et faisait de longues promenades à cheval aux environs de Vilna, qu'il trouvait charmans, et qui le sont en effet.

Dans une douce retraite, embellie par l'amitié et les arts, mes amies et moi nous apprîmes que l'empereur, devant inspecter le corps de troupes en quartier à Szawle, en Samogitie, nous aurions le bonheur de le voir, puisqu'il devait nécessairement passer par Towiany, lieu remarquable par la beauté de son château et de ses jardins à l'anglaise, et pour avoir été honoré plusieurs fois de la présence de son souverain. Quarante chevaux y furent commandés et retenus pour sa majesté. Ne sachant pas si l'empereur ne ferait que relayer ou s'arrêterait à dîner, le comte Moriconi et son épouse firent des préparatifs en conséquence. J'avoue que ce grand mouvement qui annonce et précède toujours l'arrivée d'un souverain; ces nouvelles aussitôt démenties que données, ces allées et venues, ces ordres et contre-ordres, le mouvement des courriers, des valets de chambre, des lieutenans de police, directeurs de postes, généraux, etc., qui se succédaient comme l'éclair, tout cela me divertissait au dernier point. Je n'ai jamais tant ri; il faut convenir aussi que j'étais bien secondée par mes jeunes amies, et que peu de chose suffisait pour exciter notre gaîté.

Enfin, le 27 avril 1812, l'empereur Alexandre arriva à Towiany vers sept heures du soir, dans une calèche ouverte; il voyageait toujours ainsi

tel temps qu'il fît, la nuit comme le jour. Il fut reçu au perron par le comte Moriconi. En voyant ce respectable vieillard en habit de commandeur de Malte, avec plusieurs décorations, et qui pouvait à peine se soutenir, car il était depuis quelques années atteint de paralysie, l'empereur s'aperçut sur-le-champ qu'il souffrait, et, d'un air de bonté et de sollicitude, il le soutint lui-même. En apercevant la maîtresse de la maison, ses deux nièces et moi, sa majesté s'excusa, dans les termes les plus polis, de paraître en redingote d'uniforme, ne s'étant pas attendu à voir des dames. Donnant ensuite le bras à la comtesse Moriconi pour entrer au salon, l'empereur voulut lui baiser la main; madame Moriconi se défendit par respect de cet hommage, auquel elle ne s'attendait pas; et comme elle était de fort petite taille et se baissait extrêmement en faisant la révérence, l'empereur, de son côté, s'inclina presque jusqu'à terre, ce qui me donna encore une envie de rire que j'eus peine à retenir.

Madame Moriconi présenta ensuite ses deux nièces, mademoiselle Grabowska, aujourd'hui princesse Radzivil, et mademoiselle Dorothée Moriconi, aujourd'hui comtesse Lopacinska, et moi. L'empereur invita les dames à s'asseoir, y força le vieux comte, en le plaçant lui-même dans

un fauteuil avec une grâce véritablement touchante, et resta debout, parlant de Vilna, disant des choses obligeantes sur la société qui s'y trouvait, et le bal qu'on y avait donné la veille de son départ. Pour répondre à ces complimens, nous crûmes devoir parler de Pétersbourg; l'empereur nous demanda si nous le connaissions, et, sur notre réponse négative : « Eh bien, mesdames, nous dit-il, je vous invite à y venir : « j'espère qu'il répondra à l'opinion que vous en « avez prise. » Il répéta plusieurs fois qu'il était confus de se trouver en pareil costume avec des dames, et nous raconta qu'une chose semblable lui était arrivée près de Varsovie, à Villanow, ancienne demeure du roi Jean Sobieski. « J'y « arrivai profondément endormi, nous dit ce « prince; quel fut mon étonnement et ma confusion lorsqu'en me réveillant je me vis tout à « coup entouré de femmes charmantes et spirituelles, dans un château illuminé et rempli « de souvenirs du roi Jean ! »

L'empereur fit beaucoup de complimens à madame Moriconi sur son château et le parc, sur lequel il demanda à jeter un coup d'œil par la fenêtre. Le printemps était si retardé cette année-là qu'il n'y avait pas encore, à la fin d'avril, apparence de verdure. L'heure du dîner était pas-

sée ; mais sa majesté accepta une tasse de thé, et bientôt avertie que les équipages étaient prêts, elle daigna prier madame Moriconi de ne pas la reconduire ; saluant avec grâce toutes les personnes de la maison, qui s'étaient rangées sur son passage, elle remonta dans sa voiture avec le grand-maréchal de la cour, le comte Tolstoy.

J'avoue que je ne fus pas très frappée, à la première vue, de la beauté de l'empereur, dont le charme existait surtout dans la douceur et l'expression d'une physionomie ouverte et riante ; je conviendrai aussi qu'en toute simplicité je ne pouvais me représenter un souverain en *redingote*. Enfin, s'il est permis de le dire, je le trouvais trop aimable, pas assez imposant, faisant trop oublier son rang. Je ne pouvais m'accoutumer à ces expressions si exagérées de politesse, de respect, d'hommage, qu'il employait avec les femmes, et qui surpassaient dans mon idée tout ce qui nous est resté de la galanterie recherchée de Louis XIV. Nous sûmes par le général Armfeld, qui commandait alors en Finlande, et par M. Czernischeff, aide-de-camp de sa majesté, que l'empereur repasserait par Towiany. M. Czernischeff, à qui ses voyages à Paris, les commissions secrètes dont il y avait été chargé, donnaient une sorte de célébrité à laquelle il n'était

point indifférent, M. Czernischeff semblait adorer l'empereur, qu'il avait surnommé le *Séduisant*. Trois jours après le départ de sa majesté, un courrier, arrivant de Szawle, apporta une lettre du prince Wolkonski, qui annonçait que sa majesté se proposait de venir dans la soirée du lendemain demander une tasse de thé à la comtesse Moriconi.

Comme l'empereur devait s'arrêter à Vilkomir pour y assister à une revue, le directeur-général des postes, chargé de l'inspection des quartiers pour sa majesté, insinua à la comtesse Moriconi qu'elle ferait bien d'inviter l'empereur à passer la nuit à Towiany, et qu'il y serait incomparablement mieux logé que dans une petite ville de district, boueuse, et remplie de juifs; il l'assura que sa majesté se rendrait volontiers à son invitation. La comtesse Moriconi, personne âgée, n'aimant pas la contrainte et la gêne de l'étiquette, souffrante d'ailleurs d'un rhume négligé, tout en répondant qu'elle ne méritait pas cet excès d'honneur, me pinçait doucement le bras pour me faire sentir combien elle était contrariée. Il fallut, en très peu de temps, évacuer les appartemens de la comtesse, de sa nièce et de leurs femmes, pour les mettre en état de recevoir l'empereur. Une nuée de femmes de cham-

bre, jeunes et vieilles, allaient, venaient, criant, portant, et renversant tout ce qu'elles portaient : c'était un désordre à mourir de rire. Le valet de chambre de sa majesté, qui faisait remplir de foin un sac de maroquin jaune, lit ordinaire de l'empereur Alexandre, qui couchait toujours sur la dure, nous disait gravement que l'empereur n'aurait jamais souffert qu'on se dérangeât pour lui, et finit par nous assurer qu'*il serait trop bien.* Au déclin du jour, pendant qu'on éclairait les appartemens, j'aperçus par la fenêtre une troupe de paysans, hommes et femmes, qui s'en retournaient, après les travaux de la journée, dans leurs humbles cabanes, en chantant ces airs lithuaniens si pleins de mélancolie..... La simplicité, le calme de ces bonnes gens, formaient, avec l'agitation qui régnait dans le château, un contraste dont je fus frappée, et que je fis remarquer aussi à la comtesse Moriconi, veuve du général de ce nom, personne du plus grand mérite, et qui daignait alors me regarder comme sa fille adoptive. Tandis que nous causions tranquillement, on vint avertir que l'empereur arrivait ; la maîtresse de la maison accourut hors d'haleine ; nous la fîmes asseoir un instant pour respirer, et allâmes toutes ensemble recevoir l'empereur. Cette fois Alexandre était en uniforme de géné-

ral, brodé en or, avec l'écharpe; ce n'était plus le *souverain en redingote.* Il s'était arrêté, pour faire sa toilette, dans une ferme de la dépendance du château. Sa majesté, se souvenant que madame Moriconi avait été indisposée, eut l'attention de lui demander des nouvelles de sa santé, et d'adresser à chacune de nous en particulier un mot obligeant. Il nous dit qu'il avait fait la plus grande diligence pour venir dîner à Towiany, mais que les mauvais chemins l'avaient retardé. Alors madame Moriconi, que nous poussions, s'enhardit à demander à l'empereur qu'il lui fît l'honneur d'accepter l'hospitalité pour la nuit. Sa majesté déclara qu'elle ne voudrait pas lui être à charge à ce point; qu'elle avait son quartier à Vilkomir, etc. Sur cela, nouvelles prières; car on voyait bien que le refus venait de pure délicatesse. Nous appelâmes à notre secours le comte Tolstoy, qui, apprenant qu'il était parent de madame Moriconi par le mariage de sa fille avec le prince Lubominski, neveu de cette dame, s'approcha aussitôt de l'empereur avec ce ton familier qu'il se permettait près de lui : « Sire, il faut « que vous consentiez à rester ici, car j'en fais « les honneurs en qualité de parent. » Comme l'empereur paraissait surpris, Tolstoy s'empressa de lui donner l'explication de cette *parenté.* Alors

sa majesté, se retournant vers madame Moriconi; lui dit : « Madame, je suis à vos ordres; mais « je vous supplie de ne pas vous déranger pour « moi. » Le comte Tolstoy sortit pour expédier un courrier au ministre de la guerre, Barclay de Tolly, à Vilkomir. Tout le monde s'étant assis en cercle, l'empereur demanda à madame Moriconi si elle ne faisait pas usage d'un remède pour la toux, très connu à Pétersbourg, et que son médecin pourrait lui procurer, si elle ne l'avait pas. Le comte Tolstoy, qui était rentré au salon, prétendit qu'il se chargeait de guérir ce rhume avec des pastilles de jujube. L'empereur lui fit quelques plaisanteries sur ses prétentions doctorales, en ajoutant qu'il fallait bien se garder de ses avis. « Comment! sire, reprit Tolstoy, j'ai « donné de ces pastilles à *votre maman;* l'impé- « ratrice-mère ne prend pas autre chose quand « elle est enrhumée, et s'en trouve fort bien. »

L'empereur parla ensuite de sa tournée en Lithuanie, de quelques beaux sites sur le Niémen, de l'agriculture en général, etc. Madame Moriconi veuve soutint parfaitement bien, à mon gré, la conversation; nous échangeâmes plusieurs fois de regards, et les miens durent lui prouver combien j'en jouissais; l'empereur lui fit compliment sur ses connaissances en agronomie. Ayant en-

suite demandé si nous étions musiciennes, madame Moriconi répondit que sa nièce chantait; il témoigna le désir de l'entendre; tout le monde se leva, et Alexandre se plaça près du piano. Mademoiselle Dorothée lui dit qu'elle respirait à peine de peur. « Je vous supplie, reprit sa ma- « jesté, de mettre l'empereur de côté. » Pendant qu'elle chantait, Alexandre tournait les feuillets, et quand l'air fut fini, il lui adressa les choses les plus obligeantes sur son talent. Il se retourna vers moi pour me demander si je cultivais aussi la musique; mais je m'empressai de répondre que je n'avais qu'un talent fort médiocre. L'empereur s'entretint long-temps de musique et de chant, cita madame Frank, dont il préférait la méthode à la voix, qui était pourtant très belle et très étendue; Romberg, Rode, Steibelt, l'opéra de *Roméo et Juliette*, de ce dernier, auquel j'osai préférer ouvertement celui de Zingarelli, etc., etc. Sa majesté se plaignit de ce que l'impératrice Catherine ne lui avait jamais permis d'apprendre à jouer du violon, malgré le goût qu'il avait pour cet instrument, cette princesse craignant avec raison pour son petit-fils la perte de temps qu'entraîne nécessairement l'étude de la musique. L'empereur nous apprit aussi qu'à Pétersbourg, en carême, on ne donnait que des concerts, et

point de bals : « notre rite, dit-il, étant plus sé-
« vère que le vôtre. » Il pria ensuite mademoiselle Dorothée de vouloir bien, *si ce n'était pas abuser de sa patience*, chanter un air national.

Le prince Wolkonski arriva sur ces entrefaites avec M. Wyellie. L'empereur les plaisanta sur leur retard, et leur dit qu'ils avaient voyagé comme des *masettes*. « L'empereur a bonne grâce
« de se moquer de nous, me dit le prince; il
« prend les meilleurs chevaux aux relais, et ne
« nous laisse que les mauvais. » « Savez-vous,
« Wyellie, dit Alexandre à son médecin, que
« Tolstoy veut empiéter sur vos droits, et s'avise
« de donner des conseils. » L'Anglais, surpris, ne comprenait rien à ce discours; il s'ensuivit une explication en forme de plaisanterie fort agréable et fort gaie. Pendant que mon amie chantait, je causais avec les nouveaux arrivés, auxquels on ne songeait guère, tout le monde n'étant occupé que de l'empereur. M'étant rapprochée du piano, j'y trouvai la conversation établie sur les langues étrangères, et l'empereur soutenant que les Polonaises seules en savaient parler plusieurs; il ajouta qu'il aimait beaucoup et comprenait le polonais. Je dis alors que le grand-duc Constantin passait pour savoir parfaitement le parler et même l'écrire. « Oui, me répondit l'em-

« pereur, mon frère s'en vante ; mais je n'ai pas « vu de *ses écritures*, et il ne le parle pas très « correctement. »

Il fut question aussi de l'analogie des langues russe et polonaise, de la similitude de quelques mots ; l'empereur, en souriant, me fit répéter un mot russe que je ne prononçais pas bien.

Quelque temps après, Alexandre voulut se retirer, disant qu'il craignait de nous importuner davantage, et que nous désirions sans doute nous reposer. Voyant que personne n'osait retenir l'empereur, malgré le désir qu'on en avait, il m'échappa de dire : « Votre majesté croit donc que nous « sommes bien *campagnardes?* » Le bon prince se mit à rire, et, se tournant vers moi : « Non « certainement, je ne le pense pas ; mais je crois « qu'il est très sage, à la campagne, de se retirer « de bonne heure. » Tolstoy vint lui dire quelques mots à l'oreille ; il s'agissait du souper. L'empereur demanda à madame Moriconi si elle soupait, et, sur la réponse affirmative de cette dame : « Je « ne soupe pas, lui dit-il ; mais je me conformerai « aux usages de la maison. » En causant avec madame Moriconi veuve, il voulut savoir si elle passait ses hivers dans une ville ou à la campagne. Elle répondit qu'autrefois elle venait à Vilna, mais que les circonstances présentes forçaient

chacun à restreindre sa dépense. « Oui, reprit « l'empereur, *et les suites sont encore plus à crain-* « *dre.* » Mot qui nous donna à penser. « C'est ce « qui me fait envier, ajouta madame Moriconi, « le bonheur de ma famille, qui est établie au fond « de la Russie Blanche. » « *Sans doute, c'est plus* « *loin des frontières;* mais j'espère encore que tout « s'arrangera. » « Dieu le veuille! dit la com- « tesse. »

On servit le souper, l'empereur donna le bras à la maîtresse de la maison, pour passer dans la salle à manger, qui, ainsi que la table, était ornée de fleurs ; il refusa de prendre la *place d'honneur* qui lui avait été préparée, et dérangeant tout le service avec une vivacité charmante : « De grâce, dit-il, « laissez-moi n'être qu'un homme, je suis si heu- « reux alors. » « C'est un délassement pour votre « majesté, lui dit madame Moriconi veuve. » L'em- pereur s'assit entre ces deux dames, et s'occupa de les servir. Prenant un verre de vin de Hongrie, il porta une santé à son hôtesse, en disant : « Cela « ne s'appelle-t-il pas en polonais *havewino* (vieux « vin)? » Il prétendit aussi que lui et ses trois com- pagnons faisaient honneur au souper ; et montrant le prince Wolkonski : « Voilà un grand mangeur, « dit-il ; on ne se douterait pas qu'il ait dîné en « le voyant manger. » Le prince Wolkonski me

dit avec un peu d'humeur : « Quel dîner! un œuf « et la moitié d'un poulet! » « Oui, ajouta le « comte Tolstoy, l'empereur ne veut jamais avoir, « lorsqu'il voyage, ni cuisiniers, ni provisions; il « se contente de manger ce qu'on trouve. » Et puis, s'adressant à Alexandre, il cria : « Eh bien, « sire, êtes-vous fâché d'être resté ici, au lieu « d'aller dans votre mauvais quartier de Vilko- « mir? » « Non, en vérité, répondit l'empereur, « il y a long-temps que je n'ai passé une si char- « mante soirée. » Comme il arriva qu'on admi- rait la mémoire de l'empereur, qui se rappelait avec une exactitude étonnante tous les noms des personnes et des lieux qu'il avait vus dans ses dif- férentes courses en Lithuanie, sa majesté dit : « Il faut bien que j'aie de la mémoire pour le ma- « réchal et pour moi, car il n'en a pas du tout. « Quand il me parle de quelqu'un, il me dit tou- « jours, sire, vous savez bien, c'est un tel; et « puis me conte une histoire. » Le maréchal en convint. Je voulus en faire l'épreuve, et le ques- tionnant sur son dernier voyage, « Je ne m'en « souviens plus, dit-il, mais je vais le demander « à l'empereur, » et il le fit en effet.

Après souper, Alexandre s'étant approché de moi, me demanda si le maréchal voulait être aussi mon médecin, ayant si long-temps causé avec

moi à table. En effet, j'avais remarqué que l'empereur nous observait avec une de ces petites lorgnettes qu'il tenait toujours cachée sous la manche de son uniforme, et perdait fort souvent. Je répondis que c'était moi, au contraire, qui avais exercé la patience et surtout la mémoire du maréchal : « Et sur quel sujet? » « Mais, sur son « voyage, et malheureusement je l'ai toujours « trouvé en défaut. » « Oh ! c'est un miracle « qui n'appartient à personne de faire que le ma- « réchal se souvienne de quelque chose, » dit l'empereur.

Au moment de se retirer, sa majesté prit à part madame Moriconi, en disant qu'elle avait une grâce à lui demander. Nous fûmes très intriguées de ce début. Alexandre voulait que personne ne se dérangeât le lendemain pour assister à son départ. Madame Moriconi insista, mais l'empereur se retira en nous saluant. Nous demandâmes alors au comte Tolstoy, au prince Wolkonski, à désobéir; ces messieurs répondirent qu'ils ne prenaient pas sur eux de nous y autoriser, mais qu'ils allaient négocier cette permission auprès de l'empereur. Sa majesté reparut elle-même, assurant qu'elle aurait sur la conscience que madame Moriconi, déjà si enrhumée, se levât de grand matin. Elle lui dit que l'inquiétude de manquer à son

devoir l'incommoderait bien plus; j'ajoutai que nous étions décidées à courir les risques de la désobéissance. Mademoiselle Dorothée Moriconi dit à son tour que nous serions sur pied avant les régimens de Vilkomir. Nous parlions toutes à la fois. L'empereur nous regardait tour à tour avec son regard expressif, souriait, faisait des mines d'impatience bien aimables, nous quittait, revenait de nouveau; car cette petite scène paraissait l'amuser, et il y avait beaucoup de vivacité et de grâce dans tous ses mouvemens. Enfin il se retira après nous avoir baisé la main, et rentra dans son appartement.

Le lendemain, à six heures, nous étions rassemblées dans le salon, les yeux attachés sur la porte par où devait passer sa majesté. Elle ne tarda pas à s'ouvrir, et nous vîmes paraître l'empereur; il avait l'air très imposant dans ce moment-là.... Il s'avança avec autant de grâce que de dignité vers la maîtresse de la maison : « Ma-« dame, lui dit-il, je viens vous faire des re-« proches; vous ne m'avez pas reçu en ami, en « ancienne connaissance; vous vous êtes déran-« gée pour moi, vous avez délogé; je ne l'aurais « jamais souffert. En vérité, vous m'avez trop bien « reçu. » L'empereur demanda ensuite depuis quand on était levé. Depuis deux heures, répon-

dit-on. Il secoua la tête. Madame Moriconi veuve dit à sa majesté que les impressions de la soirée avaient chassé le sommeil.

Au moment de partir, l'empereur dit encore des choses charmantes à madame Moriconi, se *recommanda* à son souvenir, et lui demanda ses commissions pour Vilna. Il voulut empêcher qu'on le reconduisît: mais dès qu'il fut sorti, nous le suivîmes jusqu'au perron, où il se cachait derrière les colonnes pour mettre son manteau. L'empereur sauta de terre dans sa calèche, et fut obligé de ranger lui-même une foule de paquets qui l'empêchaient de s'asseoir; il s'en acquittait d'un air riant en attendant le grand-maréchal, qui arriva enfin, et monta à côté de sa majesté, après avoir, non sans peine, enfilé les manches de sa redingote, dont la doublure déchirée ne laissait pas sortir ses mains. Cet incident imprévu nous fit rire encore après le départ de sa majesté, mais d'un rire à nous étouffer.

Alexandre laissa mille roubles pour les gens de la maison. Sachant que le curé de la paroisse avait attendu l'empereur sur son passage, nous allâmes dans le bourg pour lui parler. Ce bon vieillard vint à notre rencontre, et nous conta avec attendrissement que l'empereur l'ayant aperçu descendant de l'église, revêtu de ses habits

pontificaux et portant le crucifix, avait fait arrêter les chevaux, et que, sautant à terre, il s'était avancé vers lui pour prendre la croix, qu'il baisa avec beaucoup de respect. Lorsque le curé voulut lui prendre sa main pour la baiser, il la retira aussitôt, baisa celle du curé, et partit comblé de ses bénédictions. Ce trait simple, mais si touchant, de respect pour la vieillesse et la religion, me fit venir les larmes aux yeux.

On trouvera peut-être que le plaisir de retracer des souvenirs qui doivent m'être chers m'a entraînée à des détails trop longs et trop minutieux. Cependant, pour faire connaître les personnages qui ont joué un rôle important dans la grande scène du monde, et laissé parmi les hommes un nom révéré, il ne suffit pas de rappeler les grandes actions qui les ont illustrés; il faut, pour ainsi dire, les suivre pas à pas dans leur vie privée; c'est là qu'est tout l'homme! Pourquoi trouve-t-on un si grand charme dans les romans historiques de Walter-Scott, qui souvent nous conduit, avec un art admirable, de chambre en chambre, de boudoir en boudoir, jusqu'à la chambre à coucher de ses héros ou de ses héroïnes? c'est parce qu'il nous transporte en idée avec les personnages dont il nous retrace les actions, et l'illusion est telle qu'on croit les voir et causer avec

eux. Pourquoi la lecture des Mémoires est-elle si universellement goûtée et recherchée? c'est aussi parce qu'elle admet une foule de détails et de circonstances que le ton sévère de l'histoire semble devoir rejeter.

L'empereur Alexandre, à l'époque dont je parle, était âgé de trente-cinq ans; mais il paraissait infiniment plus jeune. Je me souviens que, demandant au comte Tolstoy comment la santé de l'empereur résistait à des voyages si fatigans; « Regardez-le, me dit le comte, et vous cesserez « d'être étonnée. »

Malgré la régularité et la délicatesse de ses traits, l'éclat, la fraîcheur de son teint, sa beauté frappait moins à la première vue que cet air de bienveillance qui lui captivait tous les cœurs et, de premier mouvement, inspirait la confiance. Sa taille noble, élevée et majestueuse, souvent penchée avec grâce comme la pose des statues antiques, menaçait alors de prendre de l'embonpoint; mais il était parfaitement bien fait. Il avait l'œil vif, spirituel, et couleur d'un ciel sans nuages; sa vue était un peu courte, mais il possédait le sourire des yeux, si l'on peut appeler ainsi l'expression de son regard bienveillant et doux. Son nez était droit et bien formé, sa bouche petite et remplie d'agrément; le tour de sa figure ar-

rondie, ainsi que son profil, rappelait beaucoup celui de sa belle et auguste mère. Son front chauve, mais qui donnait à l'ensemble de sa figure quelque chose d'ouvert et de serein, ses cheveux d'un blond doré, arrangés avec soin comme dans les belles têtes des camées ou des médailles antiques, semblaient faits pour recevoir la triple couronne de laurier, de myrte et d'olivier. Il y avait une infinité de nuances dans son ton et ses manières. S'il adressait la parole aux hommes d'un rang distingué, c'était avec beaucoup de dignité et d'affabilité en même temps; aux personnes de sa suite, avec un air de bonté presque familier; aux femmes d'un certain âge, avec déférence; aux jeunes personnes, avec infiniment de grâce, un air fin, séduisant, un regard plein d'expression. Ce prince, dans sa première jeunesse, avait eu malheureusement l'ouïe frappée d'une forte décharge d'artillerie; il en avait toujours conservé l'oreille gauche un peu dure, et se penchait de la droite pour écouter. Ce qu'il y a de singulier, c'est que plus il y avait de bruit autour de l'empereur, mieux il entendait. Aucun peintre, sans exception, n'est parvenu à saisir la ressemblance de ses traits, et surtout l'expression et la finesse de sa physionomie; d'ailleurs Alexandre n'aimait point à se faire peindre, et son portrait,

le plus souvent, se faisait à la dérobée. Plus heureux que ses confrères, le célèbre Gérard obtint plusieurs séances de l'empereur Alexandre. Dans le portrait de ce prince, comme dans tous ses chefs-d'œuvre, il a déployé un grand talent, une belle touche, mais ce n'est point encore là Alexandre. Gérard a voulu lui donner un air de conquérant, un air martial qui ne pouvait convenir à la douceur de ses traits, au pacificateur de l'Europe, au prince qui était venu restaurer et non conquérir la monarchie française; Gérard n'a réussi qu'à faire un beau tableau. La sculpture, cette fois comme bien d'autres, l'a emporté sur sa sœur la peinture, et nous avons vu un buste d'Alexandre, exécuté par un artiste de Berlin, qui ne laisse rien à désirer. Depuis, Torwaldsen a fait aussi le buste de ce prince, qui est, dit-on, digne du ciseau de ce célèbre artiste.

CHAPITRE V.

NARBONNE. — FÊTES DONNÉES, A VILNA, A L'EMPEREUR ALEXANDRE. — DIVERS ÉPISODES.

Ce fut peu de temps après le retour de l'empereur Alexandre à Vilna qu'on y vit arriver le comte de Narbonne, envoyé par Napoléon, moins, comme il le semblait, pour éviter une rupture, pour ménager un rapprochement, que pour jeter un coup d'œil furtif sur la position de l'armée russe, ses forces, ses projets, etc. Homme de salon et de plaisirs; d'un esprit agréable, brillant, mais versatile; honteux des différentes marches qu'il avait suivies, et du rôle même qu'il jouait; manquant absolument de cet aplomb, de cette justesse de vues qui d'ailleurs ne se rencontrent jamais dans les fausses positions, le comte de Narbonne était peu propre à remplir une mission diplomatique. Il avait, dans sa jeunesse, commencé par être chevalier d'honneur de mesdames de France, qui le comblaient de bontés, et étaient venues différentes fois à son secours, car il était

né sans fortune, avec beaucoup de penchant à la dissipation. Narbonne se montra peu reconnaissant pour ces princesses à l'époque de la révolution. Entraîné par madame de Staël et quelques autres personnes, il adopta les idées révolutionnaires. Ministre de Louis XVI lorsque ce prince malheureux n'était plus roi que de nom, on vit Narbonne prendre des mesures contre les troupes étrangères qui venaient au secours de Louis. Suspect toutefois au parti révolutionnaire, autant que méprisé du parti royaliste, il quitta la France sous le règne de la terreur. Après avoir erré pendant quelques années, il revint dans sa patrie au moment où Napoléon prit les rênes du gouvernement. Après beaucoup de démarches et de sollicitations, le comte de Narbonne obtint de Napoléon, d'abord la place de ministre à Munich, puis celle d'adjudant-général. Napoléon avait fait tomber son choix sur Narbonne, dans cette occasion, parce qu'il était le seul peut-être, au milieu de cette cour toute militaire, qui eût conservé les formes anciennes et une manière de s'exprimer qui le rendît digne de se faire entendre d'un souverain éclairé et poli tel qu'était Alexandre. Cependant, malgré l'élégante facilité de son langage, Narbonne ne put trouver aucun argument en faveur de son maître dans l'audience que lui

accorda l'empereur Alexandre. Ce prince exposa lui-même avec tant de clarté, et une si noble éloquence, la modération de sa conduite, ses justes griefs, l'impossibilité où il se trouvait de concilier les propositions qui lui étaient faites avec l'honneur de sa couronne, l'intérêt de son empire, et son désir d'éviter l'effusion du sang humain, que Narbonne, ébloui, confondu, ne put rien opposer à ce discours. En sortant de son audience, il répéta à une personne de ses amis : « L'empereur « était si bien sur son terrain, ses raisonnemens « ont tant de force et de logique, que je n'ai pu « me retrancher que dans quelques phrases ba- « nales de cour. »

Narbonne assista le même jour à une grande revue et dîna chez l'empereur, qui lui fit remettre un riche présent en diamans, une boîte ornée de son portrait. Cet envoyé voulant communiquer avec les Polonais, pour qui il avait des lettres, désirait prolonger son séjour; mais l'empereur lui fit envoyer, le lendemain de son audience, par un maître-d'hôtel, les provisions de voyage les plus recherchées, et quelques momens après, le comte Cotchubey et le comte Nesselrode vinrent lui faire une visite d'adieu, après laquelle Narbonne sentit qu'il ne pouvait plus différer son départ, d'autant mieux qu'un courrier de l'empereur vint lui annon-

cer que les chevaux de poste étaient commandés pour six heures du soir. La profonde admiration de Narbonne pour Alexandre, l'étonnement que lui causèrent la tenue et les forces de l'armée russe, furent l'unique résultat de cette mission.

Je ne fus pas long-temps à Towiany sans apprendre que sa majesté avait daigné nommer demoiselles d'honneur, à la cour de sa majesté impériale, mademoiselle Dorothée Moirconi, mademoiselle Marie Grabowska, moi, et deux jeunes personnes qui se trouvaient alors à Vilna, savoir mademoiselle Giedroye, qui fut depuis dame de palais auprès de Joséphine, et mademoiselle Wilehonska. L'empereur remit lui-même le paquet qui contenait les trois écrins de la décoration en diamans, formée des chiffres réunis de l'impératrice mère et de l'impératrice Élisabeth, à mon père, en le chargeant, de la manière la plus aimable, de s'acquitter pour lui d'une dette qu'il prétendait avoir contractée à Towiany. Mon père vint me chercher alors pour me ramener à Vilna. J'allai le lendemain de mon arrivée à la chapelle de l'empereur; c'était un dimanche; la réunion était nombreuse et brillante. J'assistais pour la première fois à un grand office du rite grec; je trouvai que le costume des archimandrites, leurs larges robes violettes, ces cheveux longs et flottans, cette barbe

ondoyante couvrant leur poitrine, tout cet encens dont on parfumait l'air avec profusion, ces portes dorées qui s'ouvraient et se fermaient à des instans marqués, avaient quelque chose d'analogue avec la majesté du culte chrétien. Le chant surtout, sans aucun accompagnement d'instrumens, me parut de toute beauté dans sa simplicité céleste. Il était exécuté par les chanteurs ordinaires de la chapelle de sa majesté, à Pétersbourg. Ce jour même, mon père, dînant à la cour, le grand-maréchal vint lui dire : « Mademoiselle votre fille compte-t-elle « sortir ce soir, car sa majesté se propose d'aller la « voir et a même écrit à l'impératrice qu'il ferait « une visite chez une demoiselle d'honneur; et il « se pourrait, ajouta le comte Tolstoy en riant, « que l'empereur eût compté sans son hôte? »

Alors mon père, pour me prévenir, m'écrivit, au crayon, un billet qu'il m'envoya par un courrier de la cour. L'empereur arriva sur les sept heures du soir en *dorockka*. Mon père reçut l'empereur au bas de l'escalier, moi je le reçus à la porte de l'antichambre, où je lui exprimai en peu de mots combien je me trouvais heureuse que sa majesté daignât venir ainsi elle-même au devant de tous mes remercîmens les plus respectueux. L'empereur prétendit que je ne lui en devais point, que c'était, au contraire, à lui à m'en faire pour *toutes*

les politesses que je lui avais faites à Towiany; enfin, qu'il était venu me présenter *ses très humbles respects*.

Je ne cite ces paroles que pour donner une idée du ton naturellement chevaleresque de ce prince. En entrant dans le salon, sa majesté exigea que je prisse place sur le canapé, puis elle prit une chaise et mit son chapeau à terre.

Comme mon père restait debout, malgré l'invitation que lui fit sa majesté de s'asseoir, l'empereur se leva tout à coup en disant : « Eh bien, « comte, si vous ne prenez un siége, je resterai « debout aussi. » Mon père obéit.

L'empereur parla de Towiany, et dit en riant, à mon père, que je l'avais *accusé* de me prendre pour une *campagnarde*. Ensuite, avec le ton de la prière, tandis qu'il ne dépendait que de lui d'ordonner, il me demanda si je viendrais à Pétersbourg. Comme je baissais les yeux sans répondre à cette proposition, dont je me sentais un peu troublée : « Cela est-il donc impossible? » reprit l'empereur avec un air de douceur si séduisant! « Sire, lui répondis-je enfin, je m'en- « ferai une fête! » « Actuellement, continua l'em- « pereur, ce n'est pas le moment d'aller à Péters- « bourg; mais j'espère que vous y viendrez plus « tard, et nous tâcherons de vous y recevoir le

« mieux qu'il nous sera possible, et de vous pro-
« curer toutes sortes d'amusemens. » Sa majesté vanta beaucoup les environs de Vilna ; et comme je parlais des belles maisons de campagne qui entourent Pétersbourg et de la beauté de son fleuve, la Néva : « Oui, me dit ce prince, l'art a
« tout fait chez nous pour vaincre la nature ; car
« Pétersbourg est situé au milieu de marais in-
« cultes : nous vous montrerons tout cela quand
« vous y viendrez. Notre climat est affreux, ajouta-
« t-il ; quand nous avons eu quinze belles jour-
« nées dans la saison, nous disons que l'été a été
« superbe. » L'empereur m'apprit qu'il venait d'acheter *Zakret*, campagne du général Bénigsen, à demi-lieue de la ville ; qu'il était à présent citoyen de Vilna et avait acquis le droit d'en porter l'uniforme. J'osai témoigner mon regret que sa majesté n'eût pas donné la préférence à Werki, ancienne et belle résidence de l'évêque de Vilna, prince Massalski, dont le vaste château, d'architecture italienne dans le meilleur goût, est situé sur une montagne très boisée d'où l'on jouit d'une vue très étendue sur les campagnes d'alentour, sur Vilna, qui en est éloigné d'un mille, et sur la Vilia qui coule au pied de la montagne. L'empereur me répondit que c'eût été une fantaisie trop coûteuse pour lui ; et pour ajouter à la plaisanterie, il dit que c'était

mon père qui en eût dû faire l'acquisition. Le comte objecta qu'il était père de famille. « Eh « bien, reprit sa majesté, raison de plus : vous « le donneriez à mademoiselle votre fille, qui en « ferait les honneurs, et cela serait charmant. »

La conversation prit bientôt une tournure plus grave : la politique en devint l'objet. Sans prononcer sur les circonstances actuelles, l'empereur assura qu'il n'avait que des intentions pacifiques ; qu'il avait fait des sacrifices pour maintenir la paix ; qu'il était décidé, dans tous les cas, à ne pas commencer les hostilités ; enfin qu'il n'avait rien de plus à cœur que le bonheur de ses sujets, et que les malheurs du temps le faisaient infiniment souffrir. Mon père lui dit que les Lithuaniens regrettaient que ces malheureuses circonstances ne leur permissent pas de témoigner tout leur zèle pour sa majesté ; et qu'ils savaient tous que l'empereur voulait être le père de ses sujets. L'empereur répondit avec bonté qu'il s'efforcerait de justifier l'indulgence qu'on avait pour lui. En nous quittant, Alexandre, avec son aimable exagération de politesse, me demanda pardon de m'avoir ennuyée et d'avoir abusé de ma patience.

Mes amies de Towiany étaient venues aussi à Vilna pour remercier l'empereur, qui leur fit une visite à laquelle je fus présente. Je me souviens

d'un mot de l'empereur qui fit grande sensation parmi les Polonais de sa suite, à qui je le citai, et qui se plurent à lui donner une interprétation différente peut-être du sens que l'empereur y avait voulu mettre. On apporta le thé : l'empereur prit la coupe de cristal qui contenait la crême, et servit les dames. Quand mon tour fut venu, il me demanda si j'en prenais beaucoup : « Sire, à l'anglaise, » lui répondis-je. « Il vaut mieux être Polonaise, » me dit alors Alexandre avec cet air fin qui lui était particulier.

On s'occupait alors à Vilna des apprêts d'une fête que devait donner, à Zakret, la maison de l'empereur. L'orage était prêt à fondre sur nos têtes, et cependant, avec une pleine sécurité, on ne songeait qu'au plaisir, on ne songeait qu'au bonheur de posséder Alexandre à Vilna. Non-seulement nous étions loin de prévoir son départ et que les troupes de Napoléon paraissaient déjà près du Niémen, mais on ignorait même que les Français eussent traversé l'Allemagne. On ne laissait arriver ni transpirer aucune nouvelle en Lithuanie ; jamais la politique ne s'était enveloppée d'un voile plus impénétrable.

On construisait dans le jardin de Zakret, pour la salle destinée à la danse, une longue galerie

ouverte soutenue par des colonnes, et qui devait enfermer dans son cintre un grand champ de fleurs. L'architecte du gouvernement, le professeur Schultz, fut chargé de ce travail. Mon père se trouvant à Zakret, fit observer à cet architecte que les fondemens n'étaient pas assez profonds vu l'élévation de la galerie et l'épaisseur des colonnes; Schultz avoua que la remarque était parfaitement juste; mais qu'il parerait à cet inconvénient en joignant la colonnade par le haut avec la charpente du toit. Le jour suivant, toute la galerie s'écroula avec un bruit épouvantable : par bonheur, ce fut à l'heure du dîner des ouvriers; il s'en trouva un cependant d'écrasé sous les débris. A ce spectacle, perdant l'esprit et craignant peut-être qu'on ne le soupçonnât d'intelligences secrètes avec les Français; trop peu confiant dans l'indulgence de l'empereur, le malheureux Schultz prit la fuite. On courut sur ses traces, mais on ne trouva plus que son chapeau au bord de la rivière; l'infortuné s'était noyé! Qu'on songe, en effet, quelle horrible catastrophe eût résulté de cet évènement s'il était arrivé seulement deux jours plus tard et pendant le bal. L'empereur, toute sa maison militaire, les généraux commandans de l'armée, une foule de personnes de distinction, auraient immanquablement péri dans ce désastre

affreux. C'eût été pour les Français une campagne gagnée sans tirer l'épée.

La fête eut lieu cependant à Zakret. Je n'en vis jamais de si belle, et jamais il n'y eut *d'adieux* aussi gais ; car, excepté les personnes qui étaient du secret, nul ne pouvait prévoir encore que ce bal serait le signal du départ de l'empereur et de la retraite des Russes.

On se réunit à huit heures du soir dans le parc de Zakret ; la soirée était charmante, le ciel un peu couvert, comme pour nous préserver de l'ardeur du soleil. Les dames, dans une élégante parure et couvertes de fleurs, étaient assises en cercle sur un grand carré de parquets posé sur la pelouse, à la place que devait occuper la galerie, et orné d'orangers fleuris, qui embaumaient l'air.

Une foule de personnes que la curiosité et surtout le désir de contempler leur souverain avaient attirées de la ville, formaient des groupes épars. Les musiciens de la garde impériale faisaient entendre de tous côtés, dans les différentes parties du parc, les sons harmonieux d'instrumens à vent, et des morceaux de musique choisis. La vue de cette brillante réunion de femmes parées, de militaires couverts de riches uniformes et de décorations en diamans ; toute cette foule dispersée sur une verte pelouse, et se distinguant par

la variété et l'éclat des couleurs qui brillaient sur leurs vêtemens; ces vieux arbres formant de grandes masses de verdure; la Vilia, qui réfléchissait dans son cours sinueux et l'azur des cieux et les teintes rosées du couchant; ces montagnes dont la tête chevelue disparaissait dans un horizon vaporeux, tout offrait un coup d'œil ravissant; mais l'empereur parut.... on ne vit plus que lui.

Sa majesté portait ce jour-là l'uniforme de la garde Semenowfski, à revers bleu de ciel, qui lui seyait parfaitement bien. Après avoir fait le tour du cercle des dames, qu'il obligea de rester assises en sa présence, même lorsqu'il leur adressait la parole, l'empereur causa avec plusieurs hommes de la société. Les dames furent invitées à prendre des rafraîchissemens, et l'on proposa ensuite à l'empereur d'ouvrir le bal sur le carré, afin que la foule rassemblée pût jouir de ce spectacle. Il y consentit avec sa bonté accoutumée, engagea pour *la Polonaise* madame Bénigsen, qui faisait les honneurs du bal, dansa ensuite avec madame Barclay de Tolly, puis avec moi, et au son de la musique, nous montâmes à la véritable salle de bal du château, qui était fort spacieuse et parfaitement éclairée.

Je ne répéterai point ici les choses flatteuses

que sa majesté daigna m'adresser, ainsi qu'à toutes les dames qui composaient cette réunion; ce serait un trop long détail, car l'esprit de galanterie qui distinguait l'empereur était inépuisable. Personne n'a jamais possédé, comme ce prince, l'art de donner une tournure gracieuse aux expressions les plus indifférentes, et le don si rare de l'à-propos, qu'on pouvait attribuer, non-seulement à sa présence d'esprit, mais à une rare bonté de cœur. Voulant savoir si je comptais retourner à Towiany, ou rester auprès de mon père, sa majesté ajouta : « A la place du comte, je ne « vous quitterais jamais! »

Sa majesté se retira pendant le souper, qui fut servi, sans étiquette, sur de petites tables en plein air; le temps était si doux que les lumières ne s'éteignaient pas, et l'éclat de l'illumination d'une partie du parc, de la cascade, de la rivière et de ses îles, semblait rivaliser avec celui des étoiles et la douce clarté de la lune, que l'empereur, d'une manière très peu poétique, selon moi, appela *lanterne*, en me disant que c'était la plus belle pièce de l'illumination. Qui eût pensé, en voyant la grâce et l'enjouement que l'empereur Alexandre déploya dans cette soirée, que ce fut pendant le bal qu'il apprit la nouvelle que les Français avaient passé le Niémen, et que leurs

avant-postes n'étaient plus qu'à dix milles de Vilna!..... Six mois plus tard, j'ai entendu dire à Alexandre qu'il avait bien souffert de la nécessité de montrer une gaîté qu'il était loin d'éprouver. Quel empire il avait sur lui-même!

Trois jours après la fête de Zakret, l'empereur quitta Vilna pour se rendre à son quartier-général à Swienciany. Espérant que le séjour de sa majesté se prolongerait, et ne prévoyant pas les évènemens qui nous attendaient, mon père se préparait à offrir une fête à Alexandre.

Ce fut au moment de son départ que ce monarque fit paraître cette belle proclamation qui excita un enthousiasme universel parmi les militaires russes, charmés que leur souverain consentît à commander ses armées : « *Je serai avec* « *vous*, leur disait-il, *et Dieu sera contre l'agres-* « *seur!* » Ces paroles étaient une véritable inspiration. Quelle différence du ton noble et religieux qui règne dans les proclamations d'Alexandre, qui ne plaça jamais sa confiance que dans la justice de sa cause, et, par-dessus toutes choses, dans la protection du ciel, avec ce ton de domination dont étaient empreintes les proclamations de Napoléon, qui semblait ne reconnaître de divinité que celle qu'il avait enchaînée à son char, la Fortune!

Non-seulement les troupes russes évacuèrent Vilna, mais les particuliers russes qui l'habitaient depuis un grand nombre d'années s'empressèrent aussi de partir avec leurs femmes, leurs enfans, tout ce qu'ils possédaient..... Tous les chevaux de la ville et ceux des particuliers furent mis en réquisition, dans cette nécessité urgente, excepté ceux de mon père, qui, cependant, n'avait pas même eu la précaution de les cacher, comme firent quelques personnes, qui placèrent leurs chevaux au grenier, où la police ne s'avisa pas d'aller les chercher.

Il n'y eut que deux jours d'intervalle entre le départ de l'empereur Alexandre et l'entrée des Français; mais l'agitation et l'inquiétude nous firent paraître ce temps d'une mortelle longueur. On n'entendait pas le bruit d'un cheval dans les rues, mais on y courait pour se communiquer des nouvelles alarmantes et presque toujours fausses. Les uns disaient qu'on livrerait bataille sous les murs de la ville, et me conseillaient de fuir dans les montagnes, parce que les boulets feraient écrouler les clochers sur notre hôtel; d'autres accouraient, le visage pâle et l'air effrayé, pour annoncer que les Russes, en se retirant, mettraient le feu à la ville; d'autres, enfin, prétendaient avoir vu l'empereur Alexandre parcourir les rues,

sans uniforme, cherchant à rassurer les habitans, et leur promettant de ne pas les abandonner. Le gouverneur-général, Korsakoff, en partant, assura mon père qu'on n'avait rien à craindre. L'étonnement, la perplexité qu'inspirait l'attente de si grands évènemens, ne laissaient pas de place dans mon esprit à de vaines terreurs qui, d'ailleurs, ne remédient pas aux dangers, et ne font qu'abattre ce courage de l'âme si nécessaire dans toutes les circonstances de la vie.

CHAPITRE VI.

ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A VILNA. — SITUATION DE LA LITHUANIE. — ANECDOTES.

La nuit du 15 au 16 juin, nouveau style, les troupes russes défilèrent en bon ordre, dans un silence qui avait quelque chose d'imposant. Non, ce n'était pas là une fuite, ainsi qu'on l'a prétendu. A huit heures du matin, un détachement de cavalerie française se précipita dans la ville, courant au grand galop à la défense du pont mis en flammes par les Russes. Rien ne saurait exprimer l'émotion que je ressentis en apercevant des Polonais! des Polonais qui couraient à toute bride, le sabre nu, mais l'air riant, et en agitant les drapeaux de leurs lances, empreints des couleurs de la patrie, que je voyais pour la première fois! J'étais à une croisée ouverte; ils me saluèrent en passant. A l'aspect de ces véritables compatriotes, mon cœur s'émut, je sentis que j'étais née Polonaise, que j'allais le redevenir; des pleurs

de joie et d'enthousiasme inondèrent mon visage. Ce moment fut délicieux ; mais qu'il dura peu !

L'ivresse était générale ; la ville entière retentissait de cris de triomphe ; on courait aux armes. Les Russes en avaient jeté un grand nombre dans la Vilia ; des gens de toute espèce, et de la lie du peuple, s'étaient empressés de les retirer ; armés ridiculement sur leurs habits d'ouvriers, ils parcouraient les rues et se rassemblaient sur la place de l'Hôtel-de-Ville, jetant leurs bonnets en l'air avec de bruyantes exclamations patriotiques. Plus sage et plus prudent, mon père était effrayé, avec raison, de ces mouvemens populaires. « Les fous ! les insensés ! s'écriait-il ; les Russes « sont à quelques pas : qui peut prévoir leur mar« che et quelle sera la suite des évènemens ? » Je me souviens que trois jours après l'entrée des Français, en voyant le désordre qui accompagnait la marche de cette armée formidable, l'insubordination des troupes, l'imprévoyance des chefs, leur espèce de fatalisme dans ce qu'ils appelaient *la fortune de l'empereur* (car c'était toujours par ce grand mot que les officiers français et les courtisans de Napoléon répondaient à toutes les objections qu'on leur faisait sur cette campagne), mon père conçut des pressentimens sinistres sur l'issue de la guerre. Six cent mille

hommes de toutes les nations européennes, soumises à la politique napoléonienne, marchaient sur deux lignes, sans magasins, sans vivres, dans un pays appauvri par le système continental, tout récemment encore ruiné systématiquement par de fortes réquisitions : un général russe avait même présenté à l'empereur Alexandre le plan de dévaster en totalité la Lithuanie, d'emmener tous ses habitans, et de ne laisser que de vastes déserts aux armées de Napoléon. Mais la sensibilité d'Alexandre lui fit rejeter cette mesure utile peut-être, mais violente et inhumaine; on se contenta de brûler tous les magasins de blé et les moulins. L'armée française, en entrant à Vilna, avait manqué de pain pendant trois jours. Tous les boulangers de la ville furent aussitôt employés au service des troupes; et, malgré le mot du général Jomini, «on ne meurt jamais de faim que dans une ville assiégée,» la disette se fit cruellement sentir aux habitans de Vilna, et surtout à ceux qui n'avaient point eu la précaution de faire d'avance des provisions de vivres et de farine. Les campagnes situées sur le passage de la grande armée, pillées, ravagées, leurs moissons coupées en verd pour la cavalerie, ne pouvaient plus fournir aux besoins de la capitale, et n'osaient même exposer des envois de vivres sur des

chemins infestés de maraudeurs. Du reste, les désordres de l'armée étaient une conséquence des opinions du chef; car, après avoir passé le Niémen, Napoléon, dans un ordre du jour, avait déclaré à ses troupes qu'elles allaient mettre le pied sur le territoire russe : c'est ainsi que s'annonçait aux Lithuaniens ce libérateur tant désiré! Par suite de cette proclamation, la Lithuanie fut considérée et traitée en pays ennemi; et tandis que ses habitans, animés d'un enthousiasme patriotique, volaient au devant des Français, bientôt dépouillés, outragés par ceux qu'ils regardaient comme l'instrument de la délivrance de leur patrie, contraints d'abandonner leurs maisons, leurs propriétés au pillage, ils coururent se réfugier au fond des forêts, emportant ce qu'ils avaient de plus cher: l'honneur de leurs femmes et de leurs filles. Chaque jour le récit des excès commis par les troupes, dans les campagnes, venait frapper notre oreille et affliger nos cœurs. Vilna semblait être devenue une place de guerre; on voyait sans cesse défiler cette innombrable armée; les soldats bivaquaient au milieu des rues, qui retentissaient du choc des armes, du son des trompettes, du hennissement des chevaux, et d'un mélange confus de divers langages. Lorsque, fatiguée des objets qui s'offraient suc-

cessivement à ma vue, je levais les yeux au ciel pour les reposer sur un aspect plus doux, je croyais encore apercevoir, sur les nuages flottans, des armées en mouvement, et mon imagination se retraçait, avec une sorte de terreur, les effrayantes visions de l'Apocalypse.

Cependant la pétulance française, étonnée du découragement qui s'était emparé de tous les esprits, prétendait, toutefois, parer à tous les obstacles, lever, aplanir les difficultés. On demandait à la Lithuanie des soldats, du pain et de l'argent; on organisait à la hâte un gouvernement provisoire; on réveillait l'amour-propre national par des mots piquans. « Point de patriotisme parmi vous, di-« saient les employés français; point de ressort, « point d'énergie. » Et les Lithuaniens se disaient, pour relever leur courage abattu : « Nous « serons ruinés, mais nous serons Polonais! » Quelle pouvait être à cet égard leur certitude, puisque le Mahomet français ne daignait même pas leur donner des illusions, en garantie de leurs espérances et de leurs sacrifices?

Napoléon était entré à Vilna inquiet et mécontent. La facilité de cette conquête l'effrayait en quelque sorte; il avait trop de jugement pour ne pas voir que la retraite des Russes n'était pas inspirée par la peur de son nom, mais qu'elle

couvrait de profonds desseins. « J'ai cru, disait-« il, que la prise de Vilna me coûterait au moins « vingt mille hommes. » Napoléon entra en fureur lorsqu'il apprit que la Russie venait de conclure la paix avec les Turcs, et qu'il ne pouvait plus espérer de diversion favorable, ni vers le midi, ni vers le nord. Le manque de vivres, les désordres de l'armée, les fautes du prince Jérôme, frère de l'empereur, les pertes continuelles essuyées par la cavalerie, tout se réunissait pour faire envisager comme une chose inévitable le triste résultat de cette campagne; mais le fatal génie de Napoléon le poussait *en avant;* et c'est ainsi que, d'illusions en illusions, il courait à sa perte, et repoussait la vérité comme une apparition dont il ne pouvait soutenir la présence!

A une audience générale au château impérial, Napoléon déclara, en phrases entrecoupées, vagues, obscures, qu'il était venu réhabiliter la Pologne; qu'une diète était rassemblée à Varsovie pour l'élection du roi; et cette diète ignorait encore quel devait être ce roi! Le comte de Narbonne se trouvant alors à Vilna, à la suite de Napoléon, disait à une personne qui lui demandait à qui était destiné le trône de Pologne, que l'empereur et roi, ayant la manie des couronnes, s'appliquerait vraisemblablement encore

celle de Pologne. Je me souviens qu'un jour, en nombreuse société, quelques Français s'amusaient à faire faire cette élection aux dames; l'une d'elles ne manqua pas de faire tomber son choix sur Napoléon lui-même, d'autres élurent son frère Jérôme, le roi de Naples, et même le maréchal Davoust. Je gardais le silence. « Et vous, made-« moiselle, me dit-on, qui choisissez-vous? » « Je n'ai pas l'honneur de connaître tous ces mes-« sieurs-là, » répondis-je négligemment et d'un air distrait. Ces dames parurent frappées de la stupidité de ma réponse; mais je crois que celui qui m'adressa cette question ne partagea pas tout-à-fait leur opinion à cet égard. Il m'échappa, dans une autre occasion, une bien plus forte naïveté. Je venais de recevoir des nouvelles d'une campagne où était mon frère; on m'envoyait des fleurs, des provisions, et l'on m'apprenait en même temps que l'armée n'avait point passé par cette terre. Enchantée de ces bonnes nouvelles, et oubliant la présence d'un Français attaché à la mission diplomatique du ministre des relations extérieures, je m'écriai, en m'adressant à ma compagne, qui, même, était Française aussi : « Ah! mademoiselle T...! comme ils sont heu-« reux à R***, ils n'ont pas vu un Français! » Celui qui était présent ne put s'empêcher de re-

lever cette expression. « Oh! comme on nous « aime ici! dit-il. » Un peu confuse de mon exclamation, et croyant la réparer : « Ce n'est pas « les Français, dis-je, c'est l'armée. » « Oui, oui, « j'entends bien, ce sont les pillards. »

Au milieu de tous les maux qui pesaient sur notre malheureux pays, sans parler de tous ceux qui le menaçaient, un rayon d'espoir, une lueur de paix vint briller parmi nous. C'était cet ange qu'on regrettait d'avoir connu, puisqu'on ne croyait plus le revoir jamais ; c'était Alexandre, qui, voulant tenter encore un dernier et généreux effort pour épargner à l'humanité une lutte sanglante, dès les premiers jours de l'entrée de Napoléon à Vilna, avait envoyé le général Balacheff offrir les propositions de paix les plus avantageuses pour la France et pour la Pologne. Napoléon commença par dire qu'après la déclaration de guerre, il considérait comme espion tout organe diplomatique. Il consentit pourtant à accorder une audience particulière à Balacheff, le reçut avec politesse, et lui témoigna son étonnement que l'empereur Alexandre prît la peine de commander en personne ses armées. « Cela est « bon, dit-il, pour un vieux caporal comme « moi. » Il rejeta entièrement toutes vues de pacification, donnant à entendre que le Rubicon

était passé, et que la fortune déciderait seule du sort de cette guerre. Au moment de congédier l'envoyé russe, Napoléon lui demanda quelle était la meilleure route pour se rendre à Moscou. « Plusieurs chemins y conduisent, ré-« pondit Balacheff avec une rare présence d'es-« prit, et l'on peut même prendre celui de *Pul-« tava.* »

Un ancien émigré français d'un nom très connu, qui avait fait quelques voyages en France depuis l'époque où Napoléon y exerçait sa puissance, et qui ne lui avait jamais été présenté, se trouvait à Vilna au moment de l'invasion des Français. Redevable de toute son existence, de celle de sa famille, aux bienfaits du souverain de Russie, qui l'avait accueilli dans ses malheurs avec la plus noble générosité, ce Français éprouvait une juste répugnance à l'idée de rendre un hommage quelconque au dominateur de l'Europe, à l'ennemi de l'empereur Alexandre. Cependant, prévenu par un ancien ami de sa famille, attaché à Napoléon, qu'il serait appelé d'une manière impérieuse pour subir une espèce d'interrogatoire de la bouche même de Napoléon, l'émigré se décida à se présenter de lui-même. A l'heure indiquée pour son audience, l'émigré fut introduit par l'huissier, qui prononça son nom à haute voix dans ce

même salon où, peu de jours auparavant, l'empereur Alexandre recevait. Napoléon accueillit l'émigré avec un sourire bienveillant, lui dit qu'il avait été informé de son dernier voyage à Paris, et, commençant à se promener en long et en large avec lui, il lui fit les questions suivantes : « Avez-vous vu ici l'empereur Alexandre ? » « J'ai « eu l'honneur de lui faire ma cour. » « Gouverne-« t-il réellement ? » « Il travaille beaucoup avec « ses ministres ; tous les détails importans du « gouvernement sont mis sous ses yeux. » « Ce « n'est pas cela que je demande. A-t-il réelle-« ment toute l'autorité entre les mains ? N'est-il « pas influencé, dominé par le sénat ? » « Le sé-« nat, en Russie, n'est guère qu'un premier corps « judiciaire, un tribunal de dernière instance ; « je ne lui connais aucun moyen ni même au-« cune volonté de lutter contre l'autorité souve-« raine. » « Pourquoi les Russes se sont-ils retirés « brusquement, et n'ont-ils pas voulu tenter ici « ou dans les environs le sort des armes ? Ils « avaient près de Vilna une position qui m'eût « coûté vingt mille hommes. » « La marche ra-« pide de l'armée française, dirigée par d'aussi « habiles généraux, a surpris sans doute l'armée « russe, qui n'a pas cru devoir opposer de résis-« tance. » « Ah ! vous vous trompez bien ; notre

« marche n'a pas été rapide; on m'a fait perdre « beaucoup de temps... J'ai commencé avec regret « cette guerre, qui causera une grande effusion « de sang : l'empereur Alexandre m'y a contraint « en n'observant pas les conditions du traité de « Tilsitt. Ce prince a eu dans sa première jeu- « nesse l'esprit mal dirigé; il a reçu des idées « fausses dans l'esprit philanthropique de son « gouverneur, un nommé La Harpe. Croiriez- « vous que c'est moi qui, dans nos conversations « à Erfurt, me suis trouvé obligé de combattre « l'opinion qu'il avait qu'un gouvernement élec- « tif était plus favorable au bonheur des peuples « que l'hérédité du pouvoir? Pour gouverner les « hommes, il faudrait être un dieu! Le hasard « héréditaire sert mieux les hommes que ne peut « faire leur choix. »

Un tel langage, dans la bouche d'un tel homme, était bien surprenant, s'il était possible toutefois qu'il fût sincère. Il continua sur le même ton : « L'empereur Alexandre n'aime point l'étiquette; « il est presque toujours sans suite. Mon beau- « père, l'empereur d'Autriche, a les mêmes ma- « nières, et m'a souvent témoigné son étonne- « ment de me voir entouré d'une suite nombreuse. « Je lui ai répondu que les Français avaient be- « soin qu'on leur en imposât, même par l'exté-

« rieur de la puissance, et que, d'ailleurs, ma « position était différente. »

En parlant de la noblesse lithuanienne, il se servit d'un terme grossier que je ne répéterai point ici ; et, en général, il faisait peu de cas des Polonais, qui lui sacrifiaient leurs fortunes et leur vie. Il écrivait de Moscou, au duc de Bassano, que les femmes seules, en Pologne, avaient du caractère et de l'esprit. Dans les instructions qu'il donnait à un archevêque, à M. de Pradt, il lui recommandait sur toutes choses de *soigner les femmes* en Pologne, parce qu'elles sont tout dans ce pays.

CHAPITRE VII.

PRÉSENTATION DE DAMES LITHUANIENNES A NAPOLÉON : L'AUTEUR EST DU NOMBRE. — ENTRETIENS DE CE PRINCE. — FÊTES.

Napoléon, pendant son séjour à Vilna, exigea qu'il y eût présentation de dames au château; souffrante au moral, plus encore qu'au physique, je crus pouvoir me dispenser d'y aller, mais mon père m'objecta la position où il se trouvait. Des personnes malveillantes l'avaient représenté comme partisan des Russes, et sans le roi de Naples, il n'eût pas même été porté sur la liste des citoyens, qui fut mise sous les yeux de Napoléon. Voyant bien que je ne pouvais éviter la présentation, je déclarai mon intention de me montrer avec *le chiffre* *. Mon père hésita d'abord, et me dit qu'il fallait s'informer si mademoiselle G., seule de mes camarades qui fût alors à Vilna, le mettrait aussi; je le priai de n'en rien faire. Je m'ha-

* On se rappelle l'insigne en diamans que l'auteur avait reçu de la cour de Russie.

billai donc à la hâte, et de fort mauvaise grâce, car on était venu m'éveiller à cinq heures du matin pour m'inviter, par ordre de la police, à me présenter à la cour avant midi. Ces manières toutes militaires me déplaisaient au dernier point, surtout en les comparant à la grâce, à la politesse recherchée de l'empereur Alexandre et de sa suite. Jamais je ne m'étais parée de mon chiffre avec tant de plaisir, je dirai même de fierté.

M'étant réunie à plusieurs dames de ma connaissance pour nous rendre ensemble au château, pendant le trajet, elles mirent tout en usage pour me persuader d'ôter mon chiffre, et crurent m'effrayer en me disant que Napoléon était un homme terrible, et qu'il m'adresserait sans doute quelques expressions désagréables. Comme j'exprimais assez librement ma façon de penser : « Au nom du « ciel, taisez-vous, me disaient-elles, ignorez-« vous donc que les murailles lui redisent tout ce « qui se dit sur son compte? » Rien ne put me faire changer de résolution. Je répondis que peut-être je me verrais forcée de me conformer à la volonté de celui à qui tout cédait, mais que, puisque cette *volonté* m'était inconnue, je devais agir comme je le faisais. En effet, il y aurait eu autant de lâcheté que d'ingratitude de ma part de rejeter ainsi, en présence de son adversaire

heureux et triomphant, les preuves de bienveillance d'un souverain si digne d'être aimé, dans l'instant même où ce souverain semblait être persécuté par le sort. Tout mon cœur se révoltait à cette idée. J'avoue que je m'attendais à une *brusquerie de la part de Napoléon*, et que je me préparais à y répondre avec fermeté; mais je n'eus pas cette satisfaction. Il ne m'adressa, comme on va le voir, que des questions auxquelles on ne pouvait faire que des réponses insignifiantes. Toutes celles qui m'ont été attribuées à cette occasion et qui ont été inscrites même dans les *Album* de quelques Russes, ne sont pas exactes. Lorsque je fus nommée à Napoléon, son regard se porta attentivement sur le chiffre en diamans et la cocarde bleue que je portais. « Quelle décora-« tion avez-vous là? » me demanda-t-il. « Le chiffre « de leurs majestés les impératrices de Russie. » « Vous êtes donc dame de Russie? » « Non, sire, « je n'en ai que la distinction. » Plus tard, au bal qui lui fut donné, apercevant mademoiselle G. qui se trouvait à côté de moi, Napoléon lui demanda pourquoi, étant aussi *dame de palais* à la cour de Russie, elle n'avait pas mis sa décoration. Mademoiselle G. répondit qu'elle n'avait pas cru devoir la porter dans les circonstances actuelles. « Pourquoi donc? reprit Napoléon, c'est une dis-

« tinction de cour qui ne signifie rien ; l'empereur « Alexandre est fort aimable de vous l'avoir ac- « cordée. On peut être bonne Polonaise et porter « le chiffre, ajouta-t-il, en se tournant de mon « côté, avec un sourire de bienveillance. »

Napoléon savait apprécier, même dans une femme, un trait de caractère. Quand on vit que la chose avait si bien tourné, on loua beaucoup la fermeté que j'avais montrée dans cette occasion, mais je désirais seulement que l'empereur Alexandre en fût informé un jour, et je ne prévoyais guère que ce désir dût être si promptement exaucé. A cette même présentation, Napoléon, après avoir parlé à plusieurs femmes, leur faisant, selon sa coutume, des questions singulières: « Êtes- « vous mariée? Combien avez-vous d'enfans? « Sont-ils gros et gras, hein? » s'adressa à tout le cercle, et dit : « L'empereur Alexandre est « fort aimable, il vous a toutes gagnées ici, « mesdames; êtes-vous bonnes Polonaises? » Un sourire général servit de réponse.

Napoléon affectait de montrer en public des sentimens d'estime et d'amitié pour le prince dont il venait ravager l'empire. Dans l'audience qu'il accorda au corps de l'université de Vilna, il commença par dire aux membres de l'académie : « Vous êtes tous des papistes, hein? » J'ignore

ce qu'on lui répondit. Il dit ensuite : « L'empe-
« reur Alexandre est un bon prince, un philo-
« sophe sur le trône, vous protége-t-il? Le recteur lui répondit que l'académie était fort redevable à la munificence de l'empereur de Russie.

Napoléon n'avait rien d'imposant dans la figure ni dans les manières; je m'étonnai moi-même de ne pas ressentir en sa présence cette émotion dont on ne peut se défendre à la vue d'un personnage célèbre. Toute cette gloire, achetée à prix d'hommes et de sang, ne pouvait m'inspirer d'enthousiasme. La gloire des conquérans est faite pour briller dans l'histoire, mais c'est la bonté seule qui règne dans les cœurs. Je m'étais bien souvent représenté la figure de Napoléon sous les traits étincelans du génie : quelle fut ma surprise en ne voyant en lui qu'un petit homme, gros, court, se dandinant sans cesse, les cheveux lisses et plats, d'assez beaux traits, peu d'expression dans la figure, pas même celle de dureté qu'on donnait à tous ses portraits, à l'exception de celui qu'a fait David! au contraire il y avait de la douceur dans son sourire, qui laissait voir de très belles dents. De loin, à la vérité, sa figure, d'un blanc terne, sans mélange de couleurs, son profil antique prenait un caractère de sévérité qui disparaissait lorsqu'on l'examinait de près.

Huit jours s'étaient écoulés depuis l'entrée de Napoléon à Vilna. Dans ce trouble et ces désastres causés par une armée indisciplinée et composée d'un ramas d'étrangers, faisant tous la guerre malgré eux et détestant celui qui les conduisait (car il serait injuste d'attribuer aux seuls Français les excès commis sous leur nom), on ne songeait guère aux fêtes et aux plaisirs. Le duc de Bassano persuada alors au comte P***, mon cousin, de donner un bal dans son hôtel, le jour de la confédération polonaise. Cette fête, honorée de la présence de Napoléon, fut aussi brillante que les circonstances et l'extrême dénuement où l'on se trouvait après tant de dévastations, pouvaient le permettre. Au milieu des cris de *vive l'empereur!* aux sons bruyans d'une musique militaire, à la lueur des transparens allégoriques et d'une éclatante illumination, au sein de la prodigalité d'un repas splendide, un homme expira de faim dans la rue! Disparate affreuse, mais digne de la présence de l'homme qui allait ensevelir ses armées sous les neiges de la Russie!

Aussitôt que l'arrivée de Napoléon eut été annoncée dans le bal, plusieurs dames furent choisies pour aller le recevoir au bas de l'escalier, et je me trouvai du nombre. Les maréchaux d'empire, les grands dignitaires, sans parler des

chambellans, à ce seul nom de l'empereur, se précipitèrent hors de la salle, comme si l'ennemi les attendait sur le champ de bataille. Le grand-écuyer, Caulaincourt, présenta à son souverain un marche-pied pour l'aider à descendre de voiture, comme si la terre n'eût pas été digne d'être foulée par ce pied impérial. Sans daigner saluer les dames qui étaient venues au devant de lui, et leur tournant le dos, Napoléon monta les degrés couverts d'étoffes de soie aux cris de *vive l'empereur!* cris dont son oreille n'était jamais fatiguée. Loin d'être choquée de son impolitesse, je pensai que nous avions eu tort de nous y être exposées sans motif réel. Après avoir causé avec quelques dames dans la salle du bal, Napoléon alla s'asseoir sur un espèce de trône *provisoire*, qu'on lui avait arrangé avec un fauteuil, un tapis et un coussin qu'il rejeta d'un coup de pied en s'asseyant. Alors d'un ton de commandement on cria : « les « dames assises! » et les dames de s'asseoir et le bal de s'ouvrir. Napoléon, pendant quelques instans, regarda les danseuses, adressa la parole aux personnes qui composaient sa cour, aux maréchaux, à celui qui donnait la fête; puis s'étant levé, il fit encore une fois le tour du cercle de femmes, et partit accompagné des acclamations ordinaires, laissant les Français s'exta-

sier sur l'amabilité de leur souverain ; genre de succès auquel il ne prétendait certes pas lui-même, et qu'il lui eût été difficile de réunir aux titres de grand capitaine, de conquérant, de fondateur d'empire.

Hommes et femmes portaient ce jour-là la cocarde nationale, hochet patriotique offert aux espérances des Polonais ; espérances que rien ne devait réaliser, puisque celui qui en avait le pouvoir n'en avait jamais montré ni le désir ni la volonté, et qu'elles étaient entièrement dépendantes de sa politique tortueuse.

Témoignant un jour mon étonnement de ce que l'ambition de Napoléon ne pouvait être satisfaite par la possession de l'un des plus beaux trônes de l'Europe, et qu'il allât ainsi toujours guerroyant envers et contre tous, on me répondit que ce n'était pas uniquement la soif des conquêtes qui guidait le génie de Napoléon, mais la nécessité d'extirper en France le parti jacobin. Le remède était pour le moins aussi violent que le mal.

Peu de jours après ce bal, étant allée me promener à cheval avec madame B*** et plusieurs autres personnes, nous rencontrâmes Napoléon qui revenait de Zakret avec sa brillante et nom-

breuse escorte. Il s'arrêta pour nous parler et nous demanda si nous aimions à monter à cheval, et si nous étions *bonnes cavalières*. A quelques pas de là, nous revîmes ce Zakret, si brillant, quinze jours auparavant, de tout l'éclat d'une fête et de la présence du plus aimable des souverains... il était en ruines. Nos chevaux montèrent sur ce parquet où j'avais dansé avec l'empereur Alexandre ; les orangers étaient renversés, brisés ; le château, naguère meublé avec la plus grande élégance, était entièrement dévasté ; les belles serres, remplies de plantes exotiques, avaient été détruites et pillées, non-seulement par les soldats, mais aussi par quelques personnes de la ville ;... l'ortie et le chardon croissaient maintenant là où fleurissaient les roses et mûrissaient les ananas... Un silence désolant régnait partout dans ces lieux que j'avais entendus retentir des sons de la musique, des accens de la gaieté et du plaisir. Les oiseaux seuls faisaient encore entendre leurs chants et n'avaient point déserté ces bocages ; la cascade était tarie : Zakret, en un mot, était destiné à servir d'hôpital militaire.

J'épargnerai à mes lecteurs les réflexions que

la tristesse communicative de ces *ruines d'hier*, le conflit d'évènemens si contraires et si rapprochés, devaient naturellement faire naître dans mon esprit.

CHAPITRE VIII.

L'EMPEREUR ALEXANDRE QUITTE SON ARMÉE. SON RETOUR A SAINT-PÉTERSBOURG.

Ayant perdu l'espoir de rendre la paix à ses États, fort de sa conscience, rempli d'une confiance religieuse dans le secours et l'appui de la Providence, l'empereur Alexandre quitta son quartier-général de Svienciany, et partit pour Moscou. L'arrivée de ce prince dans cette première capitale de son empire, sa présence, ses discours, ses proclamations, excitèrent un enthousiasme universel, une espèce de ferveur et d'attendrissement parmi cette noblesse patriotique, ce peuple russe si religieux, si patriarchal. L'empereur dînant un jour chez la comtesse Orloff, une foule immense se pressait autour du palais et des jardins, empressée, avide d'apercevoir ce souverain adoré. Pour satisfaire à cet empressement bien naturel, la comtesse Orloff fit jeter aussitôt à bas toutes les grilles de son jardin afin de laisser un libre accès au peuple qui, ivre de joie

et d'amour, jura, en présence des cieux, de consacrer à Alexandre son bras, sa vie et tout ce qu'il possédait. Ce serment fut religieusement tenu, et Moscou en cendres l'a bien confirmé ! Combien le cœur sensible d'Alexandre en dut être pénétré ! et que ces mouvemens spontanés de la part du peuple, mouvemens que l'on ne peut ni contrefaire ni provoquer, ont quelque chose de grand et de sublime ! Ils ne peuvent exister que parmi les peuples dont les mœurs sont encore rapprochées de la nature et fortement empreintes d'idées religieuses ; qui, accoutumés à voir dans leur souverain l'image du dieu qu'ils adorent, fondent l'espérance d'un bonheur à venir sur les sentimens d'obéissance et de fidélité qu'ils lui ont voués. Quelle constitution que celle qui a pour base la foi et les récompenses célestes ! Que pourrait-on lui substituer ? Il faudrait donc commencer par dénaturer le caractère primitif de la nation russe. Je le répète, jamais on ne rencontrera le spectacle touchant de ces scènes d'amour et de sensibilité entre un souverain et ses sujets, chez ces nations frivoles et sensuelles, corrompues depuis long-temps par l'habitude du luxe, l'oisiveté, la mollesse, l'égoïsme et la cupidité.

L'empereur Alexandre s'arrêta peu de temps à

Moscou. Confiant le commandement de ses armées au général Barclay de Tolly, il revint à Pétersbourg. Ce prince sage et prudent sentait combien sa présence et l'exemple de sa fermeté seraient utiles dans cette capitale et au milieu de la cour, dans cette crise redoutable. Napoléon avait quitté Vilna et mettait tous ses efforts à poursuivre un ennemi qui lui échappait toujours, par suite d'un plan sagement combiné, et conçu, dit-on, par le prince royal de Suède.

Connaissant parfaitement le génie militaire de Napoléon, qui le portait à terminer rapidement ses campagnes par des actions décisives, on assure que Bernadotte conseilla à l'empereur de Russie de ne pas risquer de combat avec ce *grand gagneur de batailles*, mais de l'attirer au contraire par une retraite simulée jusqu'au fond des déserts de la Russie. Cependant Pétersbourg et Moscou étaient le mot d'ordre du soldat français, qui, toujours insouciant et léger, sans prendre souci du sort de la campagne, s'informait tranquillement du chemin, considérant l'une ou l'autre de ces riches cités comme le but, le terme glorieux d'une longue et pénible marche. Ce fut à Smolensk, qu'étonné de la retraite persévérante des Russes, Napoléon fit entendre ce mot remarquable : « Mon frère Alexandre voudrait-il me

« faire jouer le rôle de Charles XII? » Puisqu'il le pressentait, que ne s'arrêtait-il! Mais son indomptable orgueil lui fit rejeter, au contraire, toutes les représentations du roi de Naples, du prince Poniatowski, qui lui proposaient, à Smolensk, de prendre des quartiers d'hiver, et de marcher sur la Volhinie et l'Ukraine. Mais Napoléon était saisi

. . . . . De cet esprit de vertige et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur;

et la Providence avait marqué le cours de ses prospérités.

CHAPITRE IX.

TERREURS A SAINT-PÉTERSBOURG.—LE DUC DE BASSANO A VILNA.—RETRAITE DES FRANÇAIS.

Je n'entreprendrai point ici le détail de cette campagne de Russie, qui a été traitée tant de fois et par de si grands talens. La marche des troupes françaises, en paraissant se diriger sur Pétersbourg, causa dans cette ville un mouvement d'inquiétude extraordinaire et général. Tout le monde voulait partir et s'éloigner au fond de la Russie. On emballait les effets les plus précieux. L'impératrice mère, femme courageuse et forte, tremblant, non pour elle, mais pour les jeunes et tendres objets de sa sollicitude véritablement maternelle, voulait quitter aussi Pétersbourg et emmener les jeunes personnes élevées dans les nombreux établissemens formés ou dirigés par ses soins bienfaisans. L'empereur Alexandre craignit avec raison que le départ de l'impératrice n'achevât d'alarmer la multitude, et dit à sa mère, avec une respectueuse fermeté : « Madame, je vous ai suppliée

« comme fils, et maintenant, comme empereur,
« j'exige que vous restiez. »

Renfermant de cruels chagrins au fond de son cœur, Alexandre continua de montrer un front calme et serein, et déclara publiquement qu'il serait le dernier à quitter Pétersbourg. Cette conduite prudente obtint l'effet désiré, et la tranquillité ne tarda pas à se rétablir dans toutes les classes de la société.

Après le départ de Napoléon, on commença en Lithuanie à faire des levées de troupes, à former des régimens. Un de mes frères fut nommé colonel d'infanterie, et l'aîné forma à ses frais une compagnie d'artilleurs à cheval. Mais faute de moyens pécuniaires, cet armement s'organisait avec beaucoup de lenteur, et Napoléon écrivait de son quartier-général au duc de Bassano : « Je viens de re-
« cevoir un renfort considérable de Lithuanie,
« Oginski est arrivé avec *douze hommes* de la nou-
« velle garde. »

Les Français qui étaient restés à Vilna avec le corps diplomatique désiraient tous vivement une heureuse conclusion de la guerre. Je me souviens que le duc de Bassano, dont je me plais à rappeler ici la conduite remplie d'égards et de bienveillance envers mon père et moi, m'annonçant un jour que le général Koutousoff venait de prendre

le commandement de l'armée russe, me dit à cette occasion : « Il faut espérer que nous aurons « bientôt la paix, car M. Koutousoff a le talent « de se faire bien battre. »

La politique semblait être comptée pour rien, et cependant n'a-t-elle pas aussi ses moyens de victoire? La bataille de Mojaïsk ou de la Moskowa, en présageant la prise de Moscou, fut, aux yeux de tous les Français, le gage certain de la paix.

Déjà le duc de Bassano comptait partir incessamment pour aller traiter à Moscou des préliminaires de la paix, et les jeunes gens élégans et merveilleux qui l'entouraient paraissaient fort inquiets du froid qu'ils auraient à supporter à cette latitude. Enfin la nouvelle de l'entrée des Français à Moscou ne tarda point à nous parvenir, et fut célébrée, comme à l'ordinaire, par un *Te Deum*. Le soir on dansa chez le duc de Bassano. A ce bal, je vis avec étonnement sur la figure de ce diplomate un nuage de tristesse et d'inquiétude que rien ne pouvait dissiper. On ne parlait plus du départ annoncé; le ministre attendait, disait-il, de nouveaux détails, et ces détails, c'était l'incendie de Moscou, exemple terrible et unique peut-être de dévouement patriotique.

Depuis ce sinistre évènement, la politique française se couvrit d'un voile impénétrable. On ap-

prit seulement que Napoléon s'était décidé à quitter Moscou et à revenir sur ses pas, à travers un pays ravagé; mais bientôt les communications furent interrompues; Minsk, en Lithuanie, retomba au pouvoir des Russes; quelques détachemens de cavalerie légère, des Cosaques, se rapprochaient de Vilna; enfin, depuis trois semaines, le corps diplomatique ignorait le destin de cette nouvelle armée de Cambyse, de la grande armée. Cependant on continuait à danser, à jouer la comédie, à s'étourdir, parce qu'avant tout il faut des plaisirs aux Français.

La maréchale Oudinot, duchesse de Reggio, était arrivée précipitamment à Vilna pour soigner son mari, qu'on avait ramené blessé du combat de ***. Je n'oublierai jamais l'expression avec laquelle la maréchale me dit, après m'avoir demandé si j'avais des frères et s'ils étaient au service : « Vos peines vont donc commencer! » Ces mots furent un présage bien vrai!

Un de mes parens, qui avait quitté les troupes françaises à Smolensk, nous donna des détails inouïs sur la grande armée, qui rappelait parfaitement, nous dit-il, le carnaval de Venise, ou la rue de Tolède, à Naples, un jour de Mardi-Gras; mais il fut traité, à Vilna, de fou et de visionnaire.

Le 3 décembre 1812, il y eut encore bal chez

le gouverneur-général, comte Hogendorp, pour célébrer l'anniversaire de l'avènement au trône de ce même Napoléon qui, abandonnant ses armées dans le malheur, fuyait en répétant ce mot si connu : « Du sublime au ridicule il n'y a qu'un « pas! » Il voyageait sous le nom de Caulaincourt, et le soldat français, pour qui le besoin de plaisanter est compatible avec les plus grands malheurs, disait : « Oui, c'est *Colin* qui *court.* »

Le passage de Napoléon près de Vilna fut un secret que tout le monde se disait à l'oreille ; le duc de Bassano m'en parla le jour même et me dit qu'il avait trouvé l'empereur *très bon et très gai.*

Napoléon déjeûna tranquillement aux portes de Vilna, causant, plaisantant avec les personnes de sa suite et le duc de Bassano, tandis que le postillon qui conduisait ses chevaux tomba mort gelé. Mais qu'était-ce qu'un pareil incident aux yeux d'un homme qui avait vu périr de froid ou d'inanition les trois quarts de son armée, ou qui, en contemplant les plaines de Mojaïsk, jonchées de cadavres, s'était écrié avec transport : « Le « beau champ de bataille! » Le mot de Vitellius n'est rien en comparaison.

Nous eûmes bientôt un spectacle qui excitait à la fois la pitié et une secrète épouvante, dans les débris de cette armée si belle, si triomphante,

si formidable six mois auparavant, et dont la marche rapide et la destinée semblaient avoir été celles d'un brillant météore. Pendant trois à quatre jours, les rues de Vilna se remplirent d'une foule de gens, je ne dirai pas de militaires, puisqu'il était presque impossible d'en reconnaître le caractère sous les grotesques vêtemens qui les couvraient. Celui-ci avait jeté son casque de cuirassier, et, affublé d'un chapeau de femme en velours et d'un manteau en satin noir, sous lequel on apercevait les éperons du cavalier, il traînait par la bride son cheval efflanqué, glissant à chaque pas sur le sol glacé. Celui-là se montrait enveloppé d'ornemens d'église, de chapes, de chasubles, de paremens d'autels, entassés les uns sur les autres, pour se garantir d'un froid dont rien ne pouvait préserver. Quelques-uns, plus heureux dans leur butin, avaient jeté sur leurs épaules des robes de chambre de femmes, fourrées, dont les manches étaient attachées à leur cou; d'autres enfin, traînaient derrière eux des couvertures de laine, ou, semblables à des ombres revenues des lieux d'où l'on ne revient jamais, s'avançaient, couverts de linceuls, de draps mortuaires; et ces sombres livrées, ces lugubres enseignes de la mort, figuraient dans cette *mascarade historique*, la gloire

expirée d'un grand conquérant. Fantassins, cavaliers, artilleurs, ne reconnaissaient plus d'autorité; sans ordre, sans discipline, presque sans armes, le visage et les mains noircis par la fumée du bivouac; privés, par l'excès du besoin et des souffrances physiques, de tout sentiment, hors celui du courage, qui n'abandonne jamais le Français, ils marchaient confusément en implorant les secours de la pitié. Mon père donna asile à plusieurs d'entre eux, et particulièrement au général Jumillac, beau-frère du duc de Richelieu, très connu de ma tante Radzivil, et qui, dans cette malheureuse retraite, n'avait conservé de tout son équipage qu'un seul cheval. Ce pauvre général ne se possédait pas de joie, d'être dans une chambre bien chauffée, et d'avoir un couvert. Il nous disait, en mangeant comme un affamé : « Mesdames, vous ne sentez pas le bon-« heur de manger assis à table! » Nous ne pouvions nous empêcher de rire en regardant ses mains noires, qu'il nous assurait être fort propres, et seulement enfumées. M. de Jumillac ne faisait que soupirer après l'*Arcadie et sa bonne princesse;* il nous demandait sans cesse si ce froid extrême durerait long-temps; et comme nous l'assurions de bonne foi que le froid porté à 26 ou 28 degrés ne se soutenait pas plus de trois jours dans cette

intensité, il nous remerciait comme pour un véritable don. Mais il semblait, dans ces circonstances, que le ciel, en protégeant la Russie, voulût déployer toutes ses rigueurs sur ses ennemis, par un hiver extraordinaire, même dans nos climats du nord. L'imprévoyance coupable des chefs du gouvernement français, et la dilapidation, les concussions des employés d'armée furent cause que tous les magasins de vivres et de vêtemens, les uns envoyés de France, d'autres fournis sur les lieux, loin d'être distribués aux soldats français, restèrent intacts au profit des Russes. Vilna, toute la Lithuanie, fournissait en grande quantité de la charpie et du linge pour les hôpitaux; mais toutes ces fournitures étaient vendues aux papeteries, et les soldats étaient pansés avec de la bourre et du foin. Je tiens ces détails d'un directeur d'hôpital qui, plus honnête que ses confrères, se plaignait avec raison de ces abus.

Mon père, membre du gouvernement provisoire de Lithuanie, fut obligé de suivre l'armée française. Au moment de partir, il me donna quelques conseils, relativement à la marche que je devais adopter, pour tâcher de sauver au moins une partie de sa fortune; car tous ceux qui s'éloignaient dans cette occasion, s'attendaient à voir leurs biens confisqués. Mon père me dit que je

ferais bien d'aller à Pétersbourg si l'empereur Alexandre ne venait point à Vilna ; enfin, il me promit son retour dans le cas où je lui ferais parvenir un avis rassurant pour sa sûreté personnelle. Il partit ; mes frères étaient partis avant lui..., J'avais vu partir un grand nombre de dames de ma connaissance..... Je restais seule ; ce moment eut quelque chose d'accablant et de sinistre. Je restais seule ! ignorant encore quel serait le sort de la ville, ce qu'on pouvait attendre pour Vilna de la clémence des Russes et des projets du gouvernement français. On proposa au roi de Naples, qui commandait alors les débris de l'armée, de défendre Vilna. Il se récria sur ce projet, se servant, pour exprimer la position locale de cette ville, d'une comparaison si triviale, qu'il est impossible de la répéter ici. Il refusa également de faire mettre le feu à l'arsenal et au magasin à poudre : l'explosion de ces deux édifices aurait détruit la plus grande partie de la ville.

Le jour de *la reprise* de Vilna par les troupes Russes, je m'éveillai au bruit du canon ; on se battait aux portes de la ville, dans cette gorge de montagnes appelée Ponary, où il périt un si grand nombre de Français. Le combat ne fut ni long ni douteux, et bientôt j'aperçus les lon-

gues piques, les bonnets pointus, les manteaux velus et les longues barbes de mes vieilles connaissances les Cosaques. Cette vue ne me combla pas de joie, d'autant moins que plusieurs d'entre eux, pour ne pas perdre l'occasion ou l'habitude du pillage, sous prétexte de chercher des équipages français, vinrent s'emparer de ma voiture; mes gens, très alarmés, accoururent pour me prévenir. Je réussis à intimider les Cosaques en leur parlant avec fermeté, et les fis tous sortir de l'hôtel. Fort contente de ce succès, j'eus cependant la précaution de demander une sauvegarde au brave général Czaplic, qui était entré le premier à Vilna.

Le maréchal Koutousoff y entra deux jours après en triomphe, et vint me voir; je le connaissais depuis long-temps. Il loua excessivement ma conduite à la présentation chez Napoléon, et me dit qu'il s'empresserait d'en informer l'empereur; il ajouta que mon père avait eu bien tort de partir et de manquer ainsi de confiance dans le caractère généreux de sa majesté.... Le maréchal me donna une soirée où il me présenta tous les généraux de l'armée, en leur disant : « *Voici la jeune comtesse qui a porté le chiffre à la barbe de Napoléon.* » Cette action si simple, si naturelle fut d'autant plus approuvée, qu'on avait répandu le bruit que j'a-

vais suivi mes frères à l'armée française ; qu'on m'avait vue sur la route de Moscou, faisant l'héroïne et courant au milieu des rangs en amazone bleu, sur un cheval gris. Plusieurs militaires russes m'avouèrent qu'ils s'étaient donné le mot pour me faire prisonnière.

Le maréchal semblait plier sous le poids de ses succès, des honneurs qu'il avait reçus, des distinctions qui lui arrivaient de toutes parts. Il venait d'être fait prince de Smolensk ; il avait la décoration du portrait de l'empereur entouré de gros brillans sur la cocarde bleue ; le grand ordre de Saint-Gorges lui était promis. Il soupirait cependant, disait-il, de n'avoir pu se rendre maître de la personne de Napoléon. Je remarquai sur sa table un superbe porte-feuille de ministre en velours noir, avec une broderie en or représentant les armes françaises d'un côté, et de l'autre, le chiffre de Napoléon. Le maréchal destinait ce porte-feuille à madame la princesse Koutousoff.

Une personne de la société ayant hasardé une observation sur les désastres de Moscou : « Quoi ! « s'écria le maréchal, le chemin de Moscou à « Vilna vaut deux fois Moscou ! » Et il se félicitait d'avoir, en une seule année, fait manger du cheval à deux armées, celle de France et celle des Turcs.

CHAPITRE X.

HORRIBLE SITUATION DES FRANÇAIS PRISONNIERS DE GUERRE. — LES COSAQUES PILLARDS EN PAYS AMI. — ANECDOTE.

La tranquillité s'était peu à peu rétablie dans la ville de Vilna; mais quelle tranquillité! On ne redoutait plus, il est vrai, les chances de la guerre, mais les tableaux les plus désolans pour l'humanité venaient sans cesse affliger nos regards. On ne pouvait faire un pas dans les rues sans rencontrer les cadavres des Français morts gelés ou assassinés par les juifs, qui les tuaient pour s'emparer de leurs montres, de leur argent. Au moindre dégel, on apercevait des traces de sang sur le pavé et même dans les portes cochères de quelques maisons. On a vu des femmes juives, des enfans même, pousser la barbarie jusqu'à achever de leurs propres mains de malheureux soldats expirans, et faire périr ces braves d'une mort ignominieuse, à coups de talons de leurs pantoufles ferrées. On voyait les corps de ces infortunés, dans leurs uniformes, raidis par la gelée,

rapetissés même, conserver l'attitude dans laquelle la mort les avait surpris : les uns assis, la tête penchée sur leurs mains ; d'autres appuyés contre la muraille, l'air menaçant et le poing fermé.... On aurait pu les croire endormis ; mais ce sommeil c'était la mort.

D'après les renseignemens de la police, on trouva, tant aux environs de la ville que dans l'intérieur, près de quarante mille cadavres de Français. En pénétrant dans notre pays, les Français y apportèrent le désordre et le pillage ; en le quittant, ils y laissèrent la contagion et une horrible mortalité. Une fièvre épidémique, connue sous le nom de fièvre d'hôpital, causa des ravages inouïs en détruisant la plus grande partie de la population sur le passage de la grande armée. Les hôpitaux de Vilna en étaient infectés ; un nombre infini de particuliers tombèrent victimes de ce nouveau fléau. Les prisonniers français erraient cependant librement au milieu de la ville. Non, rien n'effacera de mon imagination le souvenir de ces spectres ambulans : je les vois, avec des figures hâves et décharnées, des yeux dont on n'aperçoit que le blanc, poursuivre la pitié jusqu'au fond du cœur, et se traînant sous les lambeaux de la misère, aller s'asseoir et se chauffer auprès des tas de fumier qu'on allumait alors devant les maisons

pour chasser le mauvais air, et où souvent ces infortunés cherchaient quelques débris dégoûtans pour assouvir une faim dévorante, qui n'était pas le moindre de leurs maux! On pouvait leur faire l'application de ce vers de Lafontaine sur la peste :

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.

Je sortais un jour d'un couvent dont ma grande tante était abbesse; on m'y avait donné une énorme quantité de gâteaux, de pain-d'épice, etc. Je vis à la porte plusieurs prisonniers qui demandaient la charité; je leur donnai toutes ces pâtisseries; ils se jetèrent dessus avec une avidité qui m'effraya. Ma compagne, qui n'avait pu se débarrasser aussi vite que moi de ce qu'elle portait dans son sac, resta, pour ainsi dire, étouffée au milieu de ces infortunés, qui se pressaient autour d'elle. J'envoyai mon domestique, qui parvint à la retirer d'entre leurs mains; et, pâle, tremblante, elle vint me rejoindre.

J'avais recueilli chez moi un de ces malheureux, chez qui l'excès de la misère avait anéanti les facultés morales. L'interrogeant pour savoir ce qu'il désirait, il me répondit avec le rire sardonique : « Je n'ai besoin de rien, je suis un « homme mort. » Il fut impossible d'en obtenir

une autre réponse. Je ne puis rendre l'impression cruelle que me fit cet effrayant sourire. Cet homme s'échappa un jour, et l'on ne put savoir ce qu'il était devenu.

J'eus ensuite chez moi toute une famille de prisonniers, le mari, la femme et l'enfant. L'homme était de Gênes; il avait servi comme cordonnier dans les troupes; sous les haillons qui la couvraient, sa femme avait une figure charmante; elle était de Nice, et, avec son doux accent du midi, en me parlant des horreurs de son hôpital : « Madame, me disait-elle, ça vous « ferait *pitié* à voir; » l'enfant, avec ses cheveux blonds dorés, ses grands yeux noirs, avait la beauté frappante et expressive des divins enfans des tableaux de Raphaël. Cet infortuné n'avait que deux ans; il ne put survivre à ses souffrances, et mourut à la campagne, où je l'avais envoyé avec ses parens, que je gardai long-temps. Il fallait entendre ces pauvres gens au milieu des neiges, d'un rude climat et d'un hiver rigoureux; il fallait les entendre parler des fleurs et des parfums de leur pays, de la beauté des nuits sur le rivage de la mer, à Gênes *la superbe*.

Le sentiment de l'infortune avait tellement éteint dans les malheureux prisonniers celui même de leur existence, que dans cette invinci-

ble apathie, ils mettaient le feu sur le plancher, au milieu de la chambre, s'asseyaient à l'entour, et se laissaient consumer lentement par les flammes. C'est ainsi qu'arriva l'incendie de l'hôpital militaire de Zakret, et pareil accident se renouvela bien souvent dans les villages. A côté de ces affreux tableaux de la misère, on voyait des Cosaques, enrichis de pillage, vendre des lingots d'or, d'argent, des cordons de perles, des montres, des bijoux, pour la plus modique valeur en papier-monnaie. Cependant ils continuaient à piller dans les campagnes. Je demandais sans cesse des sauvegardes pour mes connaissances, au maréchal, qui me disait : « Voyez ces co-« quins, ils n'en ont jamais assez, mais je leur « ferai rendre gorge. » En effet, il obligea les Cosaques à fournir une certaine quantité de lingots d'argent pour les statues des douze apôtres à l'église de Sainte-Marie-de-Casan, à Pétersbourg. On a vu des Cosaques vendre à Vilna des enfans de malheureux Français, qui avaient quitté Moscou pour suivre la grande armée. Ces petits infortunés, passant du sein maternel sur les bras robustes de leurs étranges protecteurs, n'ayant encore de voix que pour se plaindre, ne pouvaient pas dire le nom de leurs parens, qui, sans doute, avaient péri dans la retraite. Un chanteur

italien, Soprano Tarquinio, que j'avais connu autrefois à Vilna, où il donnait des leçons, et qui s'était trouvé à Moscou pendant l'occupation de cette ville par les Français, chantant tous les soirs chez Napoléon, qui lui demandait toujours de la musique de Paesiello, la Nina, fut pris aussi par les Cosaques et amené à Vilna, où il obtint sa liberté. Tarquinio me conta des détails assez curieux sur ses gardiens. Tous les soirs, en rentrant au bivouac, les Cosaques s'amusaient à se vêtir en maréchaux de France, en généraux, avec des habits qu'ils avaient pillés dans les expéditions de la journée. Le pauvre Tarquinio et son camarade, Italien et bon musicien, ainsi que lui, étaient obligés de chanter pour gagner leur souper. Les Cosaques, assis sur la neige glacée, autour d'un foyer dont la flamme éclairait leurs figures sauvages et ces riches costumes qui faisaient un contraste si remarquable avec les manières de ceux qui les portaient; les Cosaques, dis-je, semblaient prendre plaisir aux accens harmonieux du Midi, à ces chants de l'*ombra adorata*, de la Nina, dont la douceur infinie aurait dû attendrir non-seulement ces rudes enfans du Nord, mais leur âpre climat.

Mille récits semblables formaient le texte de nos conversations dans les sociétés de Vilna.

Combien le véritable auteur de tous ces maux nous semblait haïssable ! Je me souviens qu'à l'une de ces réunions on inventait un jour différentes sortes de supplices pour Napoléon : un Anglais renchérissait sur tout le monde, dans le genre sombre de sa nation ; quand mon tour arriva : « Je voudrais, dis-je, que Napoléon fût noyé « dans les larmes qu'il a fait répandre. »

Parmi ces scènes de désolation, j'éprouvais encore des peines qui m'étaient entièrement personnelles ; je ne recevais aucune nouvelle de mon père et de mes frères. On venait souvent me dire qu'ils avaient été faits prisonniers, et que rien n'était plus heureux dans ces circonstances.

CHAPITRE XL

RETOUR DE L'EMPEREUR ALEXANDRE A VILNA.—ENTRETIENS DE CE PRINCE AVEC L'AUTEUR.

Quinze jours ne s'étaient pas encore écoulés depuis le retour des troupes russes à Vilna; je m'éveillai un matin avec cette tristesse, ce serrement de cœur qui m'était devenu habituel, et qui, dans ce premier instant du réveil, m'empêchait de distinguer si je souffrais d'un malheur présent ou seulement de l'attente d'un malheur, lorsque tout à coup on vint m'annoncer que l'empereur était arrivé la nuit même. « Ah! m'écriai-je « en fondant en larmes, l'ange est ici, nous se- « rons tous sauvés! »

Je reçus, dans la matinée, la visite de l'aimable et bon comte Tolstoy, que je revis avec un véritable plaisir. Il m'apportait *les remerciemens* de notre adorable souverain. Nous nous entretînmes assez long-temps des malheurs causés par cette guerre, et nous nous consolions mutuellement du passé par l'espoir d'un avenir plus heureux. Le

comte Tolstoy me quitta ; tout à coup, et déjà sur l'escalier, il se rappelle le véritable objet de sa visite, et revenant me trouver avec empressement : « Je vous demande mille pardons, me « dit-il, mais j'ai oublié de vous dire que sa ma- « jesté m'a chargé de vous demander si elle peut « avoir le plaisir de venir chez vous ce soir. » Je ne pus m'empêcher de rire quand il fut sorti, en me promettant bien de redire à l'empereur ce nouveau trait de mémoire de son grand-maréchal.

Heureuse de revoir l'empereur, j'éprouvais cependant un trouble inexprimable en pensant à mon père, à mes frères. Ils avaient quitté leur pays pour suivre un parti opposé à celui de leur souverain ; ils y avaient été contraints en quelque sorte ; mais enfin la chose était positive. Que lui dirais-je ? Qu'allait-il me dire ? Quel embarras extrême ! Mais la présence d'Alexandre, les expressions bienveillantes de ce qu'il voulait bien appeler sa reconnaissance pour moi, et qui m'en inspiraient une si véritable pour cette bonté angélique qui daignait me savoir gré d'une bien légère preuve de dévouement, dissipèrent tous les nuages qui s'étaient élevés dans mon esprit, et me laissèrent jouir avec calme, avec sécurité, du bonheur de le voir et de l'entendre. Lui-même, enfin, avec cette délicatesse de cœur qu'il possédait au

suprême degré, semblait deviner les souffrances du mien ; il aborda cette question pénible par les mots suivans. « Je ne puis en vouloir aux Lithua-
« niens ; ils ont dû céder à la force : le secret de
« nos opérations ne leur était pas connu ; ils ne
« pouvaient pas prévoir la marche ni la tendance
« des évènemens. D'ailleurs il était fort naturel
« qu'ils désirassent recouvrer leur patrie. L'em-
« pereur Napoléon était bien éloigné toutefois
« de réaliser leurs espérances à cet égard, puis-
« qu'il s'est refusé à toutes les *propositions que je*
« *lui ai faites*, par l'organe de Balacheff, à l'ou-
« verture de la campagne. J'étais résolu à faire
« de grands sacrifices pour le maintien de la paix
« et la liberté du commerce, liberté sans laquelle
« mes États, par leur position locale, ne peuvent
« se soutenir. Une preuve réelle que Napoléon
« n'a jamais songé au rétablissement de la Po-
« logne, c'est qu'il n'a pas voulu accepter les
« concessions que j'étais prêt à lui faire. Je ne per-
« dais, après tout, qu'un territoire conquis ; l'em-
« pire restait intact. Il ne l'a pas voulu. J'ai dû
« suivre, en conséquence, le plan dont le succès
« a été le fruit de notre persévérance et des fa-
« veurs du ciel. Nous ne pouvions risquer les
« chances de la guerre contre d'aussi habiles gé-
« néraux, contre une armée depuis vingt ans ac-

« coutumée à vaincre et commandée par un grand « capitaine dont les talens, le génie militaire, ne « s'étaient pas démentis jusqu'à ce jour.... Plu- « tôt que de renoncer à ce plan et d'accepter les « conditions que Napoléon eût voulu m'imposer, « j'étais décidé à faire le sacrifice non-seulement « de Moscou, mais de Pétersbourg, et à me re- « tirer à Casan, au fond de la Russie, jusqu'aux « frontières de l'Asie, s'il l'eût fallu. Je ne per- « dais rien encore des véritables limites de la « Russie, car Pétersbourg est bâti sur le territoire « suédois, et Moscou est une ancienne conquête. « Mais, ajouta ce prince en souriant, je me ré- « servais, dans tous les cas, la possibilité de re- « venir. Je le répète, poursuivit-il, je n'en veux « pas aux Lithuaniens, c'est nous qui les avons « abandonnés, mais cela n'arrivera plus. »

Sa majesté me fit ensuite l'honneur de me dire qu'elle avait passé de bien tristes momens depuis son séjour à Vilna, et pendant ces six mois de campagne. « J'ai beaucoup souffert, j'ai ressenti « de vives inquiétudes, dit ce prince. Il y a eu « beaucoup d'agitation à Pétersbourg parmi les « esprits, dont le plus grand nombre n'était pas « satisfait des premières opérations militaires. « Sous le règne précédent et sous le règne de « l'impératrice Catherine, on s'occupait davan-

« tage des intrigues de la cour; aujourd'hui, tout « le monde veut être initié dans les mystères du « gouvernement, dans ceux de la politique; et le « moyen de contenter toutes les opinions!... Je « n'ai pas *l'heureuse* philosophie de Napoléon, et « cette malheureuse campagne me coûte dix « années de vie.... » *Malheureuse!* et il était vainqueur! et c'était lui qui triomphait! Mais ce cœur magnanime ne pouvait s'applaudir de ses succès en voyant souffrir l'humanité entière.

Pour épargner à la sensibilité de l'empereur le spectacle des maux occasionés par cette guerre cruelle, on avait tracé une nouvelle route qui l'éloignait du chemin qu'avaient suivi les armées. On ne put éviter cependant qu'il ne rencontrât sur ses pas quelques malheureux Français perdus, égarés. Il leur donnait des secours ou les recueillait sur son traîneau. Il amena ainsi un soldat français malade au château de Postawy, appartenant à mon père. L'empereur y passa la nuit, laissa de l'argent pour ce malheureux, en recommandant qu'on prît soin de lui. Telle était la conduite de ce prince à l'égard de ses ennemis: ils cessaient de l'être à ses yeux, dès qu'ils étaient malheureux.

Napoléon se conduisait bien différemment lorsqu'il abandonna, dans la détresse, ses propres

soldats, les instrumens de sa fortune et de sa gloire.

L'empereur était venu en trois jours de Pétersbourg à Vilna, et en traîneau découvert, ce qui est plus pénible que de passer la nuit au bivouac; aussi, dit-il en riant : « Il m'en a coûté le bout « du nez pour venir à Vilna. »

On servit le thé; l'empereur l'aimait et en prenait beaucoup; mademoiselle T***, qui le faisait, en présenta une tasse à sa majesté, qui refusa d'en prendre avant moi, disant, avec le ton d'une aimable plaisanterie : « Quoique barbare du Nord, « je sais ce que l'on doit aux dames. »

L'empereur me questionna beaucoup sur Napoléon, sur ma présentation. Je racontai simplement ce qui s'était passé à cette occasion. Sa majesté répéta alors que j'avais montré un courage *étonnant*, en ne craignant pas celui devant qui les hommes mêmes tremblaient. Je lui répondis que je m'étais trouvée bien heureuse de pouvoir lui donner la seule preuve de dévouement qui fût en mon pouvoir, et que je n'osais pas me flatter d'en recevoir jamais une si douce récompense dans l'approbation de mon souverain. Il voulut savoir quelle impression Napoléon avait faite sur moi. Je dis que son physique n'avait pas répondu à l'idée que son génie m'en avait donnée. « C'est

« justement l'impression qu'il a produite aussi « sur moi, repartit l'empereur. Avez-vous remar- « qué ses yeux gris-clair qui ont quelque chose « de si perçant qu'on ne peut en soutenir le re- « gard? » « Je n'ai rien trouvé d'imposant dans la « personne de Napoléon, dis-je alors; j'avouerai « même que, malgré l'excessive bonté de votre « majesté, j'éprouve plus de timidité en sa pré- « sence que je n'en ai ressenti lorsque je fus pré- « sentée à Napoléon, dont je connaissais cepen- « dant le peu d'amabilité, le manque total de « grâces et de convenance lorsqu'il parle aux « femmes. » « Comment se peut-il, reprit l'em- « pereur, que je vous inspire de la crainte? » « Oui, sire, celle de vous déplaire. » Ce mot me valut un aimable remerciement. L'empereur me demanda aussi si j'avais vu le roi de Naples. Je répondis que je l'avais seulement aperçu de ma fenêtre, dans la cour de l'hôtel, et qu'il m'avait paru un véritable roi de théâtre, avec ses bottes jaunes et son grand panache à la Henri IV. « Oui, « me dit l'empereur, il en a adopté le costume « et non les sentimens. Je suis fâché que vous « n'ayez pu lui parler; il a l'accent gascon. A ma « première entrevue avec Napoléon, j'y vis près « de lui un jeune Turc, que l'on me présenta « aussitôt sous le nom et le titre de grand-duc de

« Berg, beau-frère de l'empereur. Dans une « autre occasion, il se montra en uniforme rose « à paremens verts et tailladé à l'espagnole. » Comme je parlais d'une nouvelle faveur que Napoléon venait d'accorder à son beau-frère : « Il est « trop bon, dit sa majesté; il aurait dû le faire « fusiller, car c'est lui qui l'a perdu en détruisant « la cavalerie française. »

Sa majesté ne put s'empêcher de sourire, lorsque je lui dis ce mot de Napoléon à la présentation : « *L'empereur Alexandre est fort aimable, il « vous a toutes gagnées ici, mesdames. Êtes-vous « bonnes Polonaises?* »

Tout en causant, je faisais de la charpie, et l'empereur me dit alors ce mot charmant, que je cite pour faire connaître la grâce et la délicatesse de son esprit, jusque dans les plus petites choses. « Pour s'en servir, on voudrait être blessé! »

A propos de quelques détails sur le séjour de Napoléon et les services qu'il exigeait de ses grands dignitaires, comme de faire tenir le marche-pied par Caulaincourt, l'empereur, très choqué, s'écria : « Comment peut-on abaisser ainsi la personne « d'un ambassadeur? Et quel plaisir, d'ailleurs, « peut-il trouver à se faire servir par ses chambellans, ses grands-écuyers? Ne suis-je pas mieux « servi par mon valet de chambre que par tous

« ces *frotteurs de parquets* de cour. Heureuse-« ment, poursuivit-il, on revient aujourd'hui « chez nous de l'opinion qu'une place de cour « suffit pour remplir honorablement sa carrière, « et ceux qui en occupent ont d'autres fonctions, « soit dans le service militaire, soit dans l'admi-« nistration. » Le philosophe sur le trône, comme disait Napoléon, paraissait bien dans ces mots, et surtout dans son indifférence pour toutes les pompes dont s'entoure ordinairement le pouvoir suprême. Mademoiselle F*** avoua que, pour son compte, elle trouvait *tout cela fort beau*. « C'est « donc ce vain éclat qui vous séduit ? » répondit l'empereur. C'est alors qu'il fit entendre ces belles paroles que j'ai citées précédemment, mais qu'on ne saurait assez répéter. « Il faut être à ma place « pour se faire une idée de la responsabilité d'un « souverain et de ce que j'éprouve, en songeant « qu'il me faudra rendre compte un jour à Dieu « de la vie de chacun de mes soldats. Non, le « trône n'est pas ma *vocation*, et si je pouvais « changer honorablement de *condition*, je le fe-« rais volontiers. » Que ce langage était surpre-nant dans un tel moment, et dans la bouche du prince qui triomphait de son plus terrible ad-versaire, du dominateur de l'Europe ! « Je suis si « mal secondé dans mes vues, pour le bonheur

« de mes peuples! dit-il ensuite; en vérité, j'ai « quelquefois envie de me casser la tête contre « la muraille, en ne me croyant entouré que d'é- « goïstes, qui négligent le bien, les intérêts de « l'État pour ne songer qu'à leur fortune, à leur « élévation. » Quels beaux sentimens! quelle âme angélique ce prince laissait voir dans son amour de la paix, dans son mépris pour le luxe, et pour l'ambition et les courtisans en général! C'était peu du bonheur de ses sujets pour ce cœur aimant; il rêvait à celui de l'humanité entière; il aurait voulu ramener l'âge d'or sur la terre. « Pourquoi, « disait-il, tous les souverains et les nations de « l'Europe ne s'entendraient-ils pas entre eux, « pour s'aimer et vivre en frères, en s'aidant dans « leurs besoins réciproques? Le commerce de- « viendrait le bien général de cette grande so- « ciété dont quelques membres, sans doute, dif- « fèreraient entre eux de religion, mais l'esprit de « tolérance réunirait tous les cultes. Peu importe, « je crois, au Tout-Puissant, qu'on l'invoque en « grec ou en latin, pourvu qu'on remplisse tous « ses devoirs envers lui et qu'on satisfasse à ceux « d'honnête homme: ce ne sont pas toujours les « longues prières qui le touchent le plus. » « Sire, « lui dis-je alors, j'en fais cependant de bien « longues pour votre majesté. » Il parut touché, et

me remerciant avec sa grâce accoutumée : « Les « prières d'une personne aussi pure que vous, « ajouta-il, doivent sans doute être exaucées. » J'osai observer alors que si tous les hommes suivaient exactement la morale de l'Évangile, morale si douce, si bien à la portée de chacun, ils pourraient se passer d'autres lois, en adoptant les principes contenus dans ce livre divin. L'empereur approuva mon idée.

J'aurais souhaité que des rois fussent, à ma place, à même d'entendre ce prince, pour retenir toutes ses paroles, et en faire la règle de leur conduite. Sa majesté fit tomber la conversation sur les ouvrages des philosophes du dix-huitième siècle, Voltaire, Rousseau, Diderot, D'Alembert, etc. Je ne connaissais du premier que ses tragédies, la *Henriade*, ses ouvrages historiques, et presque rien du second. L'empereur assurait que la philosophie professée par Rousseau n'avait pas fait autant de mal à la religion que les écrits de Voltaire. Beaucoup d'idées philanthropiques de cet éloquent écrivain, semblaient être goûtées de ce prince, et convenir à la tournure de son esprit. Je crus observer aussi un certain rapport entre les idées de l'empereur sur la paix universelle et l'ouvrage de M. de Saint-Pierre. Sa majesté parla avec éloge du Génie du Christia-

nisme, production aussi justement célèbre que son auteur; de la philosophie de Kant, si profonde et si abstraite qu'on peut la regarder comme incompréhensible, et que peut-être Kant lui-même n'en avait pas la clef.

Tout à coup, au milieu de ce grave entretien, l'empereur s'interrompit en riant : « J'ai bien pris « mon temps, dit-il, pour faire un cours de « morale auprès d'une jolie femme. Si l'on pou- « vait m'entendre, on se moquerait de moi bien « certainement. » Je me hâtai de répondre que je ferais mon profit de ce cours et deviendrais meilleure, grâce à sa majesté. « Ah! vous n'en « avez pas besoin, vous êtes bien meilleure que « nous. Au reste, dit-il, ce genre de conversation « ne suffit pas auprès de toutes les femmes; il en « est à qui il faut toujours des *historiettes*. »

L'entretien ne tarda pas à retomber sur Napoléon. Alexandre s'étonnait avec raison de l'imprévoyance inouïe qui avait porté ce grand guerrier à s'aventurer, avec six cent mille hommes, sans magasins, sans aucune espèce de vivres, dans un pays dévasté, au milieu des déserts de la Russie; imprévoyance qui avait nécessairement amené la maraude et l'insubordination dans toute l'armée..... Napoléon disait lui-même aux personnes qui le conjuraient de donner des or-

dres sévères pour réprimer le pillage : « Que vou-
« lez-vous que j'y fasse ? il faut bien qu'ils vi-
« vent. » « Napoléon a cru, poursuivit-il, qu'on
« révolterait facilement les Russes, en leur pré-
« sentant, dans diverses proclamations, l'appât
« de la liberté. Mais combien il était impolitique
« de heurter les opinions religieuses du peuple
« russe, en laissant commettre impunément aux
« troupes françaises des impiétés dans les lieux
« saints, et consacrés à la religion. En voyant
« outrager, spolier les objets de leur culte, les
« Russes n'ont vu qu'un piége dans les offres qui
« leur étaient faites, et, au lieu de courir au
« devant de leurs prétendus libérateurs, toujours
« fidèles à leur Dieu et à leur souverain, ils se sont
« retirés au fond des forêts avec leurs femmes,
« leurs enfans, leur bétail, mettant eux-mê-
« mes le feu à leurs habitations, et ne cessant
« de harceler la marche des troupes ennemies.
« *O mes Barbes !* dit l'empereur avec une sorte
« d'enthousiasme, ils valent bien mieux que
« nous! C'est là qu'on retrouve encore les mœurs
« du temps des patriarches, un profond respect
« pour la religion, l'amour de la Divinité, un
« dévouement complet pour la personne du sou-
« verain !..... » Alexandre parla ensuite des ser-
vices qu'avaient rendus les juifs dans cette cam-

pagne, en brûlant un pont pour retarder la marche des Français. « Ils ont montré un atta-« chement étonnant, » disait ce prince. « Oui, « bien étonnant », répétais-je, ne songeant en cet instant qu'aux cruautés exercées par les juifs; m'apercevant aussitôt que cette exclamation de ma part était un peu plus que naïve, je me repris et ajoutai : « Mais non pas, sire, si j'en juge d'a-« près moi.....»

L'empereur revint encore sur la personne de Napoléon, ses manières, sa petite taille, etc. « Sire, dis-je alors, il est bien rare qu'un sou-« verain réunisse tous les avantages. » « Mais cela « n'est pas sans exemple, » dit mademoiselle F***. « Ah! sans doute... » repris-je avec vivacité. Devinant sur-le-champ l'application, il se couvrit le visage des deux mains en rougissant et en nous disant avec le plus aimable sourire : « Trève « de complimens, je vous en conjure. »

La ville devait donner le lendemain un grand bal à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de l'empereur, mais sa majesté refusa cet hommage, et me dit, au sujet de ce refus, motivé par tant de raisons : « J'ai pensé que dans les « circonstances actuelles, la danse, le son même « de la musique, ne pourraient être agréables. » Je me hâtai d'applaudir à une idée si juste.

Au moment de me quitter, sa majesté daigna me renouveler les plus aimables assurances d'intérêt et de bienveillance. Je reconduisis l'empereur jusqu'à l'antichambre, où l'attendait son cocher favori, Ilia, qui avait pris du thé avec mon valet de chambre et mes femmes, tandis que, par mon ordre, on gardait les chevaux de l'empereur. Cet homme était enchanté de la soirée qu'il avait passée, et qui même avait été fort bruyante, car des rires éclatans et prolongés s'étaient fait entendre jusque dans le salon où j'étais avec l'empereur, qui heureusement n'y fit pas attention. Ilia assura mes gens qu'il ferait part de leur réception amicale à son maître, à qui, dit-il, cela ne pouvait manquer de faire plaisir. Ce domestique méritait bien l'attachement sans bornes que l'empereur avait pour lui, par son excellent caractère. On m'en a compté un trait véritablement touchant: l'empereur avait la coutume de parcourir les rues de Pétersbourg dans un *dorochka* ou un traîneau (si c'était en hiver) traîné par un seul cheval, qu'Ilia conduisait. Un jour qu'il faisait sa tournée, Ilia le mena dans une rue écartée, sale et mal bâtie. « Pourquoi m'amènes-tu dans ce quartier? » lui demanda l'empereur. Ilia tourna bride aussitôt. Un autre jour cependant il ramena l'empereur

au même endroit. Sa majesté, très étonnée, lui dit : « Ce n'est pas sans motif que tu me conduis « toujours dans cette rue ? » Pressé de la sorte, Ilia répondit : « Si votre majesté me le permet, « je le lui dirai un peu plus loin. » L'empereur y consentit. Arrivés près d'une chaumière, Ilia arrête. « Sire, reprit-il, voici la demeure de la « veuve de mon ancien maître, de celui qui m'a « cédé à votre majesté. » L'empereur ne répondit pas; mais, rentré au château, il remit au brave Ilia une somme pour son ancienne maîtresse, avec l'assurance d'une pension pour le reste de ses jours. Le mari de cette dame avait perdu toute sa fortune et laissé sa femme dans la plus profonde misère *.

* A la mort de l'empereur Alexandre, rien ne put déterminer Ilia à se séparer du corps de ce maître adoré. Il le conduisit de Taganrog à Pétersbourg, et toutes les nuits, malgré la rigueur du froid et son âge avancé, il couchait sur le char qui portait cette précieuse dépouille.....

CHAPITRE XII.

FÊTE OFFERTE A ALEXANDRE. — HOMMAGE BARBARE REPOUSSÉ PAR L'EMPEREUR.

Le jour de l'anniversaire de la naissance de l'empereur Alexandre, il y eut présentation d'hommes à la cour. Plusieurs personnes du petit nombre des Lithuaniens de distinction qui étaient restés à Vilna, vinrent me trouver en sortant du château. Ces messieurs avaient encore l'air frappé des manières imposantes de l'empereur Alexandre, et des paroles qu'il leur avait adressées. « Messieurs, leur dit ce prince « en jetant un regard sur l'assemblée; j'ai à me « plaindre d'un grand nombre de Lithuaniens, « à me louer de bien peu d'entre eux; mais « j'aime à passer l'éponge sur le passé, espérant « que vous ne vous mettrez plus dans le cas « d'avoir recours à mon indulgence, etc. »

Je reçus dans la matinée une invitation pour passer la soirée chez le maréchal Koutousoff. L'empereur y avait dîné, et l'on disait vague-

ment que sa majesté y retournerait le soir. Je fus très étonnée, en entrant chez le maréchal, d'y trouver des apprêts de danse, des musiciens, une foule de jeunes militaires, etc. Au moment de l'arrivée de l'empereur, on jeta sous les pieds de sa majesté des drapeaux nouvellement pris sur l'ennemi. Je vis l'empereur se reculer avec un mouvement de modestie très remarquable, et qui partait d'un sentiment généreux... Un instant après il entra dans le cabinet du maréchal. Ce dernier ne tarda pas à reparaître, et me dit : « Nous venons de travailler pour vous. » Ne comprenant pas ce que voulait dire le maréchal, j'en demandai l'explication. Il s'agissait d'un acte d'amnistie en faveur des Lithuaniens, et que l'empereur venait de signer. Qu'il était beau de signaler ainsi le jour où il avait, pour la première fois, ouvert les yeux à la lumière, par l'oubli et le pardon des offenses !

En venant me chercher pour danser, l'empereur me dit : « Vous devez être étonnée, après ce que « j'ai dit hier, de vous trouver ici à un bal; mais « que voulez-vous, il a fallu faire plaisir à ce « vieillard. » L'empereur désignait ainsi le maréchal. Il me dit une fois en parlant de lui : « *Ce « vieillard a raison d'être content, le froid l'a bien « servi.* » Cependant il venait de donner à ce

vieillard, l'ordre de Saint-André en brillans, une magnifique épée d'honneur, ornée de gros diamans et d'une guirlande de lauriers en émeraudes, dont le maréchal trouvait les pierres trop petites, assurant qu'il en ferait l'observation à l'empereur lui-même.

Ce bal, où je ne voyais que des militaires russes, à l'exception de deux ou trois Lithuaniens, me transportait en idée à Pétersbourg, et sans cette salle où j'avais vu Napoléon et les Français, l'illusion eût été complète. Je dis à l'empereur que dans l'espace de six mois, et sans avoir quitté Vilna, j'avais vu presque toutes les nations de l'Europe, et qu'elles avaient produit sur moi l'effet d'une véritable lanterne magique. L'empereur me rendit aussi une observation assez juste qu'on venait de lui faire, c'est que Napoléon s'était montré le meilleur allié de la Russie en faisant périr lui-même son armée. Le maréchal présenta, à sa majesté, une dame russe qui avait suivi son mari à la guerre et au fort de la mêlée. « Je n'approuve pas ce genre de courage « dans une femme, dit l'empereur, lorsque cette « dame se fut éloignée, il en est un autre par « lequel elles peuvent se distinguer d'une manière « plus digne d'elles, plus conforme à leur sexe, » ajouta-t-il en me jetant un regard obligeant.

Tous les jours l'empereur Alexandre, suivi de son état-major, se rendait, à pied, à la parade, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, presque vis à vis mes fenêtres. Je l'entendais demander aux soldats, *zdarowa rabiata*, ce qui veut dire, vous portez-vous bien, enfans? Et les soldats répondaient : « Nous nous portons bien, sire, et votre « majesté? » Cette sollicitude entre le souverain et l'armée, le père et les enfans d'adoption, le murmure de toutes ces voix mâles et guerrières avait quelque chose de solennel et de touchant. Comme je faisais compliment à l'empereur sur le bon état de ses troupes, qui n'avaient jamais manqué de rien pendant la campagne : « Elles ont « beaucoup souffert aussi, me dit-il en soupi- « rant; on ne voit ici que ce qui brille. » Alexandre trouvait injuste qu'en France la garde impériale reçût une paye plus forte que la troupe de ligne.

Le maréchal Koutousoff vint m'offrir de lui donner une lettre pour mon père, où je l'engagerais à revenir en Lithuanie; il me promit de faire parvenir cette lettre par le moyen d'un juif, espion et courrier de l'armée. Mon père la reçut effectivement à Varsovie, qui était encore au pouvoir des Français. Cet écrit, tracé avec circonspection et qui avait été sous les yeux de l'empe-

reur et du maréchal, fit beaucoup de sensation parmi les agens du gouvernement français. On s'imagina que mon père entretenait des intelligences secrètes avec les Russes. Il fut obligé de s'engager à suivre les Français, et ne réussit qu'avec bien de la difficulté à faire évader le malheureux juif.

CHAPITRE XIII.

SOLLICITUDE D'ALEXANDRE POUR LES PRISONNIERS FRANÇAIS — L'EMPEREUR QUITTE VILNA.

L'empereur Alexandre, pendant son séjour de deux semaines à Vilna, consacra au soulagement de l'humanité souffrante tous les momens qu'il pouvait dérober aux affaires du gouvernement et aux détails militaires. Toujours accompagné du général Saint-Priest, il parcourait en personne les hôpitaux, sans craindre cet air fatal de contagion qui nous faisait frémir pour des jours si précieux! Partout l'ordre se rétablissait à sa voix, et l'espérance rentrait dans le cœur des malheureux prisonniers. Une pauvre Française, avec deux petits enfans, vint un jour se jeter, dans la rue, aux pieds de l'empereur, qui revenait de la parade : les larmes de ces infortunés firent couler les siennes, et il s'empressa de les secourir. Un soldat, à qui j'avais donné asile, me conta une fois que voyant passer près de lui un jeune et bel officier russe qui avait l'*air bon*, il l'arrêta pour

lui demander la charité, et que le beau jeune homme lui ordonna de se rendre aux cuisines du palais impérial, et de dire que le frère du grand-duc l'y avait envoyé pour qu'on lui donnât à manger. « Je le fis, ajouta le soldat, comme il me « l'avait dit, et j'eus *furieusement à chiquer.* » Ce malheureux ne savait pas que ce frère du grand-duc était l'empereur.

La nouvelle de la mort du duc d'Oldenbourg, beau-frère d'Alexandre, victime de la fièvre d'hôpital, redoubla nos alarmes pour la vie de l'empereur. La veille de son départ, sa majesté étant venue passer la soirée chez moi, j'osai lui faire part de mes craintes, et la supplier de ménager davantage une vie qui nous était si chère et si précieuse. « On n'a rien à redouter de ces maladies « épidémiques, me répondit l'empereur, lors-« qu'on n'a point d'appréhension, et qu'on est « d'un tempérament sain. Malheureusement, ce « n'était pas le cas de mon beau-frère, et il a « succombé.... »

J'avais fait moi-même l'expérience de ce que disait sa majesté : car, me trouvant journellement auprès de personnes attaquées de la fièvre d'hôpital, dans ma propre maison, mais jouissant d'une très bonne santé, je n'en ressentis jamais aucune fâcheuse atteinte. Je demandai à l'empereur s'il

était vrai qu'on l'eût reconnu dans ses visites aux hôpitaux : « Oui, me dit-il, dans une chambre « d'officiers ; mais généralement on m'a pris pour « l'aide-de-camp du général Saint-Priest. » Sa majesté me raconta à ce sujet un trait dont elle était fort touchée, et dont je le fus également. Un officier espagnol, mourant et couché sur son grabat, achevait de dicter une lettre à son camarade, lorsque le général Saint-Priest, suivi de l'empereur, s'approcha pour lui parler : « Mon- « sieur l'officier, dit l'Espagnol d'une voix affai- « blie, en s'adressant à Alexandre, qu'il prenait « pour l'aide-de-camp du général russe, ayez la « bonté de vous charger de cette lettre. C'est un « dernier adieu que j'adresse, en Espagne, à ma « femme. » « Je ferai parvenir cette lettre, » dit l'empereur, qui faisait alors rassembler tous les prisonniers espagnols pour les renvoyer à ses frais, par mer, dans leur patrie. Le tableau que l'empereur retraça de l'hôpital français qu'il avait visité, au centre des bâtimens de l'Université, faisait frissonner d'horreur, et glaçait le sang dans les veines. « J'y fus dans la soirée, me dit sa ma- « jesté ; une seule lampe éclairait ces profondes « voûtes, sous lesquelles on avait entassé des piles « de cadavres jusqu'à la hauteur des murs. Je « ne puis exprimer l'horreur dont je fus pénétré,

« lorsqu'au milieu de ces corps inanimés, je vis tout « à coup se remuer des êtres encore vivans.... « Enfin, poursuivit-il, personne ne veut me suivre « dans ma visite aux hôpitaux, et mes jeunes « gens, qui sont enchantés d'aller à l'assaut ou à « une affaire, s'empressent de trouver quelque « motif plausible pour ne pas m'accompagner « lorsque je vais remplir ce devoir. »

En parlant du désordre qui régnait dans l'administration française : « Je veux, dit sa majesté, « que l'empereur Napoléon soit informé à quel « point il a été mal servi par tous ceux qui possé- « daient sa confiance.... »

La conversation retomba naturellement sur l'ambition insatiable de ce grand capitaine, sur les excès et les malheurs dans lesquels cette ambition entraînait les Français et le reste de l'Europe. « Mon Dieu ! dit Alexandre, en portant les « deux mains à son front, quelle brillante car- « rière cet homme pouvait encore parcourir!... Il « pouvait donner la paix à l'Europe ; il le pou- « vait, et il ne l'a pas fait ! Maintenant le charme « est rompu ! Nous verrons ce qui réussira le « mieux, de se faire craindre ou de se faire « aimer. »

Quelle noble émulation dans ce mot ! Se faire aimer ! Oui, ce fut là tout le secret de la généreuse

et loyale politique d'Alexandre. Pendant tout le cours de son règne, ce fut toujours d'*ami à ami* qu'on le vit traiter avec les souverains de l'Europe. « Enfin, dis-je à l'empereur, ce n'est plus Na- « poléon qui aura la gloire de pacifier l'Europe. » « Qu'importe, répondit-il, que ce soit lui, moi, « ou un autre qui obtienne la paix, pourvu « qu'elle se fasse. » Comme je témoignais le désir qu'elle eût lieu le printemps suivant : « Pourquoi « pas cet hiver? reprit-il avec vivacité, le plus tôt « sera le mieux. »

L'empereur désirait avec tant d'ardeur l'accomplissement de cette paix, objet de tous ses vœux et de ses pensées, qu'il croyait avoir perdu du temps à Vilna. « Non que je ne m'y sois vu avec « plaisir, ajouta ce prince, mais c'est à cause de « la marche des évènemens politiques, qu'il est si « important de hâter, pour empêcher Napoléon « de réunir ses forces sur la Vistule. Nous avons « été contraints d'accorder quelque repos aux « troupes après des marches pénibles.... »

La modestie de l'empereur Alexandre le faisait véritablement souffrir quand on lui adressait quelques expressions flatteuses, bien que vraies. Je lui disais que nous avions cherché dernièrement dans l'histoire quel était le prince qui pouvait être mis en parallèle avec sa majesté.... Il ne

me laissa pas achever : « Trève de complimens, je « vous en supplie, me dit-il en baissant la tête. »

Je ne me souviens plus à quel propos on parla de la famille de Napoléon. Mademoiselle F*** vanta le caractère de Lucien Bonaparte : « Non, « dit l'empereur, froidement, ce n'est pas à lui « que je voudrais ressembler. » Et puis tout à coup il s'écria avec enthousiasme : « Mais je vou- « drais être Moreau * ! Voilà bien véritablement « un grand homme. » Il détailla ensuite le mérite et les talens de cet habile général. On peut présumer qu'Alexandre avait déjà choisi, dans sa pensée, le patriote français pour l'exécution de ses profonds desseins politiques et guerriers.

Je parlais à l'empereur d'un portrait du fils de Napoléon, alors roi de Rome, qui annonçait beaucoup de ressemblance avec son père : « Cela « est fort heureux pour lui, dit l'empereur, s'il « faut croire tout ce qui s'est dit sur sa naissance. « Combien il est à regretter, continua ce prince, « que les Français se sacrifient ainsi pour un « homme qui les méprise au fond de son cœur, « tout en faisant avec eux et par eux de si grandes « choses ! Dans mon entrevue avec Napoléon à

* L'empereur aurait dû, ce me semble, dire : « Si je n'étais Alexandre, « je voudrais être Moreau. »

« Erfurt, à propos de quelques réflexions que je « mettais en avant sur la manière de gouverner « cette nation, il me dit : « Vous ne connaissez « pas les Français, il faut les conduire, comme je « le fais, avec une verge de fer. » « Je reconnais « bien aujourd'hui la vérité de ce que me dit alors « Talleyrand, que la paix était nécessaire à la « France. Je me défiais extrêmement de toutes ces « *barbes grises* en politique; prévenu d'ailleurs « par les grands moyens militaires des Français et « les talens de leur chef, je crus qu'en me par- « lant de la sorte, Talleyrand voulait me tendre « un piége et pressentir ma pensée. Aujourd'hui « les évènemens me prouvent que ce diplomate « avait raison, et qu'après une campagne aussi « désastreuse en Russie et les grands revers que « la France vient d'éprouver en Espagne, il est « impossible qu'elle ne soit entièrement épuisée « d'hommes et d'argent. »

En entendant parler du mépris de Napoléon pour ses compatriotes, mademoiselle F*** dit alors qu'il était bien malheureux que la France ne pût être éclairée sur les désastres de cette guerre, et sur les mensonges dont Napoléon faisait remplir les bulletins de l'armée. « Nous avons eu la pré- « caution, reprit sa majesté, de faire jeter sur les « côtes de France et dans tous les ports, des avis

« imprimés pour tirer ce pays de l'aveuglement « où il est plongé, et dans lequel on travaille « à l'entretenir. Nous savons d'ailleurs que la « conspiration de Mallet est loin d'être étouffée, « et qu'il y a beaucoup de mécontens en France. « Il faut espérer que tous les évènemens se con- « corderont de manière à amener le résultat dé- « siré, une paix solide en Europe. Après les vio- « lentes secousses qu'elle éprouve depuis trente « ans, l'Europe a grand besoin de repos. »

Il me serait difficile de prononcer, sur ces différentes idées, jetées dans la conversation, si l'empereur Alexandre, dès lors, désirait la chute de Napoléon et croyait à la possibilité de cette chute; seulement, en parlant de Napoléon, il répéta plusieurs fois avec une expression assez remarquable : *le charme est rompu.* Peut-être songeait-il à celui dont il avait ressenti lui-même l'influence!

L'empereur Alexandre disait qu'en adoptant le langage révolutionnaire, les Français avaient oublié leur véritable langue : « Cela est fort étonnant, « ajoutait-il, mais ils ne parlent plus français. »

L'empereur avait bien le droit d'être difficile sur ce point, lui qui se servait toujours d'expressions si élégantes, si choisies, si précises. Je ne sais où sa majesté avait pu connaître le maréchal Oudinot, duc de Reggio, mais elle m'en parla

comme d'un homme d'esprit, aimable, et témoigna sa satisfaction de ce que le maréchal, se trouvant à Smolensk ou à Witepsk, persuada lui-même aux habitans de ne pas se révolter contre leur souverain légitime.

Alexandre, en parlant des vices qu'il observait dans l'éducation moderne, dit : « Nos jeunes gens « croient tout savoir quand ils ont appris à danser, et à parler le français. Vous ne pouvez pas « vous faire l'idée, ajouta-t-il, à quel point les « mœurs sont corrompues chez nous. On ne veut « pas croire qu'il soit possible d'avoir de l'amitié « véritable, un sentiment désintéressé pour une « personne qui n'est pas notre mère, notre femme, « notre sœur ou notre maî.... » Il n'acheva pas le mot. Sa majesté s'entretenait ensuite, avec cet esprit de sagacité qui la distinguait si éminemment, des différens systèmes adoptés en Europe pour simplifier le mode d'instruction, entre autres le système algébrique de Pestalozzi, qui paraissait, à l'empereur, trop machinal et peu propre à développer l'intelligence.

« A force, disait ce prince, de vouloir aplanir « les difficultés de l'étude aux jeunes gens, on « en fait de véritables machines. »

J'ignore sur quel fondement les auteurs des deux histoires de l'empereur Alexandre se sont

plu à attribuer à l'imagination exaltée de madame Krudner l'idée de la sainte-alliance et d'une paix universelle, noble projet qui n'a pu prendre naissance que dans le cœur d'Alexandre lui-même.

Ni à cette époque, ni par la suite, lorsqu'il daignait s'entretenir avec moi, dans diverses occasions, des gens de lettres les plus célèbres du temps passé, des contemporains, et même des femmes distinguées par leur esprit, telles que madame de Staël, dont il appréciait les grands talens, en assurant qu'elle avait reconnu ses erreurs en matières religieuses et sur le suicide; jamais, dis-je, l'empereur n'a prononcé le nom de l'auteur de Valérie. Je fus étonnée qu'il eût aussi passé sous silence le nom, si remarquable dans la littérature, de madame de Genlis, dont la plume également harmonieuse et féconde a produit des ouvrages si utiles et si intéressans sous le rapport de la religion, de la morale et du sentiment; des ouvrages enfin qui lui assureront à jamais la reconnaissance de toutes les mères....

Sa majesté ayant daigné me demander des nouvelles de ma famille, je lui répétai ce que j'avais entendu dire, que mes frères étaient restés en Lithuanie. « Ah! j'en suis bien aise, » dit cet excellent prince avec un accent de bonté si vrai, que j'en fus pénétrée. Et il me fit à ce

sujet plusieurs questions relatives à leur service militaire, aux régimens qu'ils avaient levés contre ses troupes, avec une simplicité, une bonté qui avait quelque chose de sublime, puisqu'elle prouvait que nul ressentiment ne pouvait entrer dans cette belle âme. Je crois en vérité que j'eusse préféré voir Alexandre courroucé contre mes frères; j'aurais eu du moins le courage de les défendre, tandis que son indulgence me les faisait presque trouver coupables; et cet entretien m'était si pénible, qu'il fallait m'arracher pour ainsi dire les paroles, une à une, avec une violente palpitation de cœur.

Ce fut avec la même grandeur d'âme et le sentiment de l'indignation, que ce prince rejeta tous les rapports délatoires qu'on s'empressa de lui faire à son arrivée à Vilna; rapports souvent faux, toujours odieux, et qui, même véritables, ne pouvaient qu'affliger et non irriter ce cœur sensible et généreux. Il déclara qu'il ne voulait rien entendre; qu'il était venu pour pardonner...

Il y avait cependant dans l'acte d'amnistie un article qui me causait de l'inquiétude. Il portait la clause, qu'au terme du mois de mars 1813, accordé pour le retour des Lithuaniens émigrés, on confisquerait les biens de ceux qui ne seraient pas rentrés à cette époque. J'osai faire part de

mes craintes à sa majesté. Je lui dis qu'il serait possible que ma lettre ne parvenant point à mon père à Varsovie, il se trouvât dans le cas de ne pouvoir profiter du bienfait de l'amnistie. L'empereur me demanda où je supposais que mon père s'était rendu. Je répondis, à tout hasard, à Vienne. Ma mère s'y trouvait alors. « Eh bien! « me dit l'empereur, donnez pour lui une lettre « à Tolstoy; nous la ferons parvenir bien sûre- « ment, car, ajouta-t-il en souriant, nous avons « toujours eu, *et pendant toute la campagne, des « canaux ouverts avec l'Autriche.* D'ailleurs, me « dit-il, soyez sans inquiétude; on ne se servira « point de mesures si rigoureuses; elles ne sont « énoncées qu'afin d'empêcher la sortie de l'ar- « gent en pays étranger, et son emploi au sou- « tien des armées ennemies. » Cette assurance de la bouche de sa majesté me parut bien suffisante. L'empereur me demanda ensuite quels étaient mes projets personnels. Je lui dis que j'allais me retirer à la campagne. Il voulut savoir de quel côté était située la terre où je voulais me rendre, et si c'était sur le passage des soldats: car enfin, dit-il, je n'ai pas non plus des anges dans mes troupes; et tous ces valets d'armée pourraient commettre quelques désordres. Et comme il me témoigna à cet égard la plus aimable

sollicitude, « Je ne crains rien, sire, lui dis-je, « puisque je me mets sous votre protection. » Sa majesté, touchée de ma confiance, daigna m'assurer qu'elle chercherait à la justifier, et donnerait l'ordre au gouverneur-général de pourvoir à ma sûreté.

Après quelques momens de silence, « J'ai une « petite grâce à vous demander, » me dit l'empereur avec le son de voix le plus doux. Un peu étonnée, je levai les yeux. « C'est que vous pensiez quelquefois à moi, » « Ah! mon Dieu! lui répon- « dis-je, dans tous les instans de ma vie! » Nous étions attendris, et telle était l'influence de cette âme expansive, qui attachait tant de prix à l'affection de tout ce qui l'approchait, qu'on ne pouvait voir Alexandre sans vouloir devenir meilleur.

Avant de me quitter, l'empereur se leva, et je le vis regarder à terre avec attention dans tous les coins du salon, sans dire ce qu'il cherchait. Je posai un flambeau sur le tapis et me mis aussi à chercher l'objet perdu, qui se trouva être la petite lorgnette dont il se servait habituellement, et qui était tombée à mes pieds, sous la table. Aujourd'hui je regrette bien de ne me l'être pas appropriée, d'autant mieux qu'elle n'avait de prix réel que celui d'appartenir à Alexandre, car elle était d'une simple écaille, et sans ornement.

Un incident assez plaisant eut lieu à cette soirée. En arrivant chez moi, l'empereur entra dans le salon, précédé d'un grand lévrier qui sautait autour de sa majesté. Connaissant le peu de goût de sa majesté pour les chiens, je fus étonnée qu'il eût amené ce lévrier, mais je n'en témoignai rien, et bientôt j'oubliai totalement l'apparition du chien. Seulement, après le départ de l'empereur, je me souvins que cet animal n'était pas resté dans l'appartement, et je demandai ce qu'il était devenu. Mes gens me répondirent qu'ils en avaient eu grand soin, et l'avaient régalé de biscuits et de lait. Après d'exactes informations, il se trouva que ce chien si fêté n'appartenait point à l'empereur ni même à son cocher Ilia, et jamais on n'a pu savoir quel était son maître.

J'eus encore le bonheur de revoir Alexandre à la chapelle de la cour, le jour de Noël. Il partit après la messe, presque seul et sans escorte. Quelqu'un observant, chez le maréchal Koutousoff, que la prudence semblait exiger que l'empereur fût mieux accompagné en temps de guerre : « Eh ! mon Dieu ! s'écria le maréchal, qui est-ce « qui aurait le courage de faire du mal à cet « ange ? » Il s'est rencontré, ce courage incroyable, et l'on ne peut y penser sans frémir ! il s'est

rencontré, et l'occasion seule lui a manqué! il s'est rencontré, non chez l'ennemi, non pendant la guerre, mais en pleine paix, dans ses propres États, chez des sujets ingrats, dignes de tout le courroux et de toutes les vengeances célestes!

Il est facile, sans doute, de rappeler, de redire toutes les paroles remarquables d'Alexandre, les nobles sentimens échappés de son cœur magnanime; mais qui pourra bien rendre l'expression de son regard, de son accent, de sa physionomie?... Qu'il est douloureux, le regret qu'on éprouve, lorsqu'au milieu des douces illusions dont le cœur se repaît en traçant ces souvenirs, on retrouve tout à coup l'affreuse vérité, et qu'on est forcé de se dire : « Cet être aimable et bienfaisant n'existe « plus, rien ne peut nous le rendre! Ah! que, « dans de pareils instans, on a besoin de lever « ses regards au ciel pour le chercher à sa véri- « table place! »

CHAPITRE XIV.

PARTICULARITÉS.—VAINES ESPÉRANCES DES POLONAIS.—MORT DE KOUTOUSOFF.—ÉVÈNEMENS MILITAIRES.

Arrivée dans ma retraite avec mon escorte de Cosaques, précaution fort inutile, puisque les routes étaient fort sûres et que la tranquillité était rétablie partout; pleine de confiance dans les dernières paroles de l'empereur, je ne m'inquiétais pas du terme du mois de mars; mais les gens d'affaires de mon père ne partageaient pas ma sécurité, et prétendaient que, puisque je n'avais point obtenu d'ordre contraire au séquestre général, le gouvernement agirait en conséquence. Mon père ne revenant pas, il fallait prendre de nouvelles mesures. J'écrivis, en donnant les plus mauvaises raisons du monde de la prolongation du séjour de mon père hors de la Russie; j'ajoutai que, s'il était nécessaire, j'irais moi-même le chercher; et je finissais par supplier sa majesté d'exempter les biens de mon père de la confiscation et du séquestre. J'envoyai cette lettre par

un fidèle et vieux écuyer au quartier-général, en Prusse, à Johanisberg. Mon courrier, sans être fort leste, arriva cependant avec toute la diligence possible, et remit ma dépêche au comte Tolstoy. Après une attente de trois jours, pendant laquelle mon envoyé tourmenta sans relâche l'excellent comte Tolstoy, qui, toutes les fois qu'il l'apercevait, le faisait monter dans sa chambre, lui disait de prendre patience et le recommandait aux domestiques de la cour pour qu'il ne manquât de rien ; l'exprès fut enfin expédié avec une réponse des plus favorables; savoir : un passeport pour rejoindre mon père, et dont je ne fis point usage, puisque ma demande avait eu le résultat désiré, et l'ordre au gouverneur-général de ne point frapper de séquestre nos biens.

Je me hâtai de faire part de ces bonnes nouvelles à mon père; mais je ne tardai pas à apprendre qu'il venait de quitter Vienne pour rejoindre, à Dresde, les autres membres du gouvernement provisoire de Lithuanie, qui l'avaient attiré près d'eux, en le berçant d'espérances illusoires, et dans l'intime conviction que Napoléon, dans le traité qui devait se conclure à Vienne, allait s'occuper définitivement du sort de la Pologne.

Avec un courage et une persévérance dignes

d'un meilleur sort ; éloignés de leur patrie, privés, par l'abandon volontaire de leur fortune, de tout moyen d'existence, ne recevant point de secours du gouvernement français, Polonais et Lithuaniens se décidèrent cependant, et l'on peut dire aveuglément, à suivre la fortune chancelante de Napoléon, qui, semblable à un fanal prêt à s'éteindre, attirait encore et fascinait leurs regards de son éclat trompeur.

Varsovie fut occupé par les Russes; cependant le sort des armes était encore incertain. Le maréchal Koutousoff, atteint d'une fièvre épidémique, contre laquelle son grand âge et les fatigues qu'il avait essuyées pendant la dernière campagne avaient rendu inutiles tous les secours de de l'art, le maréchal Koutousoff termina sa carrière à Buntzlau, en Silésie. Koutousoff avait consacré toute sa vie au service de ses souverains. A l'âge de dix-huit ans, il reçut, à la prise d'un petit fort turc, une blessure qui le priva d'un œil. Il commanda souvent les armées russes, remporta plusieurs victoires, éprouva aussi de grands revers, mais sut toujours prévenir auprès des troupes le découragement, si funeste aux armées. Les soldats russes, vaincus à Austerlitz, à Borodino, ne désespérèrent pas du salut de l'empire, et respectèrent leur vieux gé-

néral, lors même qu'il ne fut pas heureux. Diplomate adroit et subtil, il remplit le poste d'ambassadeur extraordinaire à Constantinople sous le règne de l'impératrice Catherine ; en 1812, on l'a vu négocier habilement avec Lauriston, en donnant des espérances de paix qui ne devaient point se réaliser. Il profita de l'intervalle de l'armistice pour rassembler des moyens immenses en hommes, chevaux, vivres, munitions. Les offres gratuites des différens gouvernemens russes étaient si considérables, que j'ai entendu le maréchal assurer lui-même que non-seulement son armée était abondamment pourvue, mais qu'il avait été obligé de suspendre l'arrivée de beaucoup de convois inutiles.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les évènemens importans de la campagne d'Allemagne, qui, malgré quelques coups d'éclat, dernières faveurs d'une fortune inconstante, préparèrent la chute de l'homme qui s'était vu l'arbitre des trônes de l'Europe, et qui allait descendre de celui où l'avaient placé la victoire et son génie. Ces évènemens appartiennent à l'histoire et à la politique ; la plume du moderne Tite-Live, du rival des Richardson, des Fielding, etc., vient de les consigner avec un talent qui couronne ses succès littéraires, dans l'ou-

vrage qui a pour titre : *Vie de Napoléon*, etc. *

L'empereur Alexandre se distingua dans ces mémorables circonstances, non-seulement par sa fermeté et son esprit conciliant, mais aussi par un très grand courage personnel. Tout le monde sait qu'à cette reconnaissance près de Dresde où le célèbre général Moreau eut les deux jambes fracassées, le même boulet qui atteignit le guerrier français, passa très près de l'empereur de Russie et le couvrit de poussière. Dans une affaire importante, le général Witgenstein envoya un de ses aides-de-camp à l'empereur pour le conjurer de se retirer, de ne point exposer ses jours, et lui dire que sa présence lui ôtait entièrement le sang froid nécessaire aux opérations militaires.

Cependant les vues politiques d'Alexandre tendaient uniquement à pacifier l'Europe, à assurer l'indépendance de l'Allemagne. Un congrès, précédé d'un armistice, eut lieu à Prague; on sait quel en fut le triste résultat : les hostilités qui le suivirent coûtèrent à l'humanité des flots de sang, et à la France des pertes incalculables. Le comte de Nar-

* Il est probable que l'auteur veut désigner M. Arnault, auteur de la *Vie de Napoléon*....

Note de l'éditeur.

bonne, alors ambassadeur de Napoléon à Vienne, y servit très mal les intérêts de son maître ; il porta à la cour d'Autriche des formes légères, peu convenables à son âge et au rang dont il était revêtu, et qui ne pouvaient que déplaire à la gravité du caractère allemand. Narbonne ne sut point discerner les véritables intentions du cabinet autrichien, ni la force de l'opinion qui se manifestait ouvertement en Autriche, et qui finit par exiger de son souverain qu'il se déclarât contre la France. Bientôt une armée autrichienne, s'avançant sur les flancs de l'armée de Napoléon, rendit sa position très critique. Nous n'entrerons pas ici dans le détail des succès et des revers de ce grand guerrier. Au fameux combat de Leipsick, où périt le prince Poniatowski, dernier espoir des Polonais, un de mes cousins, le colonel P***, fut dangereusement blessé à la suite de ce prince, et fait prisonnier par les Prussiens. Sa femme, personne bien intéressante par ses qualités, écrivit à l'empereur, en lui demandant la permission d'aller rejoindre son mari à Berlin, et de revenir avec lui en Lithuanie. L'empereur lui accorda une audience, l'accueillit avec bonté, et lorsque enhardie par ce succès, madame P*** osa lui demander que sa fortune personnelle fût délivrée du séquestre, l'empereur ajouta : « Et

« celle de votre mari aussi. » Voilà comme il traitait des sujets rebelles, pris les armes à la main ! Malheureusement, on s'accoutuma si bien à ce caractère de magnanimité d'Alexandre, que, loin d'en ressentir une admiration et une reconnaissance profondes, on lui fit presque un devoir de sa générosité. Tel est, en général, le cœur humain, qu'il est peu d'hommes pour qui la reconnaissance ne soit pas un pesant fardeau.

Le mot de l'empereur Alexandre, ce mot si remarquable, *Nous verrons ce qui réussira le mieux de se faire craindre ou de se faire aimer,* semblait se vérifier chaque jour par la confiance qu'inspiraient généralement le caractère chevaleresque de ce prince, et la réunion des forces de l'Allemagne à celles de la Russie. A la tête des armées coalisées, et poursuivant les débris de l'armée française, prêtes à passer le Rhin, dont les rives étaient couvertes de ses triomphantes enseignes, Alexandre adressa à ses vaillantes troupes une proclamation dont on retrouvera sans doute ici avec plaisir quelques passages propres à faire connaître la grande âme de ce prince, et les nobles sentimens qui le dirigeaient. « Guer-
« riers ! votre valeur vous a conduits des rives
« de l'Oka jusqu'aux bords du Rhin..... En pé-
« nétrant dans l'intérieur de notre empire, l'en-

« nemi que nous combattons aujourd'hui y a « causé de grands désastres; mais un châtiment « terrible est retombé sur sa tête..... la colère « de Dieu a éclaté sur nos ennemis..... Ne les « imitons pas : oublions leurs œuvres. Portons « en France, non le ressentiment et la vengeance, « mais une main tendue en gage de paix. La « gloire du Russe est de vaincre l'ennemi qui l'at- « taque, et de traiter en frère l'ennemi désarmé. « Notre foi révérée nous enseigne, par la bouche « même de Dieu, à aimer nos ennemis, à faire « du bien à ceux qui nous haïssent. Guerriers! « je suis convaincu que, par la modération de « votre conduite sur cette terre ennemie où nous « allons entrer, vous saurez vaincre autant par « la grandeur d'âme que par la force de votre « bras, et qu'unissant ainsi à la valeur du guer- « rier l'humanité du chrétien, vous mettrez le « sceau à vos grandes actions, en conservant la « renommée qu'elles vous ont acquise de nation « vaillante et policée. Je suis persuadé aussi que « vos chefs ne négligeront aucun moyen pour « entretenir sans tache l'honneur de nos ar- « mes. »

CHAPITRE XV.

INVASION DE LA FRANCE.—ENTRÉE DES ALLIÉS A PARIS. CONDUITE GÉNÉREUSE D'ALEXANDRE.

Cependant Napoléon était parvenu à obtenir de la France de nouveaux sacrifices; il avait encore frappé du pied la terre, et il en était sorti, cette fois, non des hommes, mais des enfans qui savaient à peine se servir de l'arme qu'on leur mettait entre les mains. Cependant la valeur innée chez les Français, soutenue des débris de vieilles troupes exercées aux combats, justifia, par ses mouvemens habiles, le grand talent du capitaine qui les dirigeait.

Les généraux alliés opinèrent un moment pour une retraite, qui leur paraissait inévitable, ne pouvant se maintenir long-temps dans un pays ruiné. Paris, la garde nationale, prenaient une attitude guerrière qui ne se serait pas démentie et aurait peut-être causé la ruine de cette immense capitale, si Marie-Louise eût déployé, dans ces circonstances critiques, le grand caractère de

Marie-Thérèse. L'empereur Alexandre, loin de partager l'opinion des alliés, les fit revenir à la sienne, qui était de marcher rapidement sur Paris, pendant qu'un corps de troupes tiendrait Napoléon en échec; et ce fut, de l'avis même des généraux commandans, un trait de véritable génie militaire, auquel on ne peut s'empêcher d'attribuer l'heureux et brillant résultat de la campagne.

Tandis que Napoléon s'obstinait à combattre le général russe Winzingerode, l'empereur Alexandre s'avança sur Paris à la tête d'une armée dont les forces étaient trop considérables pour que le maréchal Marmont osât lui opposer les siennes, et risquer, en voulant défendre Paris, d'exposer cette grande population à toutes les horreurs du pillage. La capitulation qu'on a reprochée au maréchal et qui a été regardée comme l'œuvre de la trahison par Napoléon et ses partisans, était inévitable *. Paris voyait avec un profond effroi, sur les hauteurs de Montmartre, des troupes innombrables prêtes à fondre dans son sein. Les Parisiens n'étant plus soutenus par aucun grand mouvement

* L'auteur se trompe ici : ce n'est pas dans la capitulation de Paris que Napoléon et ses partisans ont vu un fait répréhensible, c'est dans l'abandon de la position d'Essone après la reddition de Paris.

Note de l'éditeur.

national (Marie-Louise et son fils avaient quitté Paris), les Parisiens ne songeaient qu'à leur propre conservation, et ne voyaient la France et la patrie que dans l'enceinte de Paris. Craignant de justes représailles, et ne connaissant pas encore l'étendue de la générosité du caractère d'Alexandre, qui, vivement pénétré des préceptes de la religion, et ne voulant point rendre *le mal pour le mal*, avait menagé la France comme un pays ami, la plupart des habitans s'empressaient de fuir et de se défaire à vil prix de tout ce qu'ils possédaient de plus précieux. Les bibliothèques les mieux composées, de riches galeries de tableaux, mille objets d'arts ou de curiosité furent exposés dans les boutiques des brocanteurs qui, bientôt, tremblant eux-mêmes pour des richesses qu'un instant pouvait leur ravir, se hâtèrent de les soustraire aux regards. La consternation, l'inquiétude, régnaient dans cette immense ville, qui ignorait encore quel sort lui réservait la justice ou la clémence des souverains alliés. Les partisans des Bourbons, seuls, remplis de confiance dans le caractère généreux de l'auguste confédération, se livraient à l'espérance, et arboraient publiquement la cocarde blanche, signe de ralliement pour la bonne cause.

Le 30 mars, jour mémorable par la capitulation

du maréchal Marmont, les maires de la ville de Paris se rendirent au quartier-général de l'empereur de Russie, et furent admis à l'audience de ce prince, qui leur dit avec bonté : « Ce n'est point à « la France que nous faisons la guerre, mais à « l'homme qui, se disant notre ami, notre allié, « nous a trahis trois fois, qui est venu attaquer, « ravager nos États, et y a laissé des traces de « son passage, que le temps seul pourra effacer. « J'aime les Français, ajouta Alexandre, je ne « reconnais d'ennemi parmi eux que Napoléon. « Paris peut compter sur ma protection; l'élite « seulement de nos troupes entrera dans les murs « de cette ville. Je veux rendre le bien pour le « mal. La France a besoin d'un gouvernement « stable qui puisse assurer son repos et celui de « l'Europe. »

Enchantés de l'accueil qu'ils avaient reçu, les maires rapportèrent à Paris les paroles bienveillantes et pacifiques du vainqueur et de l'ami des Français. Enfin la présence d'Alexandre acheva de ramener la confiance dans tous les cœurs. Le 31 mars, les troupes alliées entrèrent dans Paris : plusieurs escadrons de cavalerie ouvraient la marche, puis s'avançait Alexandre accompagné du roi de Prusse, du grand-duc Constantin, du prince Schwartzemberg, et d'un brillant

état-major. On voyait ensuite marcher, dans la plus belle tenue militaire, une colonne nombreuse composée de l'élite de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie de la garde impériale. Favorisée par un temps superbe, cette troupe brillante défila par le faubourg Saint-Martin, le boulevard, la place Louis XV, et s'arrêta aux Champs-Élysées, aux cris multipliés de vive Alexandre, vive le roi de Prusse, vivent les Bourbons! Alexandre entrait à Paris en vainqueur, à la tête de ses armées triomphantes, et cependant, à ne juger que par l'empressement de ce peuple qui se rassemblait en foule sur son passage pour contempler, admirer la grâce majestueuse, la figure douce et bienveillante de ce héros de l'humanité, on eût dit un monarque chéri, rentrant dans sa capitale au retour d'une heureuse et glorieuse campagne, et recevant les hommages de ses sujets. Quel moment, quel triomphe! Qu'un instant d'enivrement eût été pardonnable dans une telle circonstance! mais le cœur d'Alexandre, inaccessible à l'orgueil, renvoyait cette gloire à celui de qui toute gloire émane, bénissant la Providence qui avait guidé tous ses pas.

Le jour même de son entrée à Paris, Alexandre fit publier la déclaration suivante. « Les armées « des puissances alliées ont occupé la capitale de

« la France. Les souverains alliés accueillent les « vœux de la nation française. Ils déclarent que « si les conditions de la paix devaient avoir les « plus fortes garanties lorsqu'il s'agissait d'enchaîner l'ambition de Bonaparte, elles doivent « être plus favorables lorsque, par un retour vers « un gouvernement sage, la France elle-même « offrira l'assurance de ce repos. Les souverains « proclament, en conséquence, qu'ils ne traiteront plus avec Napoléon Bonaparte, ni avec « aucun membre de sa famille; qu'ils respectent « l'intégrité de l'ancienne France, telle qu'elle a « été sous des rois légitimes. Ils peuvent même « faire plus, parce qu'ils professent toujours le « principe que, pour le bonheur de l'Europe, il « faut que la France soit grande et forte, et qu'ils « reconnaîtront et garantiront la constitution que « la France se donnera. Ils invitent par conséquent le sénat à désigner un gouvernement « provisoire qui puisse pourvoir aux besoins de « l'administration et préparer la constitution qui « conviendra au peuple français. Les intentions « que je viens d'exprimer me sont communes « avec les autres puissances. »

ALEXANDRE.

NESSELRODE.

Paris, 31 mars, à trois heures après midi.

Le sénat, que l'on avait vu naguères, toujours impassible, plier sous la volonté despotique de Napoléon, le sénat, secouant enfin le joug qui l'opprimait, déclara Napoléon et sa famille déchus du trône, et délia la nation du serment de fidélité. L'empereur accorda une audience à la députation du sénat. « Sire, nous attendions de- « puis long-temps votre majesté, » dit l'un des membres de la députation. Rien de plus noble que la réponse d'Alexandre. « On ne doit s'en « prendre de ce retard qu'à la valeur française. » Alexandre se plut à répéter qu'il était ami des Français; que la justice, ainsi que la raison, exigeait que la France se choisît une constitution conforme aux lumières du siècle; que lui, ainsi que les souverains alliés, assurait sa protection aux vues sages et justes de la nation française.

CHAPITRE XVI.

SUITE DU PRÉCÉDENT. — SINGULIÈRES PREUVES DE CONFIANCE DONNÉES A ALEXANDRE PAR LES PARISIENS. — DIVERSES PARTICULARITÉS.

A l'entrée des troupes coalisées à Paris, quinze cents hommes de l'armée française, faits prisonniers aux environs de cette capitale, attendaient sur le boulevard qu'on décidât de leur sort ou plutôt de leur destination, lorsque des officiers russes, arrivant avec empressement, leur crièrent : « Français, vous êtes libres, l'empereur Alexandre « vous accorde la liberté, au nom de votre roi, « Louis XVIII. Vous pouvez retourner dans vos « foyers. » C'était une manière bien noble et bien délicate d'insinuer à la nation française le choix qu'elle avait déjà prononcé sans doute au fond de son cœur, à la chute de Napoléon. Les soldats français crièrent aussitôt *vive le roi !* et demandèrent la cocarde blanche. Alors des dames de la première distinction apportèrent un drapeau blanc sur lequel ces braves prêtèrent serment à Louis XVIII.

Lorsque Alexandre traversa la place Vendôme, ses regards furent tout à coup frappés de l'aspect du beau monument élevé par les arts, à l'orgueil, à la victoire et à la puissance, réunis dans la personne de Napoléon; de ce monarque si redouté, de ce conquérant si fier qui, par un effet des vicissitudes humaines, à l'instant peut-être où son rival heureux et modeste, contemplait sa pompeuse effigie, signait l'acte provoqué par les artisans même de sa fortune, l'acte qui l'arrachait aux grandeurs, au pouvoir suprême, son abdication enfin.... S'adressant aux personnes qui l'entouraient, Alexandre leur dit en souriant : « *Si j'avais été placé si haut, la tête m'aurait* « *tourné.* * »

Lorsque le chef de la coalition, à son entrée à Paris, eut déclaré au nom des souverains alliés, à la députation du sénat, qu'il ne prétendait pas gêner le choix de la nation française dans celui de son souverain, on prétend que ce choix, dicté

* La populace, qui est toujours prête à renverser les idoles qu'elle encensait la veille, ayant voulu détruire la statue de Napoléon, la police s'empressa de publier un ordre déclarant que sa majesté l'empereur de Russie avait pris sous sa protection ce chef-d'œuvre des arts, et que la statue de Napoléon allait être incessamment remplacée par la statue de la Paix. Il était également défendu d'insulter et d'outrager, par des écrits quelconques, les personnes qui avaient appartenu à l'ancien gouvernement. La magnanimité d'Alexandre n'oubliait rien.

par l'admiration autant que par la confiance, allait proclamer le nom d'Alexandre, si l'équité naturelle de son cœur lui eût permis d'accepter cet hommage éclatant. On sait combien Alexandre témoigna d'intérêt et de considération à l'impératrice Joséphine, première femme de Napoléon, et à son fils, le prince Eugène.

Alexandre était descendu à Paris, à l'hôtel du prince Talleyrand; c'était une preuve de confiance qu'il avait cru devoir accorder au dévouement et au zèle que ce seigneur venait de signaler pour la cause des Bourbons. Charmés de la grâce, de l'esprit, de l'affabilité d'Alexandre, les Français croyaient retrouver leur Henri IV dans le souverain du Nord, et des chansons nouvelles, mais que la vogue rendit aussitôt nationales, célébrèrent ces deux augustes noms réunis. Les Français assiégeaient journellement les portes de l'hôtel Talleyrand. Ils venaient entretenir Alexandre, non-seulement des grands intérêts de la France, mais de leurs affaires personnelles, appelant souvent à la justice de ce prince de leurs différends de famille. Toujours accessible, Alexandre souriait à ces singulières preuves de confiance, et nulle importunité ne pouvait jamais lasser ni épuiser la bonté de ce souverain *.

* Le comte Nesselrode, ministre de l'empereur de Russie, se vit

Ce fut Alexandre aussi qui, toujours influencé par la générosité de son caractère, insista auprès des souverains alliés sur les conditions les plus avantageuses pour un ennemi dont il ne pouvait s'empêcher de respecter la gloire et les malheurs *. Il voulut que Napoléon conservât le titre d'empereur dont il avait été revêtu, que la religion avait

obligé cependant de publier une note dans laquelle il déclarait, au nom de son souverain, que sa majesté impériale, pendant son séjour à Paris, étant forcée de veiller aux intérêts de l'Europe, ne prétendait exercer aucune influence sur les affaires des particuliers relatives aux lois, à la police du gouvernement, et en conséquence invitait, en pareille occasion, à s'adresser aux autorités du pays.

* Je ne puis m'empêcher ici de taxer d'injustice le grand écrivain qui, dans son Histoire de Napoléon, si peu digne de son immense talent, explique de la manière suivante les procédés généreux et désintéressés de l'empereur Alexandre, à cette époque : « Ce n'est pas faire « injure à la mémoire de l'empereur Alexandre, prince doué de tant « d'excellentes et honorables qualités, et membre actif et important « de la grande confédération européenne, que de supposer qu'il se « rappelait son éducation sous son précepteur français La Harpe. Il « n'avait pu se dépouiller de cette espèce de sensibilité fastueuse qui « se plaît à faire une scène théâtrale d'un acte de bienveillance et « s'enivre des applaudissemens. L'air contagieux de Paris, les flatteries, « un succès inespéré, le désir d'étouffer tout germe de mécontentement; « pour tout dire, en un mot, l'envie de montrer de *la magnanimité* « dans le moment du triomphe, semblent avoir entraîné Alexandre au- « delà des règles de la sagesse et de la prudence. » On reconnaît dans ce peu de mots le sentiment de jalousie qui distingue l'esprit national en Angleterre, et ne pouvait pardonner à Alexandre des succès, une influence puissante, qui blessaient l'orgueil et la suprématie anglais. Sa noble conduite, enfin, lorsqu'il refusa d'être le geolier de Napoléon, condamne hautement la conduite peu loyale du gouvernement anglais envers un ennemi malheureux et trop confiant.

sanctionné, que toutes les puissances de l'Europe (à l'exception de l'Angleterre) avaient reconnu ; enfin qu'il jouît de sa liberté, de la souveraineté de l'île d'Elbe, et de tous ses trésors : la générosité d'Alexandre ne pouvait alors calculer ni prévoir les suites et le danger d'une pareille condescendance.

Le bon ordre et la subordination établis parmi les troupes alliées inspiraient tant de confiance aux Parisiens, que, le jour même de l'entrée des armées, toutes les boutiques s'ouvrirent, et que trois jours après, au milieu d'une infinité d'objets de curiosité, on y voyait étalés des services de porcelaine représentant l'entrée des souverains alliés dans Paris; ce qui ferait supposer que les artistes, en habiles politiques, avaient prévu cet évènement. La discipline militaire était si rigoureusement observée dans l'armée russe, qu'un soldat fut puni de mort pour avoir pris un pain sur l'établi d'un boulanger, en entrant à Paris, et sans doute pressé par la faim ; l'officier qui le surprit à cette action lui brûla sur-le-champ la cervelle. Les troupes russes donnèrent aussi, le jour même de l'entrée à Paris, un exemple frappant de subordination. L'empereur Alexandre était au spectacle; on vint le prévenir que la garde impériale, campée aux Champs-Élysées, n'avait

point encore de rations, et que les soldats commençaient à murmurer. L'empereur sortit aussitôt de sa loge, manda les employés français, et leur fit sentir qu'il ne serait pas responsable des désordres qui pourraient avoir lieu si on laissait ses troupes manquer de vivres : sur-le-champ tous les fiacres de Paris furent en réquisition pour transporter des comestibles de toute espèce aux Champs-Élysées. Ces soldats russes, qui avaient vu leur propre pays ravagé par les Français, ces soldats, à leur tour vainqueurs en France, passèrent ainsi la journée entière, excédés de fatigue et de besoin, sans se laisser aller au moindre excès. Quels hommes! quelle armée! et qu'il était grand le prince qui avait fait de ses soldats des hommes propres à conquérir l'univers s'il l'eût voulu.

Les troupes polonaises, qui avaient été jusque alors au service de la France et de Napoléon, demandèrent à entrer au service du généreux Alexandre, vers qui se dirigeaient toutes les espérances pour lesquelles, si long-temps et en vain, de braves militaires avaient répandu leur sang. L'empereur accueillit leur hommage avec satisfaction, il leur donna son propre frère pour chef, comme garant de sa protection et des promesses qu'il leur fit relativement au sort futur de leur

patrie. C'est une chose digne à observer que ce fut l'empereur de Russie qui obligea le gouvernement français à payer à ses sujets lithuaniens, entraînés au service de Napoléon, les arrérages de leurs pensions militaires. Il accorda une audience à un grand nombre d'entre eux, leur parla avec bonté, leur permit de retourner dans leurs foyers, mais ne voulut point consentir à recevoir les membres du gouvernement provisoire de Lithuanie, disant qu'il n'avait jamais entendu parler d'un tel gouvernement dans ses États.

Mon père, à son retour de Paris, me conta que le secrétaire de ce gouvernement avait composé une lettre qui devait être signée par tous les membres, et qui était une espèce de pacte ou de traité entre eux et leur souverain. Par un contraste bizarre, disait mon père, qui déclara en même temps qu'il ne signerait jamais une semblable lettre, et en dicta une autre dans les termes convenables à la circonstance; on avait terminé celle-ci par la formule ordinaire de très humbles, très obéissans, très fidèles sujets, etc. L'empereur permit à tous ces messieurs de retourner en Lithuanie et d'y rentrer en possession de leurs biens.

Alexandre, en allant visiter tous les chefs-d'œuvre qui décorent Paris, s'empressa de voir

celui qui éternise la mémoire de Louis XIV, qui constate le mieux, selon moi, la grandeur, la magnificence véritablement royale, bienfaisante et utile de ce grand roi : je veux parler de l'Hôtel des Invalides ; c'était la seconde fois qu'on y voyait paraître un souverain russe. L'empereur trouva les vieux enfans de la victoire profondément affligés : on venait enlever les trophées de leur gloire, les canons pris à Iéna, à Wagram, à Austerlitz, etc. « Consolez-vous, mes braves, leur dit ce prince, « dont le cœur vibrait toujours aux nobles émo- « tions, j'intercèderai auprès des souverains, mes « alliés, pour qu'ils vous laissent quelques-uns « de vos glorieux souvenirs. » Et, en les quittant, il donna l'ordre qu'on laissât douze canons russes aux Invalides. Partout, et dans toutes les occasions, Alexandre témoignait la même noblesse de sentimens. Les Français crurent devoir offrir à ce prince de changer le nom du pont d'Austerlitz. « Non, dit l'empereur, il suffit qu'on sache que « l'empereur Alexandre y a passé avec ses armées. » Dans l'audience accordée à l'Institut, Alexandre répondit, au discours de M. Lacretelle, « Qu'il s'était toujours plu à rendre justice aux « travaux et aux progrès des Français dans les « sciences et les beaux-arts ; qu'il n'attribuait « point à la classe des savans les malheurs de la

« France, et qu'il se réjouissait avec eux de ce « qu'ils avaient enfin recouvré la liberté de la « pensée. Mon bonheur, poursuivit Alexandre, « comme mon seul désir, est de pouvoir être « utile au genre humain. Voilà l'unique motif « qui m'a conduit en France. » L'empereur Alexandre, ainsi que le roi de Prusse, honora de sa présence une séance publique de l'Institut, y entendit l'éloge de Pierre le Grand, de Frédéric II, auquel le président mêla adroitement celui de leurs augustes successeurs. Sa majesté s'entretint ensuite avec plusieurs membres de l'Institut, M. Suard, M. Villemain, qui n'appartenait pas encore à ce corps illustre, mais qui déjà faisait admirer son jeune et beau talent *.

* Il ne sera pas déplacé, je crois, d'insérer ici un passage remarquable du discours prononcé par M. de Montmorency, à sa réception à l'Académie-Française. « C'est encore au roi que nous sommes sûrs de « plaire; c'est remplir ses nobles intentions que de rendre justice à « son allié fidèle, à ce prince si tôt et si cruellement ravi aux plus « hautes destinées. Daignez en croire, messieurs, d'augustes confidences « qui retentissent encore au fond de mon âme, ce que je puis révéler « aujourd'hui sans indiscrétion, mais avec une profonde douleur, « tous les intérêts de l'humanité étaient chers et sacrés au cœur généreux d'Alexandre. A l'époque de la restauration, un membre de « l'ancienne Académie-Française, remarquable par la finesse de son « goût et de son esprit, fut présenté à sa majesté l'empereur de Russie. « Sire, dit M. Suard au prince dont son nom avait appelé l'attention « bienveillante : votre majesté se trouve dans un pays qu'elle doit « aimer, puisqu'elle aime la gloire qui s'y distribue. Si votre auguste « aïeule a mérité l'immortalité en Russie, c'est en France qu'elle l'a « obtenue. Ceux qui entendaient ces paroles, où respiraient la grâce

L'empereur Alexandre reçut également une députation de la société d'encouragement des arts et métiers, à la tête de laquelle était M. Chaptal, si célèbre par ses connaissances distinguées. Il remercia sa majesté pour la protection qu'elle avait daigné accorder, dès son entrée à Paris, à tous les établissemens de cette ville. L'empereur répondit à M. Chaptal : « Je désire vivement que « les arts, les métiers les plus utiles se répan- « dent sur toute la surface du globe, et j'estime « infiniment tous ceux qui s'efforcent, par leurs « talens, à concourir à ce noble but. »

Ce fut avec un empressement rempli d'un véritable intérêt, bien plus que par un sentiment de curiosité, qu'Alexandre visita tous les établissemens de Paris consacrés aux sciences, aux beaux-arts, à l'industrie, à l'humanité. Partout sa présence, son affabilité, ses discours, excitaient un étonnement mêlé d'admiration, en inspirant pour son auguste personne la plus tendre vénération. Les savans de toutes les classes, les

« la plus piquante et un patriotisme adroit qui cherchait, au profit « de la France, le secret d'un grand cœur, virent le noble prince sou- « rire en même temps sans doute à la France et à cette promesse de gloire. « Elle n'aura point été faite ni reçue en vain : elle sera acquittée par « la postérité. Ce qu'Alexandre a donné en exemple aux trônes, en « paix, en repos au monde, en générosité, en désintéressement, en « services à la France, la poésie, l'éloquence et l'histoire le rendront « à sa mémoire en éloges, en reconnaissance, en immortalité. »

gens de lettres les plus distingués, ne se lassaient pas d'admirer cet esprit fin, délicat, observateur, ce jugement éclairé qui brillait dans chaque réponse de ce prince, et ils s'émerveillaient de l'éloquence noble, élégante et naturelle avec laquelle le souverain russe s'exprimait dans une langue qui était pour eux-mêmes l'objet d'une constante étude.

Sa majesté étant allée visiter l'hospice des folles par amour, voulut savoir si le nombre de ces êtres infortunés, qu'un excès de sensibilité mal dirigée avait privés de la raison, était considérable ; la directrice lui répondit : « Sire, jusqu'à « présent il ne l'était pas, mais il est à craindre « qu'il n'augmente à dater du moment de l'en- « trée de votre majesté à Paris. » On croit voir l'empereur Alexandre sourire en rougissant à ce mot.

Lorsque ce prince se rendit à l'hôtel de la Monnaie, on frappa en sa présence une médaille qui portait, d'un côté, la première lettre de son nom, avec cette inscription à l'entour : *Au restaurateur de la paix en Europe;* au revers, les armes de France, avec ces mots : *Au mois d'avril* 1814, *la France est rentrée dans la grande confédération des puissances de l'Europe.*

L'empereur Alexandre honora également de sa

présence l'institution d'Écouen. En parcourant les appartemens du Louvre et des Tuileries, l'empereur s'arrêta au salon dit *de la Paix,* en disant avec son sourire fin à ceux qui le suivaient : « A « quoi cette pièce pouvait-elle servir à Napoléon? » Le jour même de l'entrée de ce prince à Paris, et par son ordre, le vertueux évêque de Troyes (l'abbé de Boulogne) fut délivré de la captivité où l'avait plongé l'irascible orgueil de Napoléon, offensé du langage de la vérité qu'avait fait entendre en sa présence le digne prélat que nulle menace ne pouvait intimider. L'empereur Alexandre admit à sa table le respectable directeur de l'institut des Sourds-et-Muets, l'abbé Sicard, précédemment décoré par ce prince de la croix de Saint-Vladimir, qu'un ordre précis de Napoléon lui avait défendu de porter.

Alexandre se plaisait à distinguer, à récompenser le mérite dans toutes les classes de la société. Il combla de marques de bienveillance la veuve de son instituteur La Harpe ; et, dans une visite qu'il rendit à cette dame, il s'entretint avec plaisir de la reconnaissance qu'il conservait des soins éclairés de l'homme dont la perte lui était encore sensible. Fiers de la protection que leur accordait Alexandre, les artistes s'empressaient de reproduire les nobles traits de ce génie de la

paix, et l'on vit bientôt son buste avec cette inscription ; *Alexandro Russiarum omnium imperatori memores Galliarum populi.*

Jura pater populo, diademata regibus ultor,
Europeæ pacem, templis sua numina reddit.

Désirant aussi témoigner aux Polonais qui se trouvaient à Paris l'intérêt qu'ils lui inspiraient, Alexandre engagea madame la princesse Jablonowska à donner un bal pour les réunir tous en sa présence. Dans cette assemblée, où se trouvait aussi un grand nombre de Lithuaniens émigrés, Alexandre déploya toutes les grâces qui lui étaient si familières, voulant prouver, par cette conduite généreuse, qu'aimer et pardonner était la devise de son cœur. « Le bonheur du genre « humain, disait cet excellent prince, fait le « mien. »

Déjà, *Monsieur* (comte d'Artois), ou comme l'a dit ce prince avec autant de grâce que de sentiment, *un Français de plus*, était arrivé à Paris, où sa présence avait excité la plus vive sensation, lorsque l'empereur Alexandre voulut donner dans cette ville un grand exemple de la reconnaissance que l'on doit aux bienfaits et à l'appui de la Providence. Sur la place Louis XV, place à jamais mémorable dans les feuilles ensanglantées de l'histoire de la révolution, un noble et pieux sa-

crifice fut préparé par les ordres d'Alexandre; sept ministres du culte grec, assistés des chantres de la chapelle impériale, célébrèrent l'office divin avec toute la pompe convenable à une si auguste cérémonie, sur un autel richement décoré, devant lequel défilaient les troupes au retour d'une brillante revue. Une foule immense était accourue pour contempler ce spectacle, dont la nouveauté excitait encore la curiosité naturelle des Parisiens. Aussitôt que les souverains furent montés à l'autel, des voix harmonieuses firent entendre un *Te Deum*, l'encens parfuma les airs, et l'on vit les princes, ainsi que leur armée, fléchir le genou pour recevoir la bénédiction divine et s'humilier devant *celui* par qui règnent les rois.

Lorsque Louis XVIII fut rendu à la France, au trône de ses ancêtres, l'empereur Alexandre s'empressa d'aller au devant de ce prince, à Compiègne. Il y arriva sans suite, accompagné seulement de son aide-de-camp, Czernicheff. Le prince de Condé reçut sa majesté impériale au haut du degré, et la conduisit dans un salon où l'attendait le roi de France. L'entrevue des deux monarques fut aussi touchante qu'affectueuse; l'entretien qui la suivit fut l'épanchement de deux nobles cœurs. A la demande du roi de France, Alexandre accorda sur-le-champ la liberté à cent cinquante

mille Français, prisonniers de guerre en Russie. « N'importe, dit Louis XVIII, n'importe sous « quels drapeaux ils ont combattu, mais ils sont « malheureux, je ne dois plus les regarder que « comme mes enfans. »

A l'entrée du roi dans la capitale de son royaume, les souverains alliés se trouvant à dîner aux Tuileries, le roi, sans doute pour se conformer à une ancienne étiquette établie à la cour de France, passa le premier dans la salle du banquet royal. L'empereur Alexandre, un peu surpris, dit en souriant aux personnes qui l'entouraient : « Nous autres barbares du Nord, nous « sommes plus polis chez nous. »

CHAPITRE XVII.

VOYAGE D'ALEXANDRE EN ANGLETERRE ET EN HOLLANDE, APRÈS LE TRAITÉ DE 1814. — RETOUR A SAINT-PÉTERSBOURG. — SOLENNITÉS.

Après avoir garanti le repos, l'indépendance des Français, ainsi que l'intégrité des limites de leur territoire, par un traité de paix plus avantageux pour la France qu'elle n'eût osé l'espérer après tant de revers, Alexandre quitta Paris et la France pour se rendre en Angleterre. Ce monarque et le roi de Prusse s'embarquèrent à Boulogne, où les attendait une flottille commandée par le duc de Clarence, grand-amiral; leur rapide passage s'effectua au bruit des salves tirées par les flottes anglaises et russes, tandis qu'une foule innombrable couvrait les rives de l'Angleterre pour assister au débarquement des deux souverains. Ces princes étant montés dans les équipages qui leur étaient destinés, le peuple aussitôt et d'un mouvement spontané auquel toute espèce de résistance eût été inutile, le peuple dételа les voitures et les traîna jusqu'à Douvres; au milieu

des plus vives acclamations et des cris de vive l'empereur Alexandre et le roi de Prusse! Le lendemain, les deux monarques, pour se soustraire aux énergiques démonstrations du peuple anglais et à son grand *désappointement*, pour me servir de l'expression anglaise, partirent incognito dans des voitures de poste; ils arrivèrent sans suite et sans éclat à Londres. L'empereur de Russie descendit à l'hôtel qu'occupait son altesse impériale la grande-duchesse Catherine, cette sœur chérie qui l'avait précédé en Angleterre. Pour satisfaire à l'empressement de la foule avide de contempler les traits du restaurateur de la paix en Europe, et d'un vainqueur plein d'humanité et de grandeur d'âme, Alexandre, dès son arrivée, fut obligé de se montrer sur un balcon, et d'y recevoir, à différentes reprises, les bruyans hommages des enfans d'Albion. Partout, dans les rues où devait passer le cortége des souverains, on avait enlevé le toit des maisons pour fournir des places aux *curieux*. Devant l'hôtel même qu'occupait l'empereur de Russie, on avait placé le long de la rue des bans et des loges, où les dames se rendaient avec des billets pour voir l'empereur Alexandre à son passage, pendant le séjour qu'il ferait à Londres.

L'empereur donna audience, dans son appartement de cérémonie du palais Saint-James, au

lord-maire, accompagné des principaux aldermans en grand costume. « Permettez, sire, dit « le lord-maire, que nous témoignions à votre « majesté impériale combien nous nous trou- « vons honorés en ce jour où la Grande-Bretagne « a le bonheur de recevoir un monarque si grand « par le haut rang qu'il occupe, et plus grand « encore par les qualités de son cœur, qui ren- « ferme tout ce qu'il y a de noble, de généreux, « de bon et de juste. » Alexandre répondit en anglais : « Recevez mes remerciemens, messieurs, « pour l'adresse si flatteuse que vous venez de « me remettre. Depuis long-temps je désirais « voir l'Angleterre, et je m'y vois avec d'autant « plus de satisfaction, qu'après une guerre mé- « morable, l'Europe a conquis une paix qui, je « l'espère, fera pendant un long espace de temps « le bonheur du genre humain. Assurez de ma « part vos compatriotes que la nation anglaise a « toutes sortes de droits à mon estime; sa con- « duite, dans cette dernière et pénible lutte, a « excité mon admiration, celle du monde entier. « Pendant la guerre, je me suis *toujours* montré « *fidèle allié* de la Grande-Bretagne, et pendant « la paix, je veux être son constant ami. »

Je n'entreprendrai pas le détail des fêtes brillantes pour lesquelles on avait fait depuis long-temps

de grands préparatifs en Angleterre : bals de trois mille personnes, festins somptueux donnés par la ville de Londres, toasts multipliés, toujours accompagnés du refrain chéri *God save the king* ou *Raoul Britania;* spectacles, fêtes navales à Woolwich, à Portsmouth, rien ne manqua à cette succession non interrompue de réjouissances, de solennités. Mais dans cette réception splendide, si extraordinaire, même par sa pompe inconnue, les souverains purent s'apercevoir que l'esprit national, l'orgueilleuse suprématie de la dominatrice des mers, brillait davantage qu'un véritable désir d'honorer de si augustes hôtes; et que dans les hommages moins éclatans, mais peut-être plus sincères et plus ingénieux qu'ils avaient reçus en France, il régnait du moins une véritable reconnaissance et rien de personnel....

L'empereur Alexandre parcourut avec intérêt les environs les plus remarquables de Londres, ainsi que les établissemens publics de cette riche cité, entre autres la maison de banque, qu'il visita avec une attention particulière, déclarant que tout ce qu'il y avait observé le confirmait dans l'opinion que l'Angleterre, par l'étendue de ses relations commerciales, ses immenses richesses, et le caractère estimable de ses habitans, était bien digne de la haute renommée dont elle jouis-

sait. Alexandre se rendit aussi, avec son auguste sœur, à Oxford, où il visita avec le plus grand détail la fameuse université, et voulut bien accepter, ainsi que le roi de Prusse, le diplôme de docteur en droit civil. Cette cérémonie eut lieu avec beaucoup d'appareil, en présence d'une infinité de spectateurs de l'un et l'autre sexe, et des étudians en toge noire. Le prince-régent, qui précédemment avait été promu à la dignité doctorale, reçut, en costume exigé, les deux augustes candidats dans la salle de réunion. L'orateur de l'université fit un discours en latin, rempli d'éloges pour les deux monarques; ensuite plusieurs étudians déclamèrent quelques morceaux de poésie sur l'incendie de Moscou, la chute de Napoléon, la constance, la magnanimité des alliés, la sagesse du prince-régent.

L'empereur Alexandre honora de sa présence le château de Blenheim et un bal superbe que lui offrit la comtesse de Jersey. Il vit aussi Richemond, l'hôtel des Invalides à Greenwich, à Chelsea, et d'autres établissemens d'utilité publique. Après un séjour d'environ quatre semaines, qui s'étaient écoulées avec une espèce d'enchantement, au milieu de tous les prestiges du luxe et de la puissance, Alexandre quitta l'Angleterre et se rendit en Hollande, où il alla faire un pieux

pélerinage à la maison que Pierre-le-Grand avait occupée à Sardam. Le propriétaire de cette modeste habitation, honorée de si grands souvenirs, se trouva heureux d'en faire hommage à l'auguste successeur de Pierre Ier, qui reconnut ce don avec sa munificence ordinaire. Ce prince rejoignit ensuite, à Bruchsal, l'impératrice Élisabeth, son épouse. Après un an d'absence, après une campagne à jamais glorieuse et mémorable, la Russie allait revoir enfin son souverain, cet Alexandre, à la fois triomphant et modeste, qualités si difficiles à concilier au milieu des plus éclatans succès! Le rescrit adressé par ce prince au général commandant en chef à Pétersbourg, Wiazminitoff, est un modèle de cet esprit de modestie et de piété qui distinguait l'empereur Alexandre.

« Étant informé des préparatifs de réception « que l'on fait pour notre retour, et ayant tou- « jours éprouvé de la répugnance pour cette sorte « d'hommages, je les considère aujourd'hui plus « superflus que jamais. Le Tout-Puissant seul a « opéré les grands évènemens qui ont mis fin à « une guerre sanglante en Russie. Nous devons « tous nous humilier devant sa providence. Faites « donc connaître mon irrévocable volonté, afin « de suspendre toute espèce d'apprêts et céré-

« monial relatifs à notre retour dans nos États.
« Envoyez aux gouverneurs de province l'ordre
« de ne pas s'éloigner, sous aucun prétexte, des
« villes de leur gouvernement. Je mets sous votre
« responsabilité l'exécution de cet ordre. »

En se rendant à Pétersbourg, l'empereur traversa rapidement la Lithuanie et ne passa point par Vilna. Je recueillis alors plusieurs traits qui peignaient bien le caractère aimable de ce prince, et prouvaient que les succès, la prospérité et l'enivrement de la fortune n'influaient pas sur cette grande âme. Voyageant, comme à son ordinaire, presque sans suite, ou séparé d'elle, l'empereur s'était arrêté devant une église de campagne, desservie par un vicaire, pour y entendre la messe; lorsqu'elle fut dite, il s'approcha du prêtre et lui baisa la main; marque de respect qu'il accordait toujours aux ministres de notre religion. Le vicaire, ne connaissant pas l'empereur (c'est de lui-même que je tiens cette anecdote), le baisa au front, et fut embaumé du parfum de ses cheveux. En sortant de l'église qui était déserte, car c'était un jour ouvrable, l'empereur aperçut seulement une femme qui attendait sa voiture. Il la salua, en lui demandant où elle allait. Elle répondit : « A Vilkomir. » (C'était la ville du district où sa majesté devait changer

de chevaux.) Comme la voiture de cette dame n'arrivait pas, l'empereur se divertit à lui proposer de monter dans sa calèche. Persuadée que celui qui lui parlait ainsi n'était qu'un simple officier russe, elle y consentit de fort bonne grâce, et conta même à l'empereur qu'elle était obligée de se rendre à Vilkomir pour y suivre un procès qu'elle craignait de perdre, quoique sa cause fût juste : que pouvait espérer de la justice, ajouta-t-elle, une pauvre veuve de gentilhomme sans protection! On lui avait bien conseillé, dit-elle encore, de s'adresser au général gouverneur de la Lithuanie, mais elle n'avait pas l'honneur de le connaître ; elle n'avait pas les moyens de capter la bienveillance et l'intérêt du secrétaire du gouvernement. Cette conversation amusait extrêmement l'empereur, qui s'empressa d'offrir ses bons offices à la dame auprès de M. Korsakoff. La pauvre veuve le remercia de son obligeance, mais sans paraître toutefois attacher une grande importance aux offres de services d'un officier d'un rang subalterne ; enfin ils arrivent ensemble à Vilkomir. Quelle surprise parmi la suite de l'empereur, en voyant arriver sa majesté, assise à côté d'une femme qui n'était ni jeune ni jolie, et dont la tournure n'était nullement distinguée! Mais rien ne pouvait égaler la confusion et l'éton-

nement de cette pauvre femme lorsqu'elle vit, aux témoignages de respect qu'on s'empressait de rendre à son compagnon de route, qu'elle s'était trouvée long-temps auprès de l'empereur, son souverain. Ce qu'il y eut de plus heureux pour elle, dans cette singulière rencontre, c'est qu'elle gagna son procès, grâces à cette heureuse influence qui, dans l'origine, lui avait inspiré si peu de confiance.

L'empereur Alexandre se plaisait infiniment à garder l'incognito durant ses voyages. Souvent il entrait dans les maisons des particuliers qui se trouvaient sur son chemin, causait avec eux, attirait leur confiance par ses manières prévenantes, les interrogeait et découvrait, par ce moyen, divers abus de pouvoir qu'on avait intérêt à lui cacher, et qui pouvaient nuire au bien-être de ses sujets. Il entra un jour de la sorte chez un gentilhomme campagnard, très brave homme, qui le reçut avec bonhomie, et qui, charmé de l'air amical dont l'empereur répondait à son hospitalité en partageant avec lui la bière qu'il lui offrait, s'écria : « Que nous serions heureux si tous « vos camarades vous ressemblaient! Malheureu- « sement, la plupart, et surtout les officiers aux « gardes, sont durs, exigeans, et ils nous font « craindre comme la peste les passages de troupes

« à la campagne. Enfin, mon cher ami, dit-il « en s'animant de plus en plus à chaque verre « de bière forte qu'il avalait, dites-moi, je vous « prie, votre nom, et que je sache qui est celui que « j'ai eu le bonheur de recevoir dans ma mai- « son? » L'empereur, un peu embarrassé, répondit en souriant qu'il s'appelait *honnête homme*. « Eh « bien, mon cher honnête homme, reprit le gen- « tilhomme en embrassant de tout son cœur sa ma- « jesté : que toutes les bénédictions du ciel soient « avec vous! » Au même instant arrivent plusieurs personnes de la suite impériale; l'incognito est découvert; le gentilhomme, tremblant et confus, tombe aux pieds de l'empereur, qui le relève avec bonté et lui laisse en partant une marque de sa bienveillance *.

* L'empereur Alexandre distribuait dans ses voyages une grande quantité de bijoux, tabatières, bagues, fermoirs, dont la moindre valeur était de trois ou quatre cents francs. Il en donnait aussi à l'occasion du baptême des enfans qu'il tenait sur les fonts, et ces dons, souvent très considérables, se renouvelaient sans cesse, car l'empereur ne s'est jamais refusé à accorder cette grâce, et presque tous les militaires d'un certain rang étaient autorisés à la solliciter. Il serait curieux de faire le relevé des dépenses que faisait annuellement l'empereur Alexandre pour l'article *des générosités*. Je suis persuadée que cela devait former une somme immense. Alexandre donnait aussi des pensions à beaucoup de gens de lettres et artistes étrangers.

CHAPITRE XVIII.

L'EMPEREUR REFUSE LE SURNOM DE BÉNI.—RÉCOMPENSES A L'ARMÉE RUSSE, AUX CITOYENS.—MESURES DE HAUTE SAGESSE.

Si l'incomparable modestie d'Alexandre le porta à se soustraire à la pompe d'hommages publics et éclatans à l'époque de son retour dans la capitale de l'empire, elle ne put cependant le dérober aux sentimens d'amour et d'admiration qui éclataient partout en sa présence.

Quel moment pour le cœur d'une mère que celui où l'impératrice Marie pressa entre ses bras ce fils si digne d'elle par ses vertus, si digne, par sa haute sagesse, du noble emploi de pacificateur de l'Europe; ce prince enfin l'honneur et la gloire de la Russie! Lui seul, par l'influence de son caractère, mélange heureux de fermeté, de douceur, et de persévérance, lui seul, guidé, inspiré par la religion, avait détruit l'ouvrage de la puissance, du génie, et ravi à Napoléon le fruit glorieux

de vingt années de travaux et de victoires. Après des tentatives superflues autant que malheureuses, les souverains du continent de l'Europe s'étaient soumis au charme fatal qu'exerçait sur eux celui qu'ils regardaient comme un fléau de Dieu auquel on ne pouvait résister; mais Alexandre vint, et leur dit : « Il n'est pas invincible, « mettons notre confiance dans la Providence. » On crut à sa parole, et ce qu'il avait dit se réalisa. Satisfait d'avoir établi sans contestation la grandeur de la Russie, et d'avoir fait briller dans son véritable jour le noble caractère de la nation dont il gouvernait les destins; ne s'attribuant aucun de ses succès; montrant autant de modération dans la prospérité qu'il avait marqué de constance au milieu des revers; ne respirant que le bonheur du genre humain, Alexandre parvint non-seulement à obtenir l'admiration des souverains ses alliés, mais il sut leur inspirer pour sa personne une affection sincère, et, sans l'avoir recherché, il fut le reste de sa vie l'âme de leurs conseils. C'est ce caractère qui lui mérita le surnom dont il sera fait mention ci-après.

Le béni du Très-Haut pouvant seul avoir accompli les grandes choses qu'Alexandre avait dirigées, le synode, le conseil d'État et le sénat, voulurent immortaliser les hauts faits de la nation

russe et la renommée de son souverain; ils lui envoyèrent, d'un commun accord, une députation composée du prince Kourakin, conseiller privé, du général Tormassoff, du comte Sottikoff, sénateur, etc., pour offrir à sa majesté impériale le surnom de *Béni*, titre glorieux sans doute, mais qui semblait ne pouvoir blesser la modestie de l'empereur, puisqu'il indiquait en même temps que toutes les grandes actions de ce prince étaient marquées du sceau de la Providence. La députation supplia sa majesté, au nom de l'État, de consentir à ce qu'il fût élevé un monument dans Pétersbourg, pour éterniser de si glorieux souvenirs, avec cette inscription : *A Alexandre le Béni, empereur de toutes les Russies, magnanime régénérateur des puissances de l'Europe, la Russie reconnaissante.*

L'empereur accueillit avec sa bonté accoutumée la députation et répondit au discours qu'elle lui adressa par l'ukase suivant : « En recevant la « requête du sacré synode, du conseil d'État, du « sénat dirigeant, afin d'élever pour nous un « monument dans la capitale de notre empire et « nous offrir le surnom de Béni, j'ai ressenti au « fond de mon âme la plus vive satisfaction, « voyant, d'une part, les bénédictions dont la Pro- « dence nous a comblé, de l'autre, les sentimens

« des réunions de l'empire. Elles m'offrent un ti-
« tre qui me paraît d'autant plus flatteur que
« toutes mes pensées, les vœux de mon âme ten-
« dent à attirer par mes ardentes prières la béné-
« diction du Tout-Puissant sur le peuple qu'il m'a
« confié, afin que je sois béni de mes chers et
« fidèles sujets, et, s'il se peut, de tout le genre
« humain. Mais tout en désirant atteindre ce but,
« je ne puis me flatter de l'avoir atteint ; je ne puis
« me permettre d'accepter et de porter ce surnom,
« car je démentirais mes propres principes et ma
« façon de penser en donnant à mes fidèles su-
« jets un exemple si contraire aux sentimens de
« modération, à l'esprit d'humilité que je m'ef-
« force de leur inspirer. C'est pourquoi, en leur
« témoignant mon entière reconnaissance, j'in-
« vite les réunions de l'État à regarder les choses
« comme non avenues. Élevez pour moi un mo-
« nument dans vos cœurs, comme il en est un
« pour vous dans le mien! Que mon peuple me
« bénisse ainsi que je le bénis! Que la Russie soit
« heureuse, et qu'avec elle et moi soit toujours la
« bénédiction de Dieu! »

Alexandre ne chercha de délassemens aux travaux d'une si longue campagne que dans une application soutenue et constante à tous ses de-

voirs, et dans le soulagement des maux que son empire avait éprouvés par la guerre. Forcé de quitter encore ses États pour se rendre au congrès de Vienne, il se hâta d'apporter à ces maux les remèdes les plus prompts et les plus efficaces. Ce prince commença par ordonner dans tout l'empire des actions de grâce pour remercier la Providence d'avoir sauvé la Russie. Il institua une croix en faveur du clergé avec la date de l'année 1812. L'armée triomphante reçut une médaille avec l'indication de l'année et du jour de son entrée à Paris. Il institua également une médaille, avec le ruban de Saint-Wladimir, pour la noblesse russe qui s'était distinguée par tant de sacrifices héroïques faits à la patrie, et accorda la permission de porter cette distinction honorable aux chefs ou aux aînés de famille. La classe des marchands obtint aussi, en récompense de ses services, une médaille avec le ruban de Sainte-Anne. Sa majesté remit, dans toute l'étendue de l'empire, les arrérages d'impôts à dater de l'année 1813, ainsi que d'autres frais, amendes, peines encourues. Elle accorda grâce entière aux prisonniers d'État non coupables de meurtres, de vols; fit grâce du châtiment corporel aux criminels condamnés aux mines. Enfin, elle étendit sa clémence sur tous ceux qui, par différens motifs, s'étaient

laissés entraîner, contre leur devoir, dans le parti ennemi. Alexandre ordonna en même temps un grand travail d'indemnité, en faveur des provinces de l'empire qui avaient fait au gouvernement des avances considérables pendant la campagne. Ces avances allaient être remboursées si l'empereur n'eût été ravi à l'amour de ses peuples. Toujours attentif aux besoins de son empire, Alexandre soutint des guerres onéreuses, exécuta de grandes choses, sans prélever ni contributions nouvelles, ni charges extraordinaires. Aussi ses lauriers ne furent-ils jamais baignés des larmes de ses sujets. La bénédiction du pauvre accompagna toujours ses entreprises et lui ouvrit, dans les décrets de la Providence, la voie de ces éclatans succès auxquels sa modestie véritablement chrétienne ne lui permettait pas de songer; car le seul but de ses nobles désirs, comme le seul mobile de sa politique sage et bienfaisante, fut d'assurer le bonheur et la tranquillité de l'Europe. Puisse sa bonté paternelle et si touchante revivre dans le cœur de ses successeurs! Puissent-ils sentir, comme ce grand prince, que la gloire, cette fumée enivrante, souvent acquise au prix du bonheur des nations, si elle cause un moment d'ivresse, ne peut cependant satisfaire pleinement le cœur d'un souverain, et que c'est le bien-être, les bénédictions de

ses peuples qui seuls peuvent le remplir d'une joie douce, pure, inaltérable, comme les récompenses célestes dont ils sont et le présage et le garant.

L'empereur fit publier aussi un ukase à la commission d'éducation du clergé qui renferme des sentimens religieux bien touchans. « En confirmant, y disait ce prince, tout ce qui m'a été « présenté par ladite commission, je juge né- « cessaire d'exprimer mon opinion relativement « à l'éducation des jeunes ecclésiastiques..... « L'éducation n'est proprement que l'étendue « des lumières; elle doit par conséquent s'atta- « cher à étendre, propager *cette lumière qui luit « dans les ténèbres et que les ténèbres n'ont pas « comprise*. C'est en s'attachant à elle qu'il faut « diriger les élèves aux véritables sources du « bien, par les moyens que l'Évangile nous en- « seigne avec tant de simplicité et de sagesse, « *que Jésus est la voie, la vérité et la vie*. L'esprit « du christianisme est donc et doit être la base « de toute instruction chrétienne et publique, « particulièrement celle qui concerne les jeunes « gens destinés à l'état ecclésiastique, puisqu'elle « sert à les garantir des égaremens de l'esprit en « les soumettant à l'intelligence divine. Je suis « persuadé que la commission, en implorant le

« secours du Sauveur, dirigera tous ses efforts « vers ce but sans lequel on ne peut espérer de « véritable fruit de ses travaux. »

CHAPITRE XIX.

CONGRÈS DE VIENNE. — INTRIGUES DIPLOMATIQUES. — STUPEUR CAUSÉE PAR LE RETOUR DE NAPOLÉON A PARIS.

En traversant la Pologne pour se rendre à Vienne, l'empereur daigna admettre en sa présence une députation polonaise de Varsovie, dont le chef, le sénateur Kicki, harangua sa majesté, en lui exprimant les sentimens de reconnaissance et de vénération de ses compatriotes, ainsi que leur confiance sans bornes dans la protection généreuse d'Alexandre. L'empereur répondit à ce discours en termes flatteurs pour les Polonais; il leur dit qu'il se rendait à Vienne pour accomplir le grand œuvre qu'il avait entrepris en leur faveur. « J'espère, ajouta ce prince, que le succès « justifiera la confiance de votre nation; le bon- « heur des Polonais sera ma récompense. »

L'empereur passa par Pulhawy, château des princes Czartonyski, qui déjà, plusieurs années auparavant, avait eu le bonheur de recevoir sa

majesté. Le séjour d'environ quinze jours qu'elle y avait fait à cette époque laissait des souvenirs ineffaçables dans le cœur de ses nobles hôtes, comblés par ce prince des marques distinguées d'une auguste amitié. Outre la famille nombreuse de la princesse Czatornyska, composée de ses deux fils, de la princesse de Wurtemberg et de la comtesse Zamoyska, ses filles, un grand nombre de personnes de distinction, entre autres ma tante Radzivil, son fils le prince Antoine, la comtesse Rzewuska, le général Krasinski, le sénateur Novosiltzoff, vice-président du conseil, et une nouvelle députation de Varsovie, s'étaient réunis à Pulhawy pour y jouir du bonheur de contempler Alexandre, et lui présenter leurs hommages. L'incomparable bonté de l'empereur, qui se faisait sentir dans les moindres paroles qu'il laissait échapper, et qui émanait de cette âme dont ni la puissance ni la prospérité ne pouvaient altérer la perfection, cette bonté, dis-je, inspirait l'enthousiasme et disposait les cœurs à la reconnaissance, au dévouement, à la confiance. Alexandre dit aux députés polonais : « Assurez bien les ha-
« bitans de Varsovie de ma sollicitude pour eux,
« et que si je retarde mon arrivée dans leur ville,
« c'est uniquement pour consolider leur bon-
« heur. »

A l'instant du départ de sa majesté, et après avoir reçu ses adieux, la princesse Czartonyska, ses enfans, et toute sa société, devancèrent l'empereur au bac sur lequel sa majesté et les équipages de suite devaient traverser la Vistule, à peu de distance du château. L'empereur parut agréablement surpris d'un empressement qui n'avait d'autre but que de jouir de quelques instans de plus de sa présence, et il le témoigna avec sa grâce accoutumée. Par un excès de galanterie, et malgré la fraîcheur de la soirée, qu'augmentait encore celle de l'eau, l'empereur ne voulut point garder son manteau en présence des dames. Encouragées par les expressions aimables et flatteuses qu'il ne cessait de leur adresser, la princesse Czartonyska, ses filles et d'autres dames lui demandèrent la permission d'enlever quelques plumes de son panache. Flatté intérieurement de cette demande, Alexandre s'empressa aussitôt de les satisfaire avec cet air séduisant qui ne le quittait jamais.

Les puissances de l'Europe étant convenues de se réunir à Vienne, soit en personne, soit par l'organe de leurs ministres, pour y discuter les droits, les intérêts des nations, on agita d'abord au congrès la question du rang qu'il convenait de leur assigner. Avec cette modestie qui le ca-

ractérisait, Alexandre, loin d'exiger la prééminence qui lui était due à tant de titres, voulant au contraire éviter toute discussion capable de choquer les amours propres, Alexandre proposa d'admettre simplement l'ordre alphabétique, qui l'éloignait beaucoup du premier rang. Grand homme au conseil et toutes les fois qu'il s'agissait d'intérêts majeurs, on retrouvait dans Alexandre le prince aimable, l'homme séduisant dans toutes les réunions où il daignait paraître. Ses augustes sœurs, la grande-duchesse Catherine (depuis reine de Wurtemberg), et la grande-duchesse de Weimar, se trouvaient aussi à Vienne; c'était surtout dans leur société que l'étiquette du souverain disparaissait, pour faire place aux plus aimables plaisanteries. Il y avait une grande ressemblance entre l'empereur et la grande-duchesse Catherine, et pour la rendre plus frappante, l'empereur, un soir, imagina de se vêtir des habits et de la coëffure de son altesse impériale.

Le jour de la fête de l'empereur d'Autriche, Alexandre et le roi de Prusse imaginèrent de surprendre ce monarque à son lever, et de lui présenter, l'un, une superbe robe de chambre fourrée en marthes zibelines, l'autre un bassin et une aiguière d'argent d'un beau travail de Berlin. On rencontrait souvent, dans les rues de Vienne,

l'empereur Alexandre et le roi de Prusse, se promenant ensemble en habit bourgeois. Les fêtes les plus brillantes et les plus ingénieuses, des tableaux allégoriques représentés par les plus belles femmes de la cour, des opéras, des spectacles de société, des carrousels, des tournois, genre dans lequel les Allemands excellent, des bals parés et en costumes de caractère, célébraient avec magnificence la réunion de tout ce que l'Europe possédait de plus illustre et de plus distingué par le rang, l'esprit et les grâces: « Enfin, dit alors le prince de « Ligne, qui, approchant de sa fin, voulait encore « plaisanter sur son lit de mort, enfin, il ne manquait aux fêtes du congrès que le convoi d'un « maréchal d'empire; eh bien! je lui donnerai ce « spectacle. » Malheureusement il tint parole.

Toujours vivement occupés du sort de leur patrie, les Polonais attendaient avec impatience le résultat des conférences du congrès, et l'accomplissement des promesses d'Alexandre. Un grand ministre d'Autriche, s'exprimant un jour sur le compte des Polonais avec fort peu de ménagement et contre leurs intérêts, son altesse impériale le grand-duc Constantin, qui s'était généreusement déclaré le soutien d'une si noble cause, ne pouvant contenir davantage son mécontentement, le témoigna, dit-on, au ministre par un geste éner-

gique, à la vérité, mais dont les Polonais sauront toujours un gré infini à leur auguste protecteur. Toutefois, malgré les obstacles sans nombre et les entraves suscitées par le cabinet de Vienne aux vues nobles et justes de l'empereur Alexandre, ce prince fut déclaré roi de Pologne. Il daigna en confirmer lui-même la nouvelle aux Polonais, dans une lettre écrite de sa propre main au président du sénat, comte Ostrowski. « C'est avec une satisfaction « particulière que je vous annonce, lui disait-il ; « que le sort de votre patrie vient enfin d'être fixé « par l'accord de toutes les puissances réunies au « congrès. En prenant le titre de roi de Pologne, « j'ai voulu satisfaire aux vœux de la nation. Le « royaume de Pologne sera uni à l'empire par les « liens de sa propre constitution, sur laquelle je « désire fonder le bonheur du pays. Si le grand in- « térêt du repos général n'a pas permis que tous les « Polonais fussent réunis sous le même sceptre, « je me suis efforcé du moins d'adoucir autant « que possible les rigueurs de leur séparation, et « de leur obtenir partout la jouissance paisible de « leur nationalité. Avant que les formalités per- « mettent de publier d'une manière circonstan- « ciée les points concernant l'arrangement défi- « nitif des affaires de Pologne, j'ai voulu qu'en « substance vous en soyez le premier informé de

« ma part, et je vous autorise à instruire vos « compatriotes du contenu de la présente.

« Recevez l'assurance de mon estime sincère.

« ALEXANDRE. »

Vienne, le 30 avril 1815.

Rien ne peut donner l'idée de la joie que cette nouvelle répandit dans les cœurs vraiment Polonais. Déjà, au milieu de cette allégresse universelle, on attendait l'arrivée prochaine du monarque désiré, lorsque tout à coup les évènemens changèrent de face en Europe. Le général Pozzo di Borgo, ministre de Russie en France, était arrivé de Paris à Vienne, annonçant au congrès que les Bourbons étaient plus affermis que jamais sur le trône. Quinze jours plus tard, au milieu d'une fête, d'une représentation de toutes les divinités de l'Olympe et du Parnasse, vient retentir, comme un coup de tonnerre, cette nouvelle étonnante : « Napoléon a quitté l'île d'Elbe, « Napoléon est en France! » La personne de qui je tiens ces détails et qui en fut témoin oculaire, le comte de Salmoni, homme de beaucoup d'esprit, me conta que l'alarme fut grande parmi les dieux de l'Empyrée, et que, parmi ceux de la terre, l'empereur Alexandre, en homme sage, se retira le premier de la fête pour dérober au public l'impression qu'il éprouvait.

Le lendemain, quand on fut remis de la violente secousse qu'avait dû nécessairement produire un évènement de cette nature, la réflexion vint calmer et détruire ce premier moment de surprise et de terreur involontaires. « C'est un « fou! c'est un aventurier! » disait-on en parlant de Napoléon. Outré des reproches piquans qu'on lui adressait de toutes parts sur son ignorance des affaires de France, qu'il eût été difficile au politique le plus consommé de prévoir, Pozzo di Borgo renchérissait sur tout le monde, et protestait que Napoléon serait *pendu à la première branche d'arbre*, à son arrivée en France. Cependant ce *fou*, cet *aventurier*, ou plutôt cet être inconcevable qui avait fui de l'île d'Elbe sur un simple brick et passé miraculeusement au milieu des vaisseaux anglais, débarque en France avec une poignée de soldats; vingt jours plus tard il entre dans Paris à la tête d'une armée, déclarant, dans son langage audacieux, que lui seul peut rétablir la paix, et qu'il vient la donner à l'Europe. O Providence! qui peut pénétrer tes décrets! Non, la chute de cet homme extraordinaire, qui parut long-temps incompréhensible à l'imagination, l'était moins que l'étonnante résurrection de son pouvoir.

Les Bourbons s'étaient dispersés; Louis XVIII,

forcé de quitter une seconde fois le sol de la patrie, d'abandonner le trône de ses pères à l'*étranger*, pour cette fois véritablement usurpateur, Louis XVIII se retira à Gand. Mais qu'allait devenir la France, puis l'Europe? La nouvelle, bien constatée, de la présence de Napoléon à Paris, de sa puissance toute réintégrée et sans coup-férir, avait quelque chose d'accablant qui répandit la stupeur et la consternation dans les conseils du congrès. Après tant d'efforts généreux, de sacrifices immenses, tant de sang répandu, il fallait revenir sur ses pas, renouveler les efforts, les sacrifices, comme si l'on n'eût rien fait! Cette idée était bien propre à jeter le découragement dans le cœur des souverains alliés. L'empereur Alexandre déclara qu'il était las de la guerre, et fatigué surtout d'exposer sans cesse la vie de ses soldats; d'autres motifs personnels et bien justes se joignaient encore à cette répugnance. Le prince Talleyrand avait été envoyé à Vienne par Louis XVIII pour régler au congrès les intérêts de la France. Il est difficile de concevoir quelles étaient les intentions de cet habile diplomate, travaillant en même temps, d'accord en apparence, avec toutes les puissances, à un système de longue pacification en Europe, et négociant avec l'Autriche un traité opposé aux intérêts po-

litiques de la Russie ; traité qui tendait à lui enlever cette influence à laquelle cependant la France devait son salut.

Pendant que Talleyrand, plein de confiance dans son crédit à Paris, cherchait à prolonger son rôle, il apprit la descente de Napoléon en France, son entrée dans la capitale, et fut informé qu'Alexandre n'ignorait plus les sourdes menées du ministère français royaliste. Comment parer ce dernier coup ? il était fatal ! Talleyrand avait trop d'esprit, ses notions en politique étaient trop étendues pour ne pas sentir que l'empereur Alexandre, seul, pouvait encore sauver la France, par ses immenses forces et son influence sur les autres puissances coalisées. Talleyrand donc, connaissant la générosité d'Alexandre, fonda sur elle ses dernières ressources de politique, et l'espoir de son propre salut. Il alla se jeter aux pieds de ce prince, l'assura que, trompé par son patriotisme, il pouvait avoir mal compris les intérêts de la France, les liens d'alliance qu'elle devait contracter ; puis il supplia l'empereur de lui pardonner, et de ne pas abandonner une cause qui était celle de tous les rois. Après quelques momens de silence et de réflexion, l'empereur, jetant un regard sévère sur Talleyrand : « Il ne s'agit pas de « moi, lui dit-il, ni d'une offense personnelle

« qui ne peut m'atteindre, mais du salut de la « France. » On doit convenir, du reste, que, sans le zèle extrême, infatigable, que Talleyrand déploya dans cette circonstance si critique, le congrès allait se dissoudre sans avoir rien conclu sur les destinées de la France.

Avec la magnanimité qui lui était naturelle, Alexandre, mettant de côté toute espèce de ressentiment particulier, pour ne songer qu'à l'intérêt de la cause commune, fit aussitôt marcher un corps de troupes considérable sous les ordres du maréchal Barclay de Tolly, non contre les Français, mais au secours des Bourbons, contre l'armée de Napoléon.

CHAPITRE XX.

CAMPAGNE DE 1815.—SECONDE INVASION DE LA FRANCE.—MODÉRATION D'ALEXANDRE ENVERS LES FRANÇAIS.—IL SE FAIT LEUR PROTECTEUR CONTRE LA CUPIDITÉ DE SES ALLIÉS.

Je n'entrerai point dans le détail de cette campagne de 1815, signalée, de part et d'autre, par de si hauts faits militaires, et terminée par la mémorable bataille de Waterloo. L'empereur de Russie ne se rendit à Paris qu'au retour de Louis XVIII dans cette capitale *. Toujours animé des pensées les plus généreuses et d'un esprit pacifique, Alexandre se montra à Paris sous le caractère conciliant d'un médiateur attentif à parer les coups que la politique des autres

* Seul espoir des Français au milieu des calamités qu'ils avaient attirées sur leurs têtes, la vue d'Alexandre y causa le plus vif enthousiasme. Ce prince, accompagné d'un seul aide-de-camp, se promenant un jour, en habit bourgeois, au Palais-Royal, y fut reconnu de la foule et suivi de nombreuses acclamations jusqu'à l'Élysée-Bourbon, où il logeait.

puissances se préparait à porter à la France. Tandis que les ministres plénipotentiaires rédigeaient un nouveau traité de paix, dont les conditions paraissaient devoir être fort dures pour la France *, Alexandre s'était rendu au camp de Vertus pour y inspecter ses troupes en présence des souverains alliés. Il y publia l'ordre du jour qui suit : « La trahison, les projets « infractaires de l'ennemi du repos public, vous « ont ramenés, braves guerriers, sur ces mêmes « plaines où vous l'avez vaincu, en vous frayant « sur ses traces la route de Paris. Grâce au Tout-« Puissant, votre valeur, bien connue de l'uni-« vers, n'a pas eu besoin d'éclater de nouveau. « Les mesures entreprises par les souverains « alliés ont renversé l'audacieux Napoléon avant « que vous eussiez pu prendre part à la lutte. Il « est fait prisonnier. Mais votre marche rapide « des bords de la Dewina et du Dniester aux ri-« ves de la Seine, prouvera suffisamment que la « Russie n'est point étrangère au repos de l'Eu-« rope, et que malgré la distance éloignée, vous

* Louis XVIII, qui avait le sentiment de l'honneur gravé au fond du cœur; ayant eu connaissance des conditions qui devaient être imposées à la France, voulut alors se démettre volontairement de la couronne, pensant avec raison qu'il était plus noble d'abdiquer que d'occuper un trône avili.

« êtes toujours prêts à marcher pour la justice, « partout où vous appellera la voix de la patrie et « celle de votre souverain. En vous congédiant vers « la terre natale qui vous est chère, il m'est doux « de vous témoigner, mes compagnons d'armes, « toute ma reconnaissance pour le zèle, l'exac- « titude, que j'ai trouvés parmi vos rangs dans les « plaines de la Champagne.... Que la bénédic- « tion du Très-Haut vous accompagne dans vos « foyers! Sa main toute-puissante vous a garantis « des maux qu'entraîne la guerre, et vous gui- « dera dans le chemin qui vous ramène au sein « de votre patrie. Reconnaissons sa bonté pour « nous, et n'oublions jamais ses saintes lois, et « que sa miséricorde nous a toujours assistés, « parce que nous avons toujours placé en lui « toutes nos espérances. »

Les habitans de la Champagne s'étaient rassemblés en foule aux environs de Vertus pour rassasier leurs regards de la vue de l'excellent prince qu'ils considéraient avec justice comme leur véritable protecteur. Apprenant que des dames françaises s'étaient réunies dans une grange pour assister à la revue, l'empereur Alexandre leur envoya toutes sortes de rafraîchissemens. Après la revue, l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse s'approchèrent d'Alexandre pour le com-

plimenter sur la belle tenue militaire du corps de quarante mille Russes qui avait manœuvré en leur présence avec une rare précision de mouvement et le plus grand ordre possible. Encore tout animé par l'exercice auquel il venait de se livrer, l'empereur, avec une contenance très fière, et la main sur son épée, répondit aux deux souverains : « Je puis, s'il est nécessaire, et si l'on « m'y force, rassembler ici sous deux mois deux « cent mille hommes de pareilles troupes. » Voulant donner à entendre par ce mot qu'il était disposé à prendre les armes pour la France, dans le cas où l'on ne voudrait pas reconnaître que, s'il était à désirer que la France reprît une assiette calme et tranquille, à l'abri des agitations intérieures, la politique de l'Europe exigeait également, et dans l'intérêt général des puissances coalisées *, que la France fût grande et forte. Grâce à l'intervention active et généreuse d'Alexandre, la France conserva ses anciennes limites ; mais, pour satisfaire à la justice sévère des puissances alliées, elle se vit condamnée à de fortes contributions, et à l'entretien de cent cinquante mille hommes de troupes étrangères.

* L'équilibre européen... mais il manque toujours un poids à cet équilibre...

Les fautes des nations attirent sur elles de terribles responsabilités; le temps seul peut en effacer la trace. Ce fut également contre l'avis de l'empereur Alexandre qu'on enleva de Paris tous les chefs-d'œuvre des arts, conquis à diverses époques par la valeur française. Une idée très sage et très favorable à l'étude des arts et aux artistes de l'Europe, portait Alexandre à demander que ces chefs-d'œuvre, au lieu d'être dispersés en différens pays, continuassent à orner le beau local où on les voyait réunis, en donnant au Musée du Louvre le nom de Musée de l'Europe. Et certainement l'Apollon du Belvédère et la Vénus de Médicis eussent reçu plus d'hommages à Paris, rendez-vous de tous les artistes célèbres, qu'à Londres, qui, d'ailleurs, n'avait pas plus de droits à leur posssesion que Paris. Ce projet n'obtint pas l'assentiment des autres puissances.

L'empereur Alexandre se vit aussi forcé de déclarer son opposition formelle pour empêcher la destruction des ponts d'Austerlitz et d'Iéna. Il avait l'âme trop grande, l'esprit trop étendu, pour ne pas sentir que ce n'était pas uniquement à un monument de pierre qu'était attaché le souvenir de la gloire française; mais il n'était pas donné à tout le monde de penser et de sentir comme ce prince.

Pendant son séjour en France, Alexandre ne fut occupé qu'à soulager ses habitans. Il se fit donner la liste des veuves, des orphelins et des cultivateurs dont les habitations avaient été détruites pendant la guerre; et tous ceux qui voulurent se rendre en Crimée obtinrent de la munificence impériale les secours et les passeports nécessaires.

Alexandre témoignait aux Français une confiance si parfaite, qu'il refusa l'escorte qui lui avait été offerte, disant qu'elle lui était inutile en France, et qu'il y était en pays ami. Un individu, à Paris, voulant savoir où logeait l'empereur de Russie, on lui répondit : « Dans la plaine des Vertus, à « l'hôtel de la Magnanimité. » Ce qui est un peu dans le genre des romans de mademoiselle Scudéri.

Dans ce court espace des *cent jours*, les événemens s'étaient succédé avec plus de rapidité que la pensée : on avait vu Napoléon débarquer en France, et remonter sur le trône; Louis XVIII se retirer à Gand; les armées coalisées marcher, attaquer et vaincre Napoléon; ce dernier fuir et confier ses destins aux vagues, moins perfides que les Anglais, auxquels s'abandonna cet autre Thémistocle, cet autre Annibal; enfin Louis XVIII ressaisir sa couronne, et rentrer dans sa capitale.

De tels évènemens, et si multipliés, pouvaient remplir des siècles.

Le perturbateur du repos de l'Europe, ce nouveau Prométhée, qui n'avait point dérobé le feu céleste, mais qui voulait embraser l'univers, Napoléon venait d'être exilé, sur un rocher, au milieu de l'Océan; il allait subir le tourment d'une ambition dévorante, à jamais privée d'aliment.

Alexandre et Napoléon sont un exemple frappant de la justice divine. Comment Alexandre a-t-il pu triompher de cet homme dont le génie supérieur semblait invincible? C'est qu'il a combattu avec Dieu, c'est qu'il ne s'est jamais enorgueilli de ses succès; tandis que Napoléon, qui mettait toute sa confiance dans la force de ses armes, a vu deux fois ses formidables armées se dissoudre, et sa puissance s'évanouir comme un songe : *Malheur à l'homme qui s'appuie sur un bras de chair!*

Je fis, à cette époque, la prière suivante pour l'empereur de Russie : « Ah! puisse la Providence « protéger toujours Alexandre! Puisse-t-elle l'as- « sister de sa force dans les combats et de sa « sagesse dans les conseils! Daignez surtout, ô « mon Dieu! le préserver de l'enivrement de la « fortune, si fatal aux princes, si préjudiciable au « bonheur de leurs sujets! Daignez lui prêter vos

« lumières dans l'emploi qu'il exerce en votre « nom ; bénissez toutes ses entreprises et te- « nez toujours son cœur entre vos mains puis- « santes! »

CHAPITRE XXI.

ALEXANDRE, ROI DE POLOGNE. —FÊTES A VARSOVIE. — RETOUR DE L'EMPEREUR DANS SA CAPITALE.

Satisfait d'avoir terminé avantageusement, pour le bonheur de l'Europe, la campagne mémorable de 1815, et de recueillir, pour prix de ses travaux, une paix longue et solide, Alexandre allait se délasser des fatigues de la guerre et des soucis de la politique en faisant des heureux. Il était attendu à Varsovie pour le couronnement; il s'y rendit en effet, après avoir célébré à Berlin les fiançailles de son auguste frère le grand-duc Nicolas avec la princesse royale de Prusse: affermissant ainsi son alliance avec cette puissance par les doubles liens du sang et de la politique.

L'empereur Alexandre arriva à Varsovie le 26 octobre 1815. Il y fit son entrée à cheval, portant l'uniforme polonais et la décoration de l'aigle blanc. Toutes les rues et les fenêtres, sur le passage de sa majesté, étaient ornées de fleurs, de chiffres, de draperies. Les différentes députations atten-

daient sa majesté auprès d'un arc de triomphe qui portait cette inscription : *Hic ames dici pater atque princeps.* L'empereur ne voulut pas recevoir les clefs de la ville, que lui présentait le président de la municipalité, et répondit au discours de ce magistrat : « Je n'accepte point les « clefs, parce que je ne suis pas venu ici en con- « quérant, mais en protecteur, en ami qui désire « vous voir tous heureux. » Mais il accepta l'offrande du pain et du sel, comme le don le plus utile de la Providence. Enfin les Polonais retrouvaient un roi, un père. Dans la soirée de ce jour mémorable, toute la ville fut illuminée en transparens allégoriques ; une foule innombrable, circulant dans les rues, faisait entendre des cris d'allégresse et le nom d'Alexandre répété à l'envi. L'empereur fut touché de ces preuves d'attachement et d'enthousiasme sur lesquelles il ne comptait pas, croyant, avec sa modestie ordinaire, que les Polonais lui préféraient Napoléon.

Alexandre accorda aux Polonais une constitution basée en partie sur le Code Napoléon, un sénat, le droit d'assembler des diètes. Il nomma le général Zaionczek * à la première place du royaume,

* Le général Zaionczek a passé une partie de sa vie au service de France ; c'était un des officiers les plus distingués de l'armée française : Napoléon l'estimait beaucoup. *Note de l'éditeur.*

celle de lieutenant-général, et lui apprit lui-même sa nomination. Le vieux guerrier représenta à l'empereur que sa fortune était trop bornée pour lui permettre d'accepter ce rang. « C'est un mé-« rite de plus à mes yeux, » répondit l'empereur, en assignant au général (à qui plus tard il conféra le titre de prince) un revenu de 200,000 florins de Pologne sur l'État.

L'empereur et roi ayant admis en sa présence une députation des départemens et villes du royaume, le palatin Matachowski exprima, au nom de ses compatriotes, les sentimens d'amour, de vénération et de reconnaissance dont ils étaient pénétrés pour le noble vainqueur qui rendait à leur patrie une nouvelle existence politique. Il ajouta, qu'en mémoire d'un jour si heureux, dans chaque département, tous les habitans s'étaient cotisés pour assurer le sort d'une famille indigente de laboureurs, et qu'ils en offraient l'hommage à sa majesté..... L'empereur répondit : « Je reçois avec sensibilité les expressions « des sentimens que vous me manifestez. Je sais « que ce pays a supporté de grands revers dont « il faut effacer la trace. Pour le soulager promp-« tement, j'ai donné l'ordre aux armées russes « de se retirer. En vous occupant de la classe inté-« ressante des cultivateurs, vous avez fait la chose

« la plus agréable à mon cœur. Tout ce que vous « entreprendrez à cet égard, sera l'objet de ma « plus vive sollicitude. Je suis toujours disposé « à recevoir toutes les requêtes qui me seront « présentées, soit par les particuliers, soit par les « départemens. Je me ferai rendre compte de « vos demandes par des personnes désignées à « ce sujet, et j'y donnerai toute mon attention. « Mes désirs n'auront jamais d'autre but que la « prospérité de votre pays et le bonheur de ses « habitans. »

Le comte Oginski, sénateur en Russie (le même qui a publié des Mémoires favorablement reçus du public); le comte Oginski s'était rendu à Varsovie, à la tête d'une députation lithuanienne, pour complimenter le nouveau roi de Pologne. L'empereur le reçut dans la salle du trône. M. Oginski observa qu'à l'endroit de son discours où il comparait à l'éclair la rapidité des victoires de l'empereur, sa majesté prit une contenance imposante, et que des larmes lui vinrent aux yeux, lorsqu'il parla de la reconnaissance des Lithuaniens. Cependant il s'est trouvé des personnes qui ont osé soupçonner de fausseté ce noble caractère; et Napoléon disait, en parlant d'Alexandre, qu'il était le plus beau, le plus fin et le plus faux des Grecs. De telles calomnies

n'ont pas besoin d'être réfutées, et la vie entière d'Alexandre est là pour répondre.

Le séjour de l'empereur à Varsovie fut célébré par des fêtes brillantes, chez le général Krasinski, le comte Palatin Potocki, la princesse de Wurtemberg. Il y eut aussi bal paré, donné par la ville, dans la grande salle de spectacle, et où l'on vit l'assemblage le plus séduisant du goût et de la richesse, des grâces et de la beauté. Ma mère qui, à cause de sa mauvaise santé, n'alla point à ces fêtes, eut l'honneur d'être présentée à sa majesté, chez sa sœur, la princesse Radzivil, et de remercier l'empereur de toutes les bontés qu'il avait eues pour sa famille. L'empereur autorisa ma mère à annoncer son arrivée à Vilna; il daigna lui parler de moi avec son indulgence ordinaire. On savait que l'empereur ne s'arrêterait qu'un jour à Vilna et coucherait à Towiany.

Mon père forma le projet de partir aussitôt après le bal, qui devait avoir lieu à l'arrivée de sa majesté, pour se rendre à Towiany avec moi et plusieurs autres personnes. Il espérait pouvoir entretenir l'empereur des différens abus qui s'étaient glissés dans le gouvernement, et de la manière dont quelques agens du pouvoir répondaient aux vues pleines d'équité et de modération d'un si bon monarque. Il courait aussi des bruits

inquiétans à Vilna. On disait qu'il se formait à Pétersbourg un parti de Russes mécontens de l'intérêt que l'empereur accordait aux Polonais, et de tout ce qu'il faisait pour le royaume. L'empereur lui-même ne se faisait pas illusion à cet égard, puisqu'à Varsovie il demandait aux Polonais de ne pas le compromettre avec les siens dans leurs discours patriotiques. J'ai su plus tard, à Paris, et je le tiens d'une personne digne de foi, qu'en 1815 le maréchal Soult avait surpris des papiers très importans qui dévoilaient des projets sinistres. Le maréchal s'empressa de les faire parvenir à l'empereur Alexandre, qui lui fit dire, en le remerciant, que le danger n'était pas aussi réel qu'il le pensait. Quelle fatale sécurité, et qu'on a de peine à la comprendre! Comment l'empereur Alexandre, avec cette sagacité qui le distinguait, cette rare pénétration de jugement qui le portait à désirer avec raison d'éteindre dans les autres contrées de l'Europe le foyer des révolutions, ne voyait-il pas le feu qui couvait dans ses propres États! Son cœur, il faut le croire, abusait son esprit et se refusait à croire à une si monstrueuse ingratitude de la part de ses sujets. Depuis quelques années, M. de C*** et moi, nous étions effrayés des propos séditieux qui parvenaient à nos oreilles, et nous fîmes part

de nos craintes à quelques agens du gouvernement, qui les traitèrent d'idées exagérées, de chimères aristocratiques; l'expérience leur a prouvé aujourd'hui que ces craintes n'étaient que trop fondées....

L'empereur Alexandre arriva la nuit à Vilna; on avait fait d'avance les préparatifs de bal, d'illuminations, etc. Mon père fit poser au-dessus de la porte de son hôtel un transparent qui représentait Vilna avec ses environs pittoresques au lever de l'aurore, avec ces mots : *Le retour de l'aurore nous promet des jours sereins.* Je fus prévenue, dans la matinée, par un aide-de-camp du prince Wolkonski, de la visite de sa majesté à une heure après midi. Il y eut, dans l'intervalle, présentation d'hommes au palais. L'empereur, en apercevant mon père, lui dit : « Ah! c'est vous, « comte! » et comme mon père voulait dire quelques mots pour se justifier aux yeux de sa majesté, l'empereur l'interrompit en disant : « Tout est « oublié, le passé est oublié. » Mon père, qui avait infiniment de tact, sentit que ce mot *oublier* signifiait plutôt pardonner; ma sœur et moi, nous le sentîmes aussi en admirant ce caractère noble et sensible qui pouvait pardonner, mais non oublier les torts qu'on avait eus avec lui. Mon père admirait et aimait véritablement l'empereur; il

n'avait été entraîné dans le parti contraire que par un enchaînement de circonstances; il n'osa point se trouver chez moi lorsque Alexandre daigna y venir, et ce fut ma sœur, qui, cette fois, m'aida à recevoir l'empereur, dont elle avait eu l'honneur d'être connue à l'époque du premier voyage de sa majesté à Vilna.

Après les premiers complimens, j'osai demander à sa majsté si elle avait été satisfaite de son séjour à Varsovie. L'empereur me répondit que Varsovie n'avait pas répondu tout-à-fait à son attente, à cause de l'irrégularité de ses bâtimens et de la malpropreté des rues; mais il convint cependant que cette ville était susceptible d'embellissemens. Sa majesté ajouta des choses agréables sur la société et sur les Polonais en général. « Je « ne me suis point, dit-elle, acquittée de toutes « mes promesses à leur égard; je n'ai encore « rien fait pour les Polonais; mais en travaillant « pour eux, j'ai eu de grands obstacles à vaincre « au congrès : les autres souverains se sont op- « posés, autant qu'ils l'ont pu, à mes projets « sur la Pologne; enfin voilà un premier pas de « fait. » Je ne pouvais m'accoutumer à entendre l'empereur parler du *royaume*. « Le royaume, « disait-il, a beaucoup souffert; on ne s'en aper- « çoit pas dans les villes, au milieu des fêtes;

« mais les campagnes se ressentent cruellement « de la guerre. » Alexandre vanta extrêmement la belle tenue des troupes polonaises : « Elles au- « ront un peu de peine à oublier l'ancien ré- « gime, à se faire au nouveau; mais cela vien- « dra tout doucement. Il faut de la subordination « parmi les soldats, une discipline exacte; car « lorsqu'une armée raisonne, l'État est perdu. « C'est ainsi que Napoléon a été lui-même cause « de sa perte par le défaut de discipline qu'il « laissait exister parmi ses troupes. » L'empereur parla ensuite de la France, des Français, aux- quels il ne ménagea pas les épithètes de *lésinerie*, de *cupidité*, de *malpropreté*, de *frivolité*. « Paris, « dit-il, est sale au moral comme au physique. » Je ne pus m'empêcher de répondre à cette sortie : « Sire, je reconnais cependant une sorte de mé- « rite aux Français, c'est d'avoir su apprécier les « bontés de votre majesté pour la France. » A ces mots l'empereur rougit, baissa les yeux, et me dit en souriant : « Je vous avouerai, made- « moiselle, que je n'ai fait que mon devoir; il « me paraissait affreux de voir faire du mal au- « tour de moi. Les Autrichiens, les Prussiens, « ont montré un acharnement, une cupidité, qu'il « était difficile de contenir. Ils ont voulu user « du droit de représailles; mais ce droit m'a tou-

« jours révolté ; car l'on ne doit se venger qu'en « faisant du bien. »

Avec quel triste plaisir je retrace une seconde fois ces belles paroles ! Dès lors je travaillais à un journal circonstancié, et l'on peut être assuré, non-seulement de l'exactitude des faits, mais qu'il n'y a rien d'altéré dans les expressions de l'empereur, qui se trouvent rapportées dans le cours de cet ouvrage. Qu'elles étaient belles, en effet, ces paroles dans la bouche du plus grand souverain du monde, de celui qui avait triomphé deux fois de la puissance et du génie d'un grand homme ! Il était aisé de voir que l'empereur s'entretenait avec satisfaction, quoique toujours avec modestie, de ses succès, de ses travaux pendant ces trois années d'absence, qui n'avaient fait qu'ajouter à sa beauté, car il était maigri, ce qui lui donnait l'air excessivement jeune. On ne retrouvait plus en lui ce charme si touchant de sensibilité que les malheurs de l'année 1812 avaient dû nécessairement développer, mais toujours le même attrait de grâce, de bonté, d'affabilité ; encore observa-t-on, généralement, qu'il avait un peu changé de manière d'être vis à vis des hommes.

Je demandai à sa majesté s'il était vrai qu'elle donnât la préférence à Londres sur Paris. « J'en

« conviens, me répondit ce prince; on ne voit « point à Londres les beaux édifices qui ornent « Paris, mais on y trouve infiniment plus d'or- « dre, de régularité, de propreté. » Il insistait beaucoup sur ce dernier point, faisant rigoureusement observer la propreté à Pétersbourg, et craignant, disait-il, qu'on ne se fût relâché à cet égard pendant son absence. L'empereur parla avec admiration des parcs anglais, et nous dit que nulle part l'art des jardins n'est aussi bien entendu qu'en Angleterre. Comme ma sœur paraissait prendre un vif intérêt aux détails que l'empereur donnait à ce sujet, sa majesté lui demanda si elle avait de beaux jardins, et témoigna son regret de n'avoir pu, à cause de la mauvaise saison, visiter l'*Arcadie* lorsqu'il avait passé la nuit dans le château de ma tante Radzivil, non loin de Varsovie. La gelée était très forte depuis quelques jours, et le froid se faisait un peu sentir dans l'appartement; l'empereur, qui s'en aperçut, nous dit à cette occasion qu'il craignait d'avoir perdu l'habitude du climat de Pétersbourg après ces trois hivers passés en France et en Allemagne; qu'au reste les belles dames parisiennes, au milieu de leur élégance et de leur recherche, meurent de froid dans leurs appartemens. L'empereur daigna nous témoigner ensuite son regret

de ne pouvoir s'arrêter plus long-temps à Vilna.

Le bal commença à huit heures; l'empereur, qui depuis quelque temps s'était remis à la danse, valsa très long-temps avec moi et d'autres dames; il dansait avec autant de grâce que de noblesse. En dansant la *polonaise* avec le prince Wolkonski, qui remplaçait alors le comte Tolstoy auprès de sa majesté, je lui fis part du projet que nous avions eu d'aller à Towiany; projet qu'il n'était plus possible d'exécuter, ajoutai-je, puisque sa majesté partait de grand matin pour s'y rendre elle-même. « Votre projet est charmant, me dit « le prince, il ne faut pas y renoncer; au con- « traire, partez tout de suite en sortant du bal, « vous aurez le temps d'arriver, et moi je me « charge de retarder le départ de sa majesté. » L'empereur, qui nous suivait, voulut absolument savoir de quoi il s'agissait; il fallut bien l'avouer, en ajoutant qu'on ne pouvait plus y songer, bien que nos amis de Towiany, instruits de notre intention, nous eussent préparé un relais sur la route, car la marche aussi rapide que l'éclair de sa majesté ne nous permettrait jamais d'arriver à temps. En me remerciant avec la plus aimable vivacité, l'empereur soutint, comme le prince Wolkonski, qu'en partant à onze heures de la nuit, en me mettant dans une bonne voiture,

avec une *bonne pelisse* pour me garantir du froid, et ayant de bons chevaux, je ferais très facilement le trajet de Vilna à Towiany. « D'ailleurs, dit sa « majesté, je ne partirai pas de si bonne heure. » Je rendis compte de cet entretien à mon père et à ma sœur, qui décidèrent qu'il fallait aller à Towiany. Mais mon père, après l'accueil un peu froid de l'empereur, ne croyait plus devoir faire ce voyage; ma sœur, qui relevait de couches, ne pouvait pas s'exposer au grand froid; ma tante, la comtesse Corvin Kossakouska, née Potocka, se décida à venir avec moi, et mon beau-frère, le comte Günther, voulut bien nous accompagner. Nous ne fîmes que changer de toilette, et partîmes sur-le-champ. Avant notre départ, mon père me chargea en particulier de dire pour lui et mon frère quelques mots de justification en leur faveur à sa majesté. Notre voiture cassa en route; heureusement nous nous en procurâmes une autre dans le voisinage, et nous continuâmes notre chemin jusqu'à Towiany, où nous arrivâmes à la brune, en mourant de rire. Depuis Vilkomir, qui en est à un mille, on nous avait toujours pris pour l'empereur, et rendu les honneurs en conséquence, la garde présentant les armes, les courriers s'élançant à bride abattue pour annoncer l'arrivée du monarque, et à Towia-

« refusa, et j'eus beau insister, toutes les fois « que je voulais prendre sa main, elle la retirait; « enfin c'était à mourir de rire. Faites-vous con- « ter cela par votre tante et le prince Antoine, « qui étaient présens; ils ont bien ri. » Au moment de se retirer, l'empereur nous dit : « Je vou- « drais bien insister auprès de ces dames pour « qu'elles ne se donnassent pas la peine de se lever « de grand matin; mais je crains qu'elles me re- « fusent cette grâce. » Nous répondîmes à la fois que nous nous empresserions de profiter de tous les momens qu'il nous était accordé de jouir de sa présence. Quoique très fatiguées de la nuit précédente, ma tante et moi, nous veillâmes encore pour faire aux dames de la maison la description du bal et des toilettes de Vilna. Cependant à six heures, il ne faisait pas jour encore, il fallait être habillées et rendues au salon. L'empereur ne tarda point à paraître, et daigna s'informer si nous avions bien passé la nuit; il voulut bien aussi me demander *mes commissions* pour Pétersbourg. Au lieu de répondre, je demandai les ordres de sa majesté pour Vilna. L'empereur, se retournant vers le cercle de dames (tout le monde était debout) : « Mademoiselle ne veut « pas me donner de commissions pour Péters- « bourg, et elle m'en demande pour Vilna. » Je

ne sais pourquoi ce mot me fit mal. J'espérais toujours que sa majesté me dirait quelque chose de mon père ; le souvenir de ses anciennes bontés pour lui, comparées à sa froideur actuelle, me donnait l'idée que mon père serait peut-être mécontent que je n'eusse pas cherché à l'excuser, ainsi que mes frères, auprès de l'empereur. Mais, toujours entourée, je n'en avais pas eu le loisir ; d'ailleurs qu'aurais-je pu dire? à quoi pouvait servir de rappeler le passé? Enfin la fatigue de deux nuits d'insomnie, agissant sur mes nerfs, me bouleversèrent au point que je me sentis trouver mal, et je passai dans la chambre voisine pour respirer un peu auprès de la croisée. Frappé de la singulière altération de ma figure, l'empereur me suivit pour me demander si je souffrais. Je dis à sa majesté que la chaleur des poêles m'avait incommodée, mais que cela allait se passer, et je rentrai au salon avec la comtesse Moriconi. L'empereur raconta à ces dames ce qui m'avait fait mal, et combien, en général, la chaleur des appartemens nuit à la santé ; Alexandre ajouta que lui-même avait été obligé de faire ouvrir les fenêtres dans sa chambre à coucher. Je voyais la bonté de l'empereur dans tout ce qu'il disait ; mais j'étais en même temps si troublée de l'idée de m'être donné un ridicule à ses yeux, que j'en

ressentis une violente palpitation de cœur et une extrême irritation contre moi-même. J'avais beau me contraindre, je suffoquais; la comtesse Plater, qui était à côté de moi, m'entraîna hors du salon : « Au nom du ciel, me disait cette parfaite « amie, remettez-vous; songez que vingt per- « sonnes ont les yeux attachés sur vous. » Et elle y joignit une idée si plaisante, que je partis d'un éclat de rire. Enfin je réussis à me calmer; mais j'avais les yeux fort rouges d'avoir pleuré, et j'étais confuse, autant qu'on peut l'être, d'une scène aussi déplacée. L'empereur revint près de nos places, et, d'un air inquiet et pensif, il me demanda si j'étais sujette *à cela*. Je répondis que j'avais très souvent des maux de nerfs. « Très « souvent, » répéta avec vivacité mon excellente amie. Sa majesté alors nous fit ses adieux, et nous la suivîmes dans le salon, où elle me pria de rester en *sentinelle* auprès de la comtesse Moriconi, pour l'empêcher d'en sortir. Mais dès que l'empereur fut parti, la comtesse se rendit au perron. Sa majesté, déjà assise dans son traîneau, me fit un petit signe de reproche, en disant : « La *sentinelle* n'a pas fait son devoir. » Je répondis en riant que l'on avait forcé ma *consigne*.

CHAPITRE XXII.

EXPULSION DES JÉSUITES DE L'EMPIRE DE RUSSIE. — EXEMPLE DE SÉVÉRITÉ ÉCLATANT CONTRE UN GÉNÉRAL PILLARD. — VOYAGE DE L'EMPEREUR A VARSOVIE. — RÉJOUISSANCES. — PARTICULARITÉS.

Peu de temps après son retour à Pétersbourg, l'empereur fit un coup d'autorité qui causa beaucoup d'étonnement dans la société : il expulsa l'ordre des jésuites de Pétersbourg, plus tard de Pototzh, et enfin de tout l'empire, en déclarant que c'était avec justice que tous les souverains avaient chassé de leurs États cet ordre dangereux et intrigant. Peut-être a-t-on pu reprocher avec raison aux jésuites un zèle de conversion inquiétant pour le culte du pays : ils attiraient à leurs sermons une infinité de personnes de distinction, et un grand nombre de femmes de la cour changèrent de religion à l'insu de leurs familles. Les jésuites abandonnèrent leurs maisons, leur fortune, leurs établissemens florissans sans laisser échapper un murmure, considérant le décret qui

les accablait comme émané du ciel, et se courbant, en apparence au moins, sous une main divine. Un jésuite de la maison de Riga, dont l'établissement était en vénération même parmi les luthériens, répondit à une personne qui s'attendrissait sur son sort : « Je trouverai partout « cinq pieds de terre et la mort après laquelle je « cours. »

L'empereur fit, dans le même temps, plusieurs actes de justice très remarquables. Il dégrada, et fit rentrer dans la foule des simples soldats, le général Tutchkof, qui s'était permis de piller en Lithuanie, pendant la campagne de 1812. Alexandre faisait sévir contre tous les coupables, contre les abus de tout genre, avec une sévérité dont l'exemple était salutaire par le juste effroi qu'il inspirait dans tout l'empire. L'empereur prouvait, en un mot, par cette sage conduite, qu'il est possible d'allier à la bonté, à cette sensibilité excessive qu'on lui reprochait, la fermeté, la justice, qualités précieuses dans un souverain. On publia à la même époque un manifeste de l'empereur, qui nous parut rempli de piété et de nobles sentimens; Alexandre y parlait de Dieu comme saint Louis, et de ses succès, de ses triomphes, comme jamais souverain n'en parla, avec une modération dont l'histoire offre peu

d'exemples. Je remarquai pourtant avec peine qu'après avoir triomphé de Napoléon dans ce monde, il semblait vouloir le poursuivre dans l'autre, en le faisant comparaître devant le tribunal de Dieu.

L'année 1816, je fis, avec mon père et une de mes parentes, un voyage à Carlsbad, Égra, etc.; à notre retour nous nous arrêtâmes à Varsovie, où l'empereur était attendu le 30 septembre. Nous logions auprès de ma mère, dans la plus belle rue de Varsovie, et dans un hôtel très vaste, mais si rempli de monde, vu la circonstance de l'arrivée de sa majesté, que je ne pus y obtenir que deux chambres très mesquines au rez-de-chaussée, et donnant sous la porte cochère. L'empereur arriva la nuit; je le devinai sur-le-champ au grand mouvement des militaires parcourant les rues avec empressement. Rien n'est plus amusant, lorsqu'on porte en soi un grand fond de tranquillité, que d'observer les scènes du monde, en restant soi-même derrière le rideau; mais il faut, pour cela, le goût de l'observation, du repos, et une absence totale d'amour propre.

Il y eut, ce jour-là même, une grande parade sur la place de Saxe; je vis l'empereur traverser la rue, à cheval, en uniforme polonais, avec le plumet amarante et blanc au chapeau. C'était la

première fois que je le voyais avec les couleurs polonaises ! Le premier bal eut lieu chez le vice-roi ; ma tante Radzivil m'y mena ; elle avait déjà vu sa majesté, et, entre autres choses, lui avait appris mon arrivée. L'empereur, avec sa bonté accoutumée, daigna parler de moi à ma tante en termes que je ne rapporterai point ici. Ma tante me conduisit tout au milieu du bal pour me présenter à sa majesté, qui m'adressa la parole en disant qu'elle espérait que ce n'était pas à cause de ma santé que j'avais fait le voyage des eaux. En dansant avec moi, Alexandre daigna se souvenir de l'indisposition que j'avais eue à Towiany, et me demanda si elle n'avait point eu de suite. L'empereur ayant témoigné le désir de venir me voir, je pris la liberté de représenter à sa majesté que j'étais trop mal logée pour avoir l'honneur de la recevoir, mais que j'encouragerais ma mère à me suppléer en cela. L'empereur me fit remarquer qu'il était en uniforme polonais, et je dis que j'avais déjà eu l'avantage de le voir dans ce costume. Il me demanda où : « Lorsque votre ma-
« jesté traversait la rue pour se rendre à la place
« de Saxe. » « J'ai cependant regardé de tous les
« côtés, et je ne vous ai point aperçue. »

L'empereur se retira du bal à onze heures ; il ne veillait plus, se levant de grand matin, soit

pour assister aux exercices, soit pour travailler avec ses ministres. Le lendemain il y eut grande revue de l'armée polonaise sur la plaine de Povonski, qui se couvrit dans la matinée d'une foule innombrable d'équipages, de gens à pied ou à cheval, accourus pour assister à ce spectacle brillant et guerrier. Un beau soleil d'automne éclairait cette scène mouvante. A l'arrivée de sa majesté, les troupes crièrent *houra*, et la musique militaire fit entendre l'air favori de *God save the king*. Son altesse impériale le grand-duc Constantin paraissait enchanté de faire à son auguste frère les honneurs d'une armée si belle et si bien exercée. A la fin des manœuvres, les troupes défilèrent en bon ordre, les officiers faisant caracoler leurs chevaux de bataille, et saluant de la pointe de l'épée en présence de sa majesté, qui eut constamment la main au chapeau pendant que l'armée défilait. Le dimanche d'ensuite, après la parade, l'empereur assista à une messe pour les militaires dans l'église de Sainte-Croix, et moi je renouvelai à Dieu mes vœux pour la prospérité de cet excellent prince.

Rentrée chez moi, à peine avais-je fini ma toilette lorsque j'entendis ma femme de chambre s'écrier tout à coup : « Voilà l'empereur qui arrive ! » Je regarde à la fenêtre et je reconnais effec-

tivement sa majesté, à la portière de sa voiture, qui entrait sous la voûte. Un peu contrariée d'une visite dont je n'avais pas été prévenue, j'espérais que sa majesté serait montée chez ma mère, et comme je sortais pour m'en assurer, je vis l'empereur ne faire qu'un saut des marches de sa voiture dans la chambre qui précédait la mienne; riant peut-être de mon air confus, me demandant pardon de son *indiscrétion*, et disant que c'était son domestique, domestique parlant le français et le polonais, qui lui avait indiqué mon logement. Enfin, voyant que j'hésitais, sa majesté me donna la main en me priant de lui montrer le chemin, et bon gré mal gré il fallut la conduire dans cette chambre où régnait encore le désordre de la toilette. Je ne savais, dans cet embarras extrême, si je devais m'occuper de l'empereur ou de faire ranger la chambre. Victoire arriva avec son air délibéré de soubrette et m'évita cette peine. Alexandre s'amusait ainsi à faire des visites du matin, chez les dames, sans les en prévenir; il surprenait l'une en robe de chambre chinoise; l'autre attachant de travers et à la hâte son bonnet sur ses cheveux mal arrangés : la vice-reine, entre autres, gagna un rhume pour être sortie trop précipitamment de son bain lorsqu'on lui eut annoncé l'arrivée de l'empereur

chez elle. Tout ce trouble, cette confusion, le divertissaient au dernier point, car il avait à cette époque infiniment de gaieté. Lorsque nous fûmes assis, l'empereur fit la plaisanterie de présenter une chaise à ma petite chienne, qu'il caressa beaucoup, disant qu'il était bien juste qu'elle fût aussi de la société.

Sa majesté parla ensuite de la revue, me demanda si j'y avais été, ce que j'en pensais. Enfin ma mère, prévenue de l'arrivée de sa majesté, se hâta de descendre. Je l'annonçai, et l'empereur me dit : « Vous allez voir une répétition de la « scène dont je vous ai parlé. » Effectivement, l'empereur étant allé au devant de ma mère, voulut lui prendre la main et ôter son gant; ma mère s'y opposa avec respect; l'empereur lui disait en riant : « Mais croyez-vous que je sois un *pestiféré*, « un homme malsain? qu'y a-t-il donc de si « extraordinaire à baiser la main d'une femme? » Puis il baisait la mienne, pour donner l'exemple; mais ma mère soutenait que, malgré la différence de leur âge, elle ne pouvait s'empêcher de considérer l'empereur comme un père. Ce petit débat nous fit extrêmement rire. L'empereur m'adressa diverses questions sur mon voyage; je citai à sa majesté les personnes qu'elle avait connues à Vienne, entre autres madame la landgrave de

Furstemberg, femme de beaucoup d'esprit, élevée en France, et dont l'empereur fit l'éloge. Elle était sœur du prince Schwartzemberg, qu'Alexandre appelait son frère d'armes. Je dis aussi à sa majesté que la landgrave ne l'appelait jamais autrement qu'Henri IV. L'empereur fit une petite mine en haussant les épaules; je devinai pourquoi. On avait dit que l'empereur Alexandre, pendant son séjour à Vienne, se plaisait beaucoup dans la société de la princesse *Gabrielle D****, nièce du prince Schwartzemberg, personne moins remarquable peut-être par les charmes de sa figure que par les qualités estimables de son caractère. « Vous allez partout, me dit sa majesté avec « le ton d'un aimable reproche, vous allez par- « tout et vous ne voulez pas venir à Pétersbourg. « Je vous prouverai mathématiquement que vous « avez fait une route plus longue que celle de « Pétersbourg, où vous seriez reçue à bras ou- « verts. » A ce sujet, l'empereur s'étendit en éloges auprès de ma mère sur la conduite que j'avais tenue en 1812, et prétendit que c'était véritablement un sentiment de *vénération* que lui et les siens avaient pour moi. Sa majesté daigna s'informer de ma sœur, me demanda des nouvelles de Vilna, assurant que la dernière fois qu'elle y avait passé c'était pour me voir, car elle aurait

eu un chemin plus direct par Kowno. « Mais que « cela reste entre nous, je vous prie, car je me « ferais de mauvaises affaires avec les Lithua- « niens. » Cette crainte de sa part nous fit rire.

L'empereur reparla des troupes polonaises. « Je n'ai rien vu dans les armées étrangères qui « les surpasse ; il est possible qu'il y en ait d'aussi « belles, mais non pas qui puissent l'emporter sur « les troupes polonaises, et il faut que cela soit « vrai, car je suis très difficile. » Je ne pus m'empêcher de relever en riant ce mot, et de dire que ce n'était qu'une *prétention*. « Comment, reprit sa « majesté, vous croyez que je ne suis pas difficile, et que je ne sais pas me mettre en colère? « (Autre prétention pensais-je) : J'ai pourtant « fait un beau tapage à Vilna à cause de la garnison. Vous l'a-t-on dit? » « Oui, sire, je sais que « cette scène a été admirablement bien jouée, « avec une majesté incomparable, et j'ai regretté « de n'en avoir pas été témoin. » L'empereur se retourna vers ma mère et lui dit : « Vous voyez « comme mademoiselle se moque de moi. » Ma mère répondit : « Sire, c'est parce que vous l'avez « gâtée. » J'ajoutai : « Après avoir entendu gron- « der pour la forme le général P***, le public a su « également que sa majesté avait pris en particu- « lier ce pauvre homme pour l'assurer qu'une

« faute ne lui ferait pas oublier de longs ser-
« vices. » L'empereur sourit. Je dis alors que nous attendions ma tante à dîner, et qu'elle jetterait les hauts cris en trouvant sa majesté chez moi. C'était l'habitude de madame de Radzivil lorsque quelque chose l'étonnait; elle le faisait avec une grâce toute particulière qui a été célébrée par le prince de Ligne dans le portrait qu'il a fait d'elle sous le nom d'*Armidouska*.

« Qu'elle ne crie pas si fort, nous dit l'empe-
« reur, car je dirai qu'elle est venue chez moi par
« un escalier dérobé. Je me promenais un soir
« sur la terrasse du château; tout à coup, j'aper-
« çois une femme qui me fait des signes des fe-
« nêtres du maréchal du palais. Je n'eus pas
« l'impudence de supposer que ce fût une des
« belles filles du maréchal. Enfin j'approche et
« reconnais votre tante. Elle vint me trouver sur
« la terrasse, et je la fis monter chez moi. »
Comme l'empereur achevait ces mots, la porte s'ouvre à deux battans, et nous voyons entrer ma tante, appuyée sur le bras de son fils, le prince Antoine Radzivil, suivie de sa nièce, l'aimable Isabelle B***, et faisant les cris que j'avais annoncés. « Comment, dit-elle à l'empereur, avant
« d'être venu chez moi? voyez un peu quelle
« conduite! » Il s'établit une discussion très plai-

sante entre l'empereur et elle. « Pourquoi, disait « Alexandre, voulez-vous que j'aille chez vous « puisque vous venez chez moi? » « Et dans une « si vilaine chambre encore, » reprit ma tante. « Mais je ne suis pas venu admirer les apparte- « mens, » dit sa majesté. Le prince Antoine voulut baiser la main de l'empereur, qui l'embrassa cordialement. Mon cousin ne faisait que d'arriver; il était chargé de complimens pour sa majesté de la part du roi de Prusse. Tout le monde parlait à la fois dans cette petite chambre; on riait, on criait, on s'embrassait; l'étiquette était bien loin; on eût cru voir une réunion de famille. Enfin, l'empereur, qui était d'une grande gaieté, se mit à faire les honneurs et à présenter des siéges aux dames. On s'assit, on parla du grand-duc Nicolas et de la princesse Charlotte de Prusse. Je dis que j'avais vu, à Posen, le buste de la princesse, qui m'avait paru charmant. « Oui, dit Alexandre, et son caractère est comme « sa figure. » Ma tante demanda des nouvelles des deux jeunes grands-ducs, qu'elle avait connus dans leur enfance. L'empereur lui dit qu'ils étaient très beaux, plus grands que lui de la tête et minces à proportion de leur âge. Ma tante raconta ensuite son entrevue de la terrasse. « Il fau- « drait un Tasse pour la décrire, disait-elle avec

« un ton plaisamment exalté : il était si beau au « clair de la lune, il avait l'air d'un Renaud, et « que n'étais-je une Armide ! » Elle ajouta mille de ces choses qu'Alexandre prenait toujours pour des complimens, et qui étaient la vérité pure quand ils s'adressaient à ce prince. Il l'interrompit. « Laissez là votre poésie ; je n'ai jamais rien lu de toute « celle qu'on a faite pour moi ; j'aime mieux votre « prose. Parlez-moi plutôt de la revue, comment « trouvez-vous mes soldats ? » Ma tante lui en fit son compliment. « Eh bien ! dit l'empereur avec « malignité, en me poussant doucement de la « main pour que je fisse attention à la mine de « ma tante ; eh bien ! il ne faut pas regretter pour « eux votre Garenne (maison de campagne charmante à une lieue de Varsovie). » Ma tante, aussitôt de se récrier qu'elle n'en était pas moins fâchée qu'on eût occupé par des quartiers militaires une maison qu'elle venait d'acheter. Après quelques plaisanteries de ce genre, l'empereur lui dit : « Est-ce que vous ne viendrez plus à Pétersbourg ? il faut y venir avec votre nièce, et je « vous donnerai des petites pierres comme autrefois. » *Ces petites pierres*, c'était un obélisque immense en granit rose, sur des bases de porphyre, qui est placé en Arcadie. « Eh ! mon Dieu ! « dit ma tante, je ne demanderais pas mieux que

« d'y aller avec elle, mais on ne me laissera pas « partir; il faut pour cela que vous m'envoyiez « un *oukase*. » « Fort bien, répondit Alexandre, je « vous enverrai un petit mandat, venez seule- « ment. »

Sa majesté se leva en disant : « Il n'est si bonne « compagnie qui ne se sépare, il faut que je re- « tourne chez moi, car mes enfans m'attendent « à dîner. » *Ces enfans*, c'étaient les généraux et colonels de l'armée polonaise, qui avaient, ce jour-là, l'honneur de dîner avec l'empereur. Ma tante le suivit en lui disant qu'elle avait mille affaires à lui confier, et lui parla entre autres d'un de ses protégés, pour qui elle sollicitait la clef de chambellan : car, disait-elle avec ce ton qu'elle savait si bien rendre comique sans déroger à la noblesse de ses manières, tant qu'il n'aura pas cette bienheureuse clef, il sera comme le *renard sans queue*.

Nous reconduisîmes l'empereur jusqu'à sa voiture ; et ma tante, en le regardant monter, répétait : « Il est beau, il est adorable, il est unique! » Deux jours après, ma tante, dînant encore chez ma mère, on lui remit un billet de la part de M. de Novosiltzoff, résidant de sa majesté à Varsovie, qui disait à ma tante que l'*ange des anges* ayant daigné consentir à dîner demain chez lui,

il la priait d'y venir aussi et d'amener sa nièce, parce que l'empereur aurait du plaisir à la voir, et qu'il savait l'apprécier. Le ton de ce billet, si aimable dans ce qui me concernait, me flatta autant qu'il me surprit, car je connaissais à peine M. de Novosiltzoff à cette époque. Nous devinâmes bientôt de quelle source partait cette attention gracieuse, qui renfermait une nouvelle preuve de bienveillance et de bonté que je n'avais pu mériter, et à laquelle je fus sensible comme je devais l'être.

Ma tante vint me chercher pour aller à ce dîner; M. de Novosiltzoff nous reçut avec la politesse qui le distingue, remerciant même ma tante de m'avoir amenée. Elle répondit quelques mots pour moi, car j'étais trop embarrassée pour faire des phrases et des complimens. Toute la maison de l'empereur, les ministres et quelques personnes de distinction s'étaient déjà réunis; il n'y avait de femmes invitées que la vice-reine, l'épouse du ministre secrétaire d'État, madame Sobolewska, femme très distinguée sous tous les rapports, et la nièce de M. de Novosiltzoff, très aimable personne. Je fis tout de suite connaissance avec ces deux dames, parce que nous faisions cause commune; nous avions peur toutes les trois, surtout moi, qui ne m'étais jamais trouvée à un grand

dîner de cérémonie. Madame N*** prétendit que j'avais peur sans raison ; « car, me dit-elle, lors-« que mon oncle a demandé à l'empereur la per-« mission d'inviter des dames, vous avez été une « des premières que sa majesté ait nommées. » Aussitôt qu'on eut annoncé l'empereur, M. de Novosiltzoff et sa nièce sortirent pour le recevoir. Sa majesté vint auprès des dames ; elle fit ses excuses à madame Sobolewska de l'avoir dérangée en venant chez elle le matin (elle était à sa toilette). Alexandre lui parla de son fils, qui, très jeune, venait déjà d'entrer au service, et que l'empereur trouvait très beau. « Il ressemble donc « à sa mère? » dis-je alors. « Non, dit cette dame « avec vivacité, il ressemble à son père. » Alexandre sourit, puis me demanda si j'avais été à la revue, et prétendit que c'était *Morphée* qui m'avait empêchée d'y aller. Il voulut savoir également si je connaissais les environs de Varsovie. Je répondis que le mauvais temps ne m'avait pas permis de les parcourir, mais qu'en général je leur préférais ceux de Vilna ; l'empereur, devinant ma pensée, sourit avec finesse, et voulut bien partager mon opinion à cet égard.

Le dîner fut très beau. A table, le grand-duc Constantin me salua ; malheureusement je ne m'en aperçus pas. Son altesse impériale dit à ma

tante, placée à côté de lui : « Votre nièce est bien « *chiche* de révérences. » Ma tante me redit mot pour mot ce que le prince venait de lui dire; alors je me hâtai, en riant, de faire deux ou trois révérences.

En sortant de table, on se groupa sans ordre dans l'appartement; l'empereur se mit à causer avec ma tante auprès de la cheminée. Je l'entendis m'appeler, et je m'approchai. Il me dit : « Priez « votre tante qu'elle vous mène voir ses maisons; « vous en serez contente; vous verrez le bon or- « dre qui y règne. » Je crus qu'il s'agissait encore de la garenne; mais c'était de deux maisons à Varsovie qu'on avait prises aussi pour des quartiers militaires; l'empereur disait en riant que ma tante en avait fait un don gratuit à la patrie, et qu'en récompense, lui et son frère donneraient à la princesse une capote et une amazone de drap d'uniforme. Ma tante ne goûtait pas infiniment cette plaisanterie; mais elle faisait semblant d'en rire, parce qu'elle avait une grâce à demander à sa majesté. Elle commença par faire intervenir M. de Novosiltzoff, et, pour mieux séduire l'empereur, elle lui dit en russe : « Dites-lui « de faire tout ce que madame de Radzivil vou- « dra. » L'empereur me dit : « Vous voyez comme « elle parle russe. » « Il est impossible, répondis-

« je, de demander davantage en moins de pa-
« roles. » Nous riions tous. L'empereur, qui pous-
sait la bonté jusqu'à me faire valoir dans les plus
petites choses, répéta à M. de Novosiltzoff ce que
j'avais dit, en ajoutant que cela était bien vrai.
« Certainement, ajouta ce dernier; car enfin, si
« votre majesté me l'ordonne, il faudra bien que
« je fasse tout ce qu'il plaira à la princesse de de-
« mander. » L'empereur voulut savoir à quoi s'en
tenir. Il s'agissait d'une certaine étendue de terres
que ma tante voulait acquérir sur les domaines
de la couronne, pour agrandir son *Arcadie*. « Ce
« n'est pas ma faute, disait-elle, si je n'ai jamais
« pu terminer cette affaire, que j'ai traitée suc-
« cessivement avec trois primats et Davoust, qui
« ont joui de ce domaine; ils ont tous dégrin-
« golé. Mais vous, sire, j'espère que vous ne dé-
« gringolerez pas. » Cette expression, adressée à
un souverain, était parfaitement comique; elle
fit son effet. L'empereur assura qu'il ferait son
possible pour que cela n'arrivât pas. « Mais enfin,
« dit-il, de quelle étendue est ce terrain? » « De
« quatre verstes en carré. » « Comment! s'écria sa
« majesté, la moitié suffirait pour faire manœu-
« vrer l'armée polonaise; et que me donnerez-vous
« en compensation? » « Sire, vous aurez deux
« cent cinquante florins de rente. » L'avidité af-

fectée de ma tante d'un côté, et de l'autre l'avarice simulée d'Alexandre, qui semblait craindre de se laisser surprendre, et veillait à défendre de si grands intérêts, présentaient un spectacle fort amusant. Les parties se séparèrent sans avoir rien conclu.

CHAPITRE XXIII.

SÉJOUR D'ALEXANDRE A VARSOVIE. — FÊTES. — ENTRETIENS DE L'EMPEREUR AVEC L'AUTEUR.

De toutes les fêtes brillantes qu'il y eut à Varsovie pendant le séjour de l'empereur Alexandre, une des plus agréables et des mieux ordonnées, à ce qu'il me parut, fut celle que donna, dans son hôtel, le sénateur palatin comte Stanislas Potocki. En dansant la polonaise avec moi, l'empereur me fit quelques plaisanteries sur le compte d'un Anglais qui se trouvait alors à Varsovie et voyageait dans le Nord ; sa majesté prétendait que j'avais fait un prodige en le faisant valser en mesure, chose qui n'était jamais arrivée à un Anglais depuis qu'il y en a dans le monde, disait-elle.

Je demandai à sa majesté si elle avait été satisfaite des dernières manœuvres ; elle me répondit que oui, et voulut savoir si elles m'avaient intéressée. Je pris la liberté de lui dire qu'assurément, comme Polonaise, je m'y étais trouvée

avec beaucoup de plaisir; mais que, comme Lithuanienne, j'avais éprouvé un sentiment de peine et même d'envie. Il comprit sur-le-champ ma pensée; car il était doué d'une perspicacité étonnante pour saisir le sens le plus obscur d'une phrase, et, comme l'on dit vulgairement, ce prince entendait à demi-mot. Me serrant la main avec une expression véritablement solennelle: « Soyez tranquille, me dit-il, c'est une chose « arrangée. » Et puis, craignant d'être entendu de ceux qui précédaient ou suivaient dans la danse, Alexandre me parla à l'oreille, et m'assura que nous aurions en Lithuanie un corps de troupes pareil, régiment de Vilna, régiment de Minsk, en un mot la même organisation intérieure. Moi, j'osai l'assurer qu'il y trouverait le même zèle, et que les Lithuaniens ne le céderaient en rien aux Polonais. « Vous trouverez déjà, « me dit ensuite sa majesté, des changemens « dans le gouvernement en Lithuanie; un grand « nombre de places sont actuellement occupées « par les personnes du pays. »

J'avais le cœur si rempli de ce que me disait ce prince, que je ne pouvais trouver d'expressions pour le remercier. Je dis encore que l'idée qu'avait peut-être sa majesté d'être moins chérie en Lithuanie qu'à Varsovie, me faisait mal. Elle

daigna me rassurer à ce sujet, et, peu de momens après, étant venue me reprendre pour la valse, je dis en riant que sa majesté voulait s'assurer apparemment si c'était bien moi qui avais fait valser M. Wenworth en mesure. L'empereur me répondit sur le même ton qu'il se piquait de valser aussi bien que lui, et, après avoir fait quelques tours, il me demanda ce que j'en pensais. Je répondis que si M. Wenworth le savait, il se trouverait sans doute très honoré d'une telle émulation. Je demandai à sa majesté, dans les intervalles de la valse, si elle comptait passer par Vilna. « Non, me dit l'empereur, ce détour me « prendrait deux jours, et je suis pressé de re- « tourner à Pétersbourg pour la fête de ma mère; « d'ailleurs j'ai vu à Varsovie tout ce que je pou- « vais désirer voir à Vilna. »

Alexandre et moi nous nous amusâmes ensuite à passer *en revue* toutes les jolies personnes du bal, et il y en avait alors beaucoup à Varsovie : nous remarquâmes surtout madame Zamoyska, épouse de l'ordinat (aujourd'hui président du sénat), qui n'était plus de la première jeunesse, mais qui en avait si bien les grâces, qu'elle produisait à cet égard une illusion parfaite, et que tous ceux qui la voyaient pour la première fois la prenaient toujours pour une

jeune personne à marier. Elle avait les plus beaux yeux du monde, des dents superbes, et une taille aérienne. Alexandre valsait avec elle à tous les bals, et l'on disait que c'était par coquetterie, parce que la belle taille de madame Zamoyska faisait valoir la sienne. Parmi les belles femmes figuraient encore la charmante princesse Maximilien Sablonowska, née Lubominska, fraîche comme un bouquet de roses ; la princesse Dominique Radzivil, qui épousa depuis le général Czernischeff, aide-de-camp de l'empereur ; les belles-filles du maréchal du palais, que l'on comparait aux trois Grâces. L'aînée, qui est aujourd'hui madame la princesse de Lowiez, dansait avec tant de perfection que, lorsque Duport vint à Varsovie et qu'elle voulut prendre de ses leçons, il déclara qu'il n'avait rien à lui enseigner dans son art.

La veille de son départ, Alexandre daigna venir chez moi me faire ses adieux. Avec sa politesse recherchée et chevaleresque, il m'en avait demandé la *permission* sans indiquer précisément le jour. Cependant je fus prête au moment où sa majesté arriva, parce que c'était l'heure à laquelle nous dînions. Le domestique s'était informé si j'étais à la maison. En entrant chez moi, l'empereur me dit qu'il venait me remercier de mes

bontés, et me pria de le considérer toujours en ancien ami. Ceux qui n'ont pas eu le bonheur de connaître de près Alexandre, s'étonneront peut-être d'un tel langage; mais il n'était dans ce prince que la simple expression de la politesse et de la bienveillance. Sa majesté me dit ensuite : « Nous « allons rester ici, n'est-ce pas, et nous irons « après chez *maman?* » Lorsque nous fûmes assis, l'empereur me demanda si j'avais vu la parade, et sur ma réponse, il ajouta que j'avais eu tort de ne pas chercher à la voir, ayant dans l'hôtel des fenêtres sur la place de Saxe; qu'elle avait été fort belle, et que le général autrichien, comte Walmoden, qui se trouvait alors à Varsovie, envoyé par l'empereur François, ne pouvait assez admirer ces belles troupes, organisées en si peu de temps. « Je ne voudrais pas, poursuivit sa majesté, « rompre la bonne intelligence qui règne entre « nous, mais si l'évènement l'exigeait, je crois « qu'on se battrait bien. » Alexandre prit un air très fier en disant ces paroles remarquables, dont je fus frappée. L'empereur m'adressa une question à laquelle je ne m'attendais pas, et qui m'embarrassa infiniment, quoique je sentisse bien qu'elle lui était inspirée par l'intérêt qu'il daignait me témoigner, depuis que j'avais le bonheur d'en être connue. Il me demanda s'il n'y avait pas

quelques projets de mariage pour moi. « J'en ai « parlé à votre tante, continua sa majesté, et « elle m'a répondu que vous refusiez tous les « partis qui se présentaient. Vous avez bien le « droit d'être difficile; mais enfin n'y aurait-il « pas quelqu'un d'assez heureux pour vous con- « venir? Je désirerais tant vous voir heureuse et « établie comme vous méritez de l'être! » Je fis, comme cela arrive ordinairement en pareil cas, la plus sotte réponse du monde. L'empereur ne répliqua rien; il me renouvela sa demande de venir à Pétersbourg. « Dans la supposition que « votre tante n'y aille pas, ne pourriez-vous pas « engager votre sœur à être de la partie? » J'objectai à sa majesté que ma sœur avait une famille nombreuse. « Eh bien! répliqua Alexandre avec « un petit mouvement d'impatience, croyez-vous « donc qu'il y ait malédiction sur les enfans à « Pétersbourg? » Je me mis à rire, et lui expliquai le fond véritable de ma pensée. Saisissant cette occasion pour recommander à sa majesté, à l'insu même de ma sœur, mon beau-frère, le comte Güntler de Hildesheim, en disant de lui tout le bien qu'il était possible d'en dire, et l'on pouvait en dire beaucoup, je sollicitai pour lui la place de vice-gouverneur, soit à Minsk, soit à Vilna. Malheureusement ces deux places venaient

d'être données; sa majesté m'en témoigna le regret le plus obligeant. Elle m'offrit l'équivalent à Grodno; mais cet établissement n'aurait pu convenir à mon beau-frère.

Rien au monde n'était encourageant comme l'attention avec laquelle Alexandre écoutait les demandes qui lui étaient adressées. Il mettait jusque dans ses refus une grâce si obligeante, un air d'intérêt si vrai, si sensible, qu'il semblait que c'était lui que le refus affligeait et non la personne qui sollicitait.

En parlant du bonheur de servir sa majesté, je lui témoignai le regret que j'éprouvais quelquefois de ne voir en moi qu'un être inutile, tandis que si j'étais homme, j'aurais pu lui consacrer avec joie toute mon existence, et employer à son service les talens que je me serais efforcée d'acquérir pour lui être utile. « Ah! me dit ce prince, « vous avez bien tort de vous regarder comme « un être inutile. Une conduite vertueuse assure « une si noble existence aux femmes; elles peu- « vent faire tant de bien dans la société par « l'exemple, l'influence de leurs vertus! De telles « personnes inspirent naturellement tant d'at- « trait qu'on croit respirer auprès d'elles un at- « mosphère de morale. Je ne me souviens plus, « ajouta sa majesté, dans quel auteur j'ai puisé

« cette expression, qui me semble fort juste. « Tandis que d'autres femmes ont beau être aimables, on sent en elles quelque chose qui « vous repousse ; car il ne peut exister de sympathie entre les âmes que par le rapport de la « morale. C'est une chose terrible, dit encore « l'empereur, c'est une chose terrible qu'une « première faute, et comme elle vous mène souvent plus loin qu'on ne pense! C'est un penchant qui vous entraîne comme dans un précipice, et on roule, on roule sans pouvoir « s'arrêter. »

Sa majesté ajouta ensuite quelques réflexions très sages sur le bien que procure la religion, les consolations, la force qu'elle inspire dans les malheurs ou dans les sacrifices qui nous sont imposés par elle. Sans doute Alexandre, comme bien des grands hommes, eut quelques faiblesses ; mais son âme était remplie des sentimens les plus purs de morale et de religion.

L'empereur se levant pour partir, je lui demandai la permission de faire descendre ma mère, mais sa majesté voulut monter chez elle, et me donna le bras pour y aller. Ma mère vint au devant de l'empereur, qui causa quelques instans debout, et nous fit ses adieux en nous renouvelant avec bonté ses assurances d'amitié et de souvenir.

Cet adieu n'était pas pour moi, car je jouis encore de la présence de sa majesté au bal de madame la princesse Czartonyska. Comme l'empereur y dansait plus que de coutume, je me permis de lui faire observer que c'était beaucoup de fatigue au moment d'un départ. « Oui, me dit sa « majesté, d'autant plus que je me suis levé au- « jourd'hui à quatre heures du matin, mais, que « voulez-vous, il faut bien que je tâche d'animer « le bal. » L'excellente santé de l'empereur, qui semblait promettre à nos vœux une longue existence, lui faisait supporter facilement ces fatigues, et un de ses aides-de-camp, le comte Ojarouwski, nous conta que sa majesté, étant rentrée chez elle en sortant du bal, avait passé le reste de la nuit à écrire, expédier des courriers, lire, signer des mémoires, et qu'après ce travail pénible, au moment de partir, elle s'entretint avec les personnes de sa suite, avec la même fraîcheur d'idées, la même vivacité qu'elle montrait ordinairement. Il est vrai qu'à peine monté dans sa voiture, Alexandre s'endormit d'un profond sommeil, et ne se réveilla qu'à quarante milles de Varsovie. Rien au monde n'était plus touchant que l'attachement si passionné de son altesse impériale le grand-duc Constantin pour son auguste frère; il se peignait dans tous ses traits,

dans toute sa personne, et certainement l'empereur n'a jamais eu d'ami plus fidèle et plus dévoué.

CHAPITRE XXIV.

DÉPART DE L'AUTEUR POUR LA FRANCE. — JUGEMENT SUR LES FRANÇAIS. —POLITIQUE COMPLAISANTE DU CABINET DE PARIS.—OPINION D'ALEXANDRE SUR LA SITUATION DE LA FRANCE.—PARTICULARITÉS.

L'année suivante, lorsque mon établissement fut résolu, je m'adressai, suivant l'usage de la cour de Russie, à la grande-maîtresse, comtesse de Litta, pour obtenir de leurs majestés impériales la permission de mariage. M. de C*** la sollicita lui-même à Moscou, où la cour passait alors l'hiver de 1818. Il fut présenté à l'empereur, qui daigna lui parler de son prochain mariage, le chargea de complimens pour moi, et lui accorda la permission de retourner en France pour y remplir les fonctions attachées à la pairie. Je ne crus pas devoir me permettre, en cette occasion, d'écrire directement à l'empereur. Cependant la même année, Alexandre, se trouvant à Varsovie et ayant rencontré ma mère, daigna lui dire qu'il faisait des vœux pour mon bonheur, et

qu'il espérait que je serais heureuse, M. de C*** jouissant d'une très bonne réputation. Sa majesté ajouta qu'elle *craignait*, n'ayant point reçu de mes nouvelles, que je me fusse *formalisée* de ce qu'elle m'avait fait faire des complimens par un juif (c'était le même qui avait porté, en 1812, une lettre de moi à mon père). Il vint à Vilna pendant mon absence; il avait reçu l'ordre, si je lui remettais une lettre pour sa majesté, de la lui porter à Varsovie. Quelques mois plus tard, me trouvant à Vilna, ce juif vint me prévenir qu'il allait rejoindre à Minsk l'empereur, qui revenait alors d'Allemagne, et me demanda une lettre pour sa majesté. J'écrivis, en conséquence, que l'Israélite, porteur du souvenir gracieux de mon adorable souverain, m'avait paru un bienheureux messager; j'ajoutais que j'étais à la veille de mon départ pour la France; que le souvenir des bontés dont sa majesté m'avait honorée me suivrait dans ce pays, et continuerait d'y faire mon bonheur. Le juif ne tarda pas à revenir, et m'apporta la gracieuse réponse que je transcris ici : « C'est « moi, madame, qui suis infiniment heureux « d'être autorisé à vous offrir par écrit mes plus « sincères remerciemens pour la lettre charmante « que je viens de recevoir de votre part, et qui « m'a causé la plus vive satisfaction. Ayant été

« à même de vous apprécier, mes vœux pour « votre bonheur n'étaient que trop naturels à « une époque comme celle de votre mariage. « J'ose les répéter ici, ainsi que pour le voya[illegible] « que vous allez entreprendre. Puisse la divine « Providence conduire tous vos pas et vous pré- « server en toute chose! Veuillez me conserver « une place dans votre souvenir, en vous persua- « dant du prix que j'y mets, et recevoir l'hom- « mage de l'attachement respectueux que je vous « ai voué.

« ALEXANDRE. »

Cette lettre, écrite de sa main, et d'une bien belle main, fut pour moi, en France, comme un talisman contre les préjugés de l'intolérance et les faux rapports de la malignité. Peu de temps après mon arrivée en France, et lorsque le prestige de l'illusion fut dissipé, je ne tardai pas à reconnaître la vérité du tableau qu'en avait tracé à grands traits l'empereur Alexandre; tableau qui, dans le temps, m'avait semblé chargé de couleurs trop fortes. Je ne pouvais m'empêcher de comparer cet égoïsme si froid, ce ton d'indifférence glaciale qui règne en général dans les sociétés à Paris; les besoins factices nés de la frivolité, les insatiables désirs de la cupidité, la

diversité des opinions politiques, l'étiquette compassée de la cour, avec cette bienveillance affectueuse et accorte, pour me servir d'un ancien mot, qui est si naturelle aux Russes et aux Polonais. Chaque jour me rendait plus amère cette différence.

Tout me faisait désirer de quitter la France, mais je voulais la quitter d'une manière honorable pour M. de C***. On parlait alors de nommer à l'ambassade de Russie, *et le choix d'un ambassadeur fut remis à la volonté de l'empereur Alexandre**. M. de C*** n'ayant point assez de crédit auprès du ministère pour espérer de faire placer son nom sur la liste, consentit, un peu tard à la vérité, à ce que j'écrivisse à l'empereur pour *solliciter cette place*, qui aurait moins satisfait notre amour propre que le vœu de notre cœur, en nous rapprochant de son auguste personne. Lorsque ma lettre parvint à sa destination, M. de La Ferronays venait d'être nommé à l'ambassade de Russie, choix qui ne pouvait être d'ailleurs qu'universellement approuvé. En 1820, je fis un voyage en Lithuanie, et M. de C*** s'y voyant poursuivi d'un procès fort injuste, je me décidai

* Voilà qui n'est pas propre à corroborer l'estime chancelante de l'auteur pour nos mœurs et notre politique.

Note de l'éditeur.

à me rendre à Varsovie, où se trouvait alors sa majesté, pour réclamer auprès d'elle justice et protection. Je revis l'empereur au bal du maréchal de La Diette ; et comme ce prince ignorait mon arrivée, il témoigna, en m'apercevant, la plus aimable surprise, daigna m'assurer de son constant intérêt, et m'en donna la preuve en venant me voir dès le lendemain dans la matinée, me faisant remarquer lui-même cet empressement, qui me pénétrait de la plus profonde reconnaissance. Je reçus sa majesté dans le salon de ma mère, qui était sortie, et l'empereur me demanda si je n'occupais plus mon ancien appartement du rez-de-chaussée, craignant d'avoir dérangé ma mère ; car personne au monde n'a été doué, comme ce prince, d'une délicatesse parfaite. Il daigna ensuite m'exprimer son regret de n'avoir pu remplir mon attente relativement à la demande que je lui avais faite pour M. de C***. « Votre lettre, me dit Alexandre, a « été fort long-temps à me parvenir, et ne m'est « parvenue qu'après la nomination de M. de La « Ferronays ; d'ailleurs, à mon premier voyage « à Paris, j'avais déjà donné ma parole lorsque « le roi eut la bonté de me faire demander si « M. de La Ferronays me conviendrait pour am- « bassadeur à Pétersbourg ; et lorsqu'on m'en-

« voya une liste, au milieu de tous les noms « qu'elle renfermait (et qu'il cita), il était im- « possible de ne pas choisir M. de La Ferronays, « que j'avais connu autrefois pendant son émi- « gration, et qui est un très galant homme. »

L'empereur m'adressa mille questions dictées par un véritable intérêt, sur mon séjour en France, ma nouvelle famille, etc.; me demanda si j'étais heureuse, et dit des choses fort obligeantes pour M. de C***. Je répondis à sa majesté que la diversité des opinions politiques répandues en France jetait du trouble et de l'aigreur, non-seulement dans la société, mais dans l'intérieur des familles. « Que veulent donc les Français? dit Alexandre*; « tout semble se réunir pour les rendre heureux. « Le ciel leur a accordé un beau pays, un cli- « mat favorable à toutes les productions; ils jouis- « sent d'autant de liberté qu'il est possible raison- « nablement d'en avoir, eh bien! ils ne sont pas « contens. » Comme je parlais du parti libéral: « Oh! c'est un nom qu'ils se donnent, une es- « pèce de manteau dont ils couvrent leurs des- « seins audacieux : il n'y a rien de moins libéral,

* Peut-être aurait-on pu répondre à sa majesté que les Français voulaient rester ce qu'ils auraient toujours dû être, un grand peuple, dont les souverains étrangers ne choisissent pas les ambassadeurs.

Note de l'éditeur.

« dans l'acception de ce mot, que tout ce qui « compose le parti démagogique en France. Vous « appartenez sans doute, poursuivit l'empereur, « par votre mariage, vos rapports de famille, à « tout ce qu'il y a de plus distingué dans la so- « ciété à Paris ; dans le grand nombre, il y a des « personnes qui pensent bien, sans doute, mais « il s'en trouve aussi de *gangrenées*..... » Je devinai l'idée de l'empereur, mais je ne cherchai point à la relever, et naturellement je gardai le silence. « J'ai tant pressé, conjuré, disait Alexan- « dre, pour qu'on agît avec fermeté dès le com- « mencement de la restauration ; on n'a pas voulu « me croire, et l'on en voit aujourd'hui les tristes « effets dans la mort tragique du duc de Berri. « Cet évènement est d'autant plus déplorable, « que le caractère du duc, qui avait changé à « son avantage, commençait à donner de gran- « des espérances. » Alexandre attribuait ce sinistre évènement, et tous les malheurs de la France en général, à l'engouement de Louis XVIII pour M. Decaze. Il aimait beaucoup M. de Richelieu, en faisait le plus grand cas, et souhaitait qu'il se maintînt au ministère. L'empereur parla avec estime et fit l'éloge de *Monsieur*, frère du roi (aujourd'hui sa majesté Charles X), en disant que le caractère de ce prince avait été

éprouvé à l'école du malheur. Il vanta aussi le courage héroïque de madame la duchesse de Berri, et semblait attendre avec impatience le résultat de l'évènement désiré qui devait consoler les gens de bien en France, et tranquilliser l'Europe. Alexandre paraissait inquiet... il me donna à entendre qu'il n'était pas content des dernières nouvelles de France.

L'empereur m'ayant demandé pourquoi M. de C*** ne m'avait pas accompagnée à Varsovie, j'expliquai le fâcheux motif qui le privait du bonheur de mettre son hommage aux pieds de sa majesté, et je profitai de ce moment pour lui parler de ce procès. Sa majesté me dit de lui donner une note relative à cette affaire, et m'assura qu'elle se chargerait avec plaisir d'être *mon fondé de pouvoirs*. Lorsqu'en retour de tant de bonté, je voulais exprimer ma reconnaisance, l'empereur prétendait que je ne lui en devais point, et qu'il n'y avait nul mérite à m'apprécier et à me rendre justice.

J'avais fait une note abrégée, mais j'ignorais par quelle voie la faire parvenir à sa majesté. J'espérais lui parler au bal du vice-roi, mais j'y arrivai si tard, à cause de la foule d'équipages qui faisait queue, que l'empereur se retirait comme j'entrais dans l'appartement, et il ne m'aperçut

pas. Le lendemain, à l'instant où je contais ce *désappointement* à ma mère, on m'annonça un domestique de la cour, qui venait de la part de sa majesté demander de mes nouvelles et s'informer si je n'étais pas malade, l'empereur ne m'ayant pas vue au bal !

Combien cette attention était aimable, si l'on songe qu'elle n'était dictée que par le sentiment de la bienveillance.

Comme je ne me proposais de passer que peu de jours à Varsovie, sa majesté, ayant su que j'étais à la veille de mon départ, daigna venir recevoir lui-même mes adieux respectueux, en me disant qu'elle avait espéré que je prolongerais mon séjour à Varsovie d'une dizaine de jours, terme fixé pour le départ de sa majesté elle-même, qui se rendait alors aux conférences de Troppeau en Silésie. Je répondis que j'avais promis à M. de C*** de revenir à une époque marquée, et que jamais je ne manquais à ma parole. Je présentai mon mémoire à sa majesté qui se mit à le lire sur-le-champ, et puis, tout à coup, interrompit sa lecture en disant : « Il n'est « pas très poli, je crois, de lire en présence des « dames. » J'eus envie de dire que de la part d'un souverain c'était au contraire une faveur, puisqu'elle était la preuve qu'il voulait réellement

connaître l'affaire présentée à sa justice. L'empereur, après avoir lu cette note, la plaça sous son uniforme, en disant qu'il aimait beaucoup *mes écritures*, que je pouvais être tranquille, et qu'il serait mon avocat. « Jamais cause, répondis-je, « n'aura été en meilleures mains ; et où peut-on « espérer de trouver la justice, si ce n'est dans le « cœur de notre adorable souverain? »

Ma mère demanda à sa majesté la permission de lire un passage d'une lettre de sa sœur, qui était à la campagne, et la chargeait de *ses adorations* pour *l'ange*. L'empereur accueillit cet hommage avec sa modestie ordinaire, disant qu'il était toujours bien sensible aux *bontés* qu'on voulait avoir pour lui. Sa majesté s'entretint ensuite du mariage de son auguste frère, conclu la même année. « J'ai eu beaucoup d'obstacles à vaincre, « dit-il, pour assurer le bonheur de mon frère; « mais enfin il est heureux de la bonne manière, « car je n'aimais pas son autre manière d'être « heureux, » ajouta ce prince avec un sourire plein de finesse. Il fit aussi un grand éloge du caractère de la princesse, de sa douceur angélique.

Sa majesté voulut savoir si M. de C***, outre ses fonctions de pair, n'avait pas d'autre emploi à remplir, soit militaire, soit civil. Je

saisis cet instant pour demander une nouvelle grâce. M. de C***, obligé de demeurer en France, n'y possédant rien, ayant en Russie une fortune grevée de charges considérables, et une famille nombreuse à soutenir, était privé des moyens nécessaires pour fournir non-seulement à un état convenable à son rang, mais à l'existence la plus bornée. Après avoir inutilement sollicité la dotation de la pairie ou une place quelconque, il espérait l'obtenir par l'influence de la Russie sur l'esprit de M. le duc de Richelieu. En priant sa majesté de me donner un mot de faveur pour son ambassadeur à Paris, j'exprimai combien je serais heureuse de me sentir, même en France, sous la protection de mon ange tutélaire, et de lui devoir peut-être le bien-être dont je pourrais y jouir.

Alexandre me répondit qu'il serait heureux lui-même d'y contribuer, et qu'il allait me faire donner une lettre bien plus longue que mon mémoire....

Lorsque sa majesté nous eut quittées, ma mère et moi, en nous entretenant de la bonté de cet ange, nous éprouvâmes un mouvement d'attendrissement mêlé de tristesse, que je regarde aujourd'hui comme un pressentiment de cœur trop vrai, hélas! Nous pensions avec raison que

des êtres si parfaits et si bons ne restent pas long-temps sur la terre, parce que le ciel se hâte toujours de réclamer ce qui lui appartient.

Le même jour, voyant l'empereur passer rapidement en calèche ouverte, ma mère dit : « En « vérité, c'était une grande folie que de nous « chagriner à son sujet. Il est si jeune, il jouit « d'une si bonne santé, Dieu nous le conser- « vera. » Et nous finîmes par rire de nos craintes, si peu fondées alors....

Cependant on ne retrouvait plus dans Alexandre cette gaieté si franche qui l'animait précédemment; il paraissait mécontent du gouvernement polonais, des opérations de la diète, des dépenses, qui excédaient les moyens de l'État. On le voyait chercher par goût la solitude. Souvent, et sans en prévenir sa suite, il se rendait seul dans quelque promenade isolée aux environs de Varsovie, et s'y faisait apporter à dîner. Il jouissait pourtant d'une santé parfaite; sa position en Russie et en Europe était toujours la même.... toujours prépondérante....

Revenue en Lithuanie, je ne tardai pas à recevoir une dépêche de la cour contenant une lettre pour l'ambassadeur de Russie à Paris, et une copie incluse pour moi. J'eus la satisfaction d'ap-

prendre en même temps que, par crainte d'une recommandation expresse de sa majesté au gouverneur-général de Vilna, le procès avait été arrêté.

CHAPITRE XXV.

NOUVEAU VOYAGE D'ALEXANDRE A VILNA. — ENTRETIENS AVEC L'AUTEUR. — VUES ET OPINIONS POLITIQUES DE CE PRINCE. — UN MOT DU CONGRÈS DE VÉRONE ET DE LA GUERRE D'ESPAGNE.

Lorsque je retournai en France, un grand évènement agitait vivement les esprits, et semblait devoir apporter quelque changement en Europe, y ramener peut-être l'antique époque des croisades, et faire renaître l'esprit chevaleresque. On sent bien que je veux parler de la révolte des Grecs, de ces efforts héroïques qui appelaient sur eux, non-seulement l'intérêt de la religion, mais celui de tous les amateurs des beaux-arts, du merveilleux, de tout ce qui réveille, exalte l'imagination par le charme des souvenirs attachés à cette terre jadis illustrée par tous les genres de gloire. On s'attendait surtout que l'empereur de Russie, comme chef de la religion grecque, se déclarerait protecteur de ses frères en religion, et qu'il ne pourrait résister au noble

désir de secourir les Grecs, d'expulser les Turcs de l'Europe, et de se rendre maître d'un si beau pays.

J'avoue que, sans songer à d'autres considérations, je lui souhaitais dans mon cœur cette nouvelle gloire, ajoutée à toute celle qu'il s'était acquise. Mais la politique des souverains de l'Europe envisagea cet évènement sous une tout autre face. On ne vit dans le désir et les efforts des Grecs, pour secouer le joug honteux qui pesait sur eux, et recouvrer une juste indépendance, que ce funeste esprit révolutionnaire qui, depuis quarante années, travaillait à saper les trônes de l'Europe, à renverser les puissances établies par la légitimité et la sanction divine. Les Grecs furent abandonnés, et l'empereur Alexandre dut nécessairement renoncer à tous les avantages personnels, à la gloire qu'il aurait pu se promettre d'une si noble entreprise, pour maintenir la paix en Europe, et cet équilibre si important que lui-même tenait dans la balance.

La France avait alors ses propres sujets d'inquiétude. L'Espagne, sa voisine, son alliée, à la veille d'éprouver une révolution sanglante et destructive, l'Espagne attirait sur elle l'attention de l'Europe, et particulièrement la sollicitude du gouvernement français. Je fis à cette époque,

c'est-à-dire au printemps de 1822, un voyage à Vilna, pour des arrangemens de fortune avec ma famille. L'empereur Alexandre y vint faire la revue d'un corps d'armée de soixante mille hommes. Il arriva le 2 juin, traversa la promenade du boulevard, le long de la Vilia, et, frappé du peu d'empressement que témoignaient à sa vue les habitans de la ville, il dit ensuite à la princesse Troubetzkoy qu'on ne le reverrait plus de sitôt à Vilna. Le lendemain, entouré de ses trois augustes frères, Alexandre assista à une brillante revue, dans les plaines de Werki. Ayant appris que je me trouvais à Vilna, l'empereur m'en fit témoigner sa satisfaction et demander s'il ne me dérangerait pas en venant me voir. Je n'oublierai jamais que ce jour-là mon domestique français, à qui j'avais fait sa leçon, pour recevoir l'empereur, répondit à sa majesté, qui lui demandait si j'étais à la maison : « *Oui, monsieur.* »

Alexandre daigna m'adresser tout de suite plusieurs questions sur mon enfant, et me demandant pourquoi je ne l'avais pas amené, je répondis que j'avais craint de l'exposer aux fatigues d'un si long voyage (il n'avait que six mois) ; et que mon plus grand regret, au milieu de la joie que j'éprouvais, en revoyant mon souverain, était de ne pouvoir mettre à ses pieds mon enfant.

L'empereur voyant combien j'étais touchée en lui parlant, me dit avec l'accent d'une véritable sensibilité : « Ah! je comprends bien la peine « que vous avez dû éprouver en le quittant. » Sa majesté daignant se souvenir de M. de C***, je dis qu'obligé de suivre les séances à la chambre des pairs, il n'avait pu m'accompagner, « et, je « crains réellement, ajoutai-je, que votre ma- « jesté ne soit étonnée de me voir ainsi voyager « toujours seule ; cependant tout mon désir « comme toute mon ambition, c'est de mériter « et de conserver l'estime dont votre majesté « veut bien m'honorer..... » Alexandre voulut bien alors m'assurer que ni le *temps*, ni l'*absence*, ni l'*éloignement*, ne pouvaient altérer les sentimens qu'il m'avait voués.

Sa majesté parut désirer connaître les obstacles qui avaient empêché le baptême de mon enfant (baptême qui devait se faire au nom de l'empereur) d'avoir lieu à Paris. Je racontai à l'empereur ce qui s'était passé à cette occasion, en avouant franchement qu'il y avait eu de ma faute. Lors de la naissance de mon fils, j'avais écrit à l'empereur Alexandre pour lui apprendre qu'il lui était *né un sujet en France*, et que je le suppliais, non par idée de vanité, mais comme un présage de bonheur pour mon enfant, de le

tenir sur les fonts. L'empereur, avec sa bonté accoutumée, consentit à m'accorder cette faveur, envoya un riche présent, et chargea le comte Schouvaloff, qui était alors à Paris, de le remplacer dans cette cérémonie, parce que, dans ma lettre, j'avais demandé que le choix de sa majesté tombât sur un *bon et vrai Russe*, et pas sur l'ambassadeur, que je ne pouvais considérer comme tel. Et c'est justement ce qui fit naître l'opposition de la part du clergé français, opposition qui n'aurait pas eu lieu si la personne nommée par l'empereur eût été de la religion catholique romaine. L'empereur assura que, dès qu'il s'agissait d'opinions religieuses, il ne se trouvait nullement offensé de ce qui était arrivé, et m'offrit *ses services* pour une autre occasion.

Alexandre me demanda quelle affaire m'avait attirée à Vilna, et si ce n'était pas celle de ce procès pour lequel je lui avais présenté un mémoire à Varsovie. Il s'en souvenait encore après deux ans. En général, la mémoire de ce prince était véritablement prodigieuse, cependant elle se trouva en défaut ce jour-là. « Avec quel plaisir, « me dit-il, je vous revois dans cette même « chambre, où je vous ai vue autrefois! voici le « même canapé où vous étiez assise, près de « cette même table ronde.... » Il cherchait des

yeux le piano qui n'y était pas. Je ne savais que répondre, et j'étais fort embarrassée, car c'était bien en effet l'appartement de mon père que j'occupais en son absence; mais ce n'était pas celui où j'avais reçu différentes fois sa majesté, car mon père avait changé d'hôtel... Je pris donc le parti du silence, et voilà comme les pauvres princes sont souvent abusés jusque dans les plus petites choses, et même par ceux qui leur sont le plus dévoués....

L'empereur aborda ensuite de plus graves matières; il parla avec intérêt de la position de la France, approuva le changement du ministère, ce qui lui donna occasion de parler de MM. Decaze et de Talleyrand. Il dit aussi que la France devait beaucoup à M. de Richelieu (car c'est lui qui obtint au congrès d'Aix-la-Chapelle le rappel des troupes coalisées hors de France); qu'on aurait pu lui souhaiter de plus grands talens, mais qu'il était un parfait honnête homme, rempli de zèle pour son pays, et que dans les circonstances actuelles de pareils sujets étaient rares.

L'empereur Alexandre me semblait avoir une idée exagérée des moyens et des talens oratoires du parti démagogique (il appelait ainsi le côté gauche de la chambre des députés). J'osai avan-

cer que le parti royaliste ne lui cédait pas sous ce rapport. A chaque orateur du côté gauche que nommait sa majesté, j'en citais un autre du côté droit : au général Foy, à Benjamin Constant, etc., j'opposai les Castelbajac, Labourdonnaye, Delalot. Je ne puis dire si je réussis à convaincre Alexandre, parce qu'il paraissait vivement frappé de l'influence que les talens du parti de l'opposition pouvaient exercer en France sur l'esprit national. Il était aisé de voir par tous les discours de l'empereur qu'on lui faisait des rapports inquiétans sur tout ce qui se passait en France. Je me permis de dire que ces troubles, excités par des gens mécontens, des esprits inquiets, n'avaient pas la puissance de détruire la tranquillité de la masse de la nation française qui, après tant de secousses politiques, n'aspirait plus aujourd'hui qu'à la paix et au repos intérieur.

J'avais apporté avec moi un ouvrage qui venait de paraître sur la révolution du Piémont; j'en parlai à sa majesté, qui l'avait déjà lu, en faisait beaucoup de cas, et m'apprit une chose que j'ignorais, c'est que le fond de ce roman politique était une aventure véritable. L'empereur me parla ensuite des affaires d'Espagne : « Je ne vois « qu'un seul moyen pour les terminer, dit-il, « c'est la voie des armes. L'Espagne est le foyer

« des révolutions, le siége de cet esprit dangereux « qu'il est absolument nécessaire de comprimer « et de réduire pour le repos des nations. Je me « chargerais volontiers de cette entreprise, mais « comment parvenir à cette Espagne sans passer « en France? et n'y aurait-il pas de danger à in- « téresser la France dans cette guerre? »

Je ne me permis, comme l'on pense bien, aucune observation sur des questions si importantes; mais changeant de conversation : « Dernière- « ment à Paris, dis-je, nous supposions déjà « votre majesté à Constantinople. » Alexandre sourit. « Oui, dit-il, les gens de ce parti auraient « bien voulu me voir donner ce démenti à mes « principes, mais rien au monde ne m'en fera dé- « partir. » « Sire, votre majesté a fait preuve d'une « modération et d'une fermeté sans exemple, en « ne se laissant point aller à la tentation qui était « forte, il faut en convenir, de faire une si belle « conquête, et de délivrer la Grèce du joug qui « l'opprime. » « Il n'entre, dit sa majesté, dans « mes vues politiques, aucun projet d'agrandis- « sement pour mes États, dont l'étendue est déjà « assez considérable pour exciter l'envie et l'at- « tention des autres puissances de l'Europe. Je ne « puis ni ne veux favoriser l'insurrection des « Grecs, parce que cette démarche serait con-

« traire au système que j'ai adopté, et qu'elle « détruirait immanquablement cette paix que « j'ai eu tant de peine à établir, paix si néces- « saire à l'Europe. D'ailleurs, en voulant écouter « la voix de l'humanité et celle de mon cœur, « qui me porterait à secourir les Grecs, je ne « ferai pas une pareille entreprise qui augmente- « rait le nombre des victimes. Le moindre pas « que mes armées feraient en leur faveur serait « le signal d'un massacre général; vous ne l'i- « gnorez pas, cette population grecque est toute « disséminée dans la presqu'île de la Morée, et « elle serait égorgée par les Turcs avant que les « Russes aient pu seulement pénétrer jusqu'à « Constantinople. »

Après cet intéressant, mais grave entretien, l'empereur, tout à coup, se mit à faire des plaisanteries malignes sur le sentiment du roi de France pour une dame de sa cour. « Comment, « disait-il, sa majesté Louis XVIII, à soixante- « sept ans, a des maîtresses! » « Mais, sire, lui « dis-je, c'est un amour platonique. » « Je n'ad- « mets pas même celui-là. J'ai quarante-cinq « ans, tandis que le roi en a soixante-sept, et « j'ai pourtant renoncé à toutes ces choses-là. » En effet, depuis plusieurs années, Alexandre menait un genre de vie véritablement exemplaire,

et madame N*** était depuis long-temps exilée à Paris.

L'empereur m'ayant demandé si j'avais vu ses soldats à la revue, je répondis que j'avais vu des *géans*. Effectivement, hommes et chevaux, tout m'avait paru gigantesque dans cette armée ; les chevaux surtout, qui étaient trop lourds, trop forts pour des chevaux de cavalerie. Sa majesté me demanda ensuite pourquoi, dans toutes mes tournées, je ne faisais pas celle de Pétersbourg. Je répondis que c'était mon projet favori, un de mes châteaux en Espagne. « Pourquoi donc châ-« teau en Espagne? reprit Alexandre avec viva-« cité ; que trouvez-vous donc de si extraordi-« naire à faire ce voyage, vous qui voyagez avec « la vitesse d'un courrier? (j'étais venue de Paris « à Vilna en quatorze jours.) Pour vous, c'est « comme d'aller de Vilkomir à Towiany. » « Pas « tout-à-fait, sire, répliquai-je ; mais je ferai « mon possible pour m'y rendre l'été prochain, « et ce sera bien certainement le plus beau jour « de ma vie que celui où je pourrai voir mon « mari et mon enfant aux pieds de votre majesté. » Alexandre eut la bonté de paraître satisfait de cette promesse. « Nous ne pouvons pas nous van-« ter, dit-il avec modestie, que Pétersbourg ap-« proche de Paris pour la beauté et les ressources

« en tout genre qu'offre cette grande capitale, « mais nous tâcherons de vous recevoir le mieux « que nous pourrons. »

Je fis voir à sa majesté le portrait de mon enfant; elle le regarda long-temps, et le trouva joli. Elle me questionna sur mon père, les mariages de mes frères; enfin sa bonté attentive et prévenante n'oublia rien de ce qui pouvait m'intéresser. En me quittant, Alexandre daigna me renouveler l'assurance d'une constante bienveillance, et me pria d'être toujours *bonne* et *gracieuse* pour lui. « Soyez bien persuadée, ajouta-t-il, qu'il n'y « a rien de personnel dans mes sentimens pour « vous, et que l'amitié que vous m'inspirez est « bien pure et bien désintéressée. »

Sa majesté daigna accepter le bal qui lui fut offert par le maréchal de la noblesse, dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville. Tout le monde y observa, ainsi que moi, que l'empereur Alexandre, malgré sa *prétention* à se dire *vieux soldat*, n'avait pas l'air d'avoir plus de trente ans; il était encore d'une beauté remarquable, et avait un éclat surprenant. Son altesse impériale le grand-duc Constantin, en dansant avec moi, me fit l'honneur de me demander si c'était pour affaire que j'étais venue à Vilna : « *C'est sans doute pour « quelque procès?* me dit-il; *car vous autres Polo-*

« *mais vous ne faites que cela.* » Ce qui malheureusement n'est que trop vrai. Ce fut à ce bal que j'eus l'honneur de voir, pour la première fois, monseigneur le grand-duc Nicolas (aujourd'hui empereur), qui daigna venir me parler. Je fus frappée de l'élégance et de la dignité parfaite de son langage, de ses manières, et, s'il faut le dire, je trouvai dans la figure de ce jeune prince quelque chose de plus *impérial* encore qu'à l'empereur lui-même, qui cependant était bien plus beau.

Sa majesté me fit ses adieux au bal; elle devait partir le lendemain de grand matin. Je convins avec plusieurs de mes amies, la comtesse Lopacinska et la comtesse Plater, de nous trouver sur le boulevard à son passage. L'empereur voyageait toujours en calèche ouverte; il nous reconnut et nous salua d'un air riant. Il se rendait alors au congrès de Vérone, où il eut des conférences très intéressantes avec MM. de Montmorency et de Châteaubriand, si dignes l'un et l'autre de connaître et d'apprécier ce prince, et qui revinrent à Paris, enchantés de son esprit, de sa grâce et surtout de sa noble façon de penser. M. de Montmorency, particulièrement, lui donna une forte preuve de dévouement, en se désistant du ministère, lorsqu'il se vit dans l'impossibilité de suivre le

plan et les idées qu'Alexandre lui avait développés, et que sa raison n'avait pu s'empêcher d'approuver. L'empereur, à son retour de Vérone, en repassant par Varsovie, où il daigna voir ma mère, s'entretint long-temps avec elle du mérite de MM. de Montmorency et de Châteaubriand. Il chargea ma mère de le rappeler à mon souvenir, en ajoutant pour moi ce mot charmant que je voudrais pouvoir mériter, et qui est plus aimable sans doute que vrai : « On ne peut la voir sans l'aimer. »

Alexandre, au congrès de Vérone, offrit au gouvernement français de faire marcher à ses frais une armée russe au secours de l'Espagne, sans la participation de la France. Cette proposition, généreuse en elle-même, jeta un grand trouble dans tous les esprits en France, et surtout à Paris. Un parti faible et timide, à la tête duquel s'était mis M. de Talleyrand, et qui siégeait au faubourg Saint-Germain, opina qu'il fallait accepter sans hésiter; qu'on était trop heureux que l'empereur de Russie voulût se charger d'une entreprise si dangereuse pour la France. M. de Talleyrand fit un discours par lequel il tendait à démontrer qu'une fois déjà l'Espagne avait été fatale à la France; qu'il avait annoncé et prédit au gouvernement d'alors les funestes suites d'une guerre dans la Péninsule; qu'il regardait

comme un devoir de les rappeler dans les conjonctures présentes. On entendit aussi M. le duc de Fitz-James, un des orateurs distingués de la chambre des pairs, déclamer fortement contre ce discours, qu'il s'efforca de réfuter. Un parti plus puissant et plus hardi déclara, et non sans raison, que ce serait une tache ineffaçable pour l'honneur français que de laisser intervenir une puissance étrangère dans les affaires d'Espagne, qui étaient pour la France affaires de famille. Cette importante question était vivement agitée dans tous les salons de Paris, et j'entendis à cette occasion plusieurs dames jeunes et belles s'exprimer avec autant d'éloquence que de patriotisme véritable. Enfin Louis XVIII trancha la question avec sa sagesse ordinaire : il sut concilier l'honneur français et celui de sa couronne avec la tranquillité de la France, par la noble confiance qu'il plaça dans la valeur, dans la fidélité de ses armées, et par le choix qu'il fit, pour les commander, de l'auguste prince destiné à ajouter de nouveaux lauriers à ceux qu'avaient moissonnés ses ancêtres. On sait assez combien, quant au succès militaire, l'évènement justifia et même surpassa les espérances des Français et l'attente de l'Europe.

CHAPITRE XXVI.

MALADIE DE L'EMPEREUR. — VOYAGE DE L'AUTEUR A SAINT-PÉTERSBOURG. — DESCRIPTION DE CETTE CAPITALE ET DE SES ENVIRONS.

L'empereur Alexandre, qui avait joui toujours de la meilleure santé, tomba dangereusement malade dans l'hiver de 1824. Des chagrins de famille, des contrariétés, que sa vive sensibilité s'était exagérés peut-être, et auxquels se joignit un refroidissement, développèrent tout à coup une maladie violente, qui répandit de justes alarmes au sein de l'auguste famille et de la capitale entière. L'empereur, depuis quelque temps, avait pris l'habitude de se retirer souvent, même pendant l'hiver, dans sa résidence favorite de Czarsko-Sélo ; il y faisait venir ses ministres et y menait un genre de vie très solitaire, sans autre distraction que de longues promenades dans le parc, qui a deux ou trois lieues d'étendue. Un jour (c'était à l'époque du mariage de son altesse impériale le grand-duc Michel), un jour que sa ma-

jesté s'était promenée à pied et toujours seule, plus long-temps encore que de coutume, elle rentra au château, saisie de froid, et se fit apporter à dîner dans sa chambre; mais il lui fut impossible de rien prendre, et bientôt un érysipèle se déclara à la jambe avec une rapidité effrayante, puis survint la fièvre, avec délire et transport au cerveau. On transporta sur-le-champ l'empereur, dans un traîneau fermé, à Pétersbourg, où la faculté rassemblée, craignant la gangrène qui commençait à se manifester, opina de lui couper la jambe. Cependant des remèdes actifs ayant produit l'effet désiré, on se contenta d'établir un cautère, et l'excellente constitution de l'empereur amena bientôt une heureuse convalescence. La première fois que ce monarque, après sa maladie, se montra dans les rues de Pétersbourg, partout le peuple se mettait à genoux sur son passage, donnant des signes touchans d'une joie excessive, et remerciant le ciel de lui avoir conservé son père.

Cette même année, je réussis à exécuter le projet, formé depuis long-temps, de me rendre à Pétersbourg, et d'y offrir mes hommages respectueux à mon auguste souverain, dans la charmante ville qui fut son berceau, et où reposait son trône. Nous y arrivâmes dans les premiers

jours de juillet, à l'époque où il n'y a point de nuit dans ces régions septentrionales. Depuis le dernier relais, c'est-à-dire depuis Strelna, château de plaisance de monseigneur le grand-duc Constantin, et, dans une étendue de trois lieues de France, on roule sur une chaussée entre deux rangs de *datcha* ou maisons de campagne charmantes, ayant vue sur la mer, et, du côté opposé, sur des canaux ou bras de la Néva. Ces *datcha* sont séparées entre elles comme du grand chemin, par des jardins où domine le bouleau à la blanche écorce, et dont la verdure un peu pâle ressort sur le vert sombre des pins et des sapins du Nord. Des vases de fleurs, élégamment dispersés ou groupés parmi les plantations, y prolongent les riantes images du printemps, qui, pour les habitans du Nord, n'a qu'un sourire, comme l'a très bien observé une personne spirituelle de ma connaissance. Toutes ces habitations varient d'architecture et de goût. Ici, au milieu d'une masse de verdure, vous voyez un temple grec avec son beau péristyle et ses nobles degrés; plus loin, c'est un pavillon chinois avec ses pagodes et ses clochettes aux sons argentins; ailleurs vous trouvez un chalet suisse, habitation modeste en apparence, qui cache le luxe sous ses dehors trompeurs. Enfin, un belvédère à l'italienne

s'élève avec élégance au-dessus des arbres qui l'environnent, et forme un contraste pittoresque avec un château gothique et ses tours crénelées. Partout, dans des serres immenses, se dérobent aux rigueurs d'une atmosphère humide ou glacée, ces fruits que le ciel accorde à de plus heureux climats, et que recherche à grands frais la sensualité des riches seigneurs russes. En un mot, mille objets, signalant des goûts aussi variés qu'ingénieux, se disputent les regards du voyageur surpris et charmé. Les environs de Paris n'offrent rien, à l'exception des résidences royales, qui approche de la magnificence des environs de Pétersbourg, où cependant tout est dû à l'art. Ces charmantes créations, nées du caprice et de la richesse, ont été construites sur un terrain ingrat, qui n'était autrefois qu'un vaste marais.

Je fus également frappée de la beauté imposante et régulière de Pétersbourg, dont les rues sont très larges, à perte de vue, plantées d'arbres, et embellies par des trottoirs en pierre de taille. On remarque sur divers points des canaux bordés de quais, pavés en granit, et communiquant avec d'élégans ponts en fer. Les maisons, sans avoir l'aspect imposant des beaux hôtels de Paris, se distinguent par l'élégance de leurs croisées en glace d'une seule pièce, et par la fraî-

cheur de leurs ornemens. On voit cependant à Pétersbourg un très grand nombre d'édifices remarquables.

La société la plus distinguée était retirée dans les *datcha;* le petit nombre d'habitans qui restait dans la ville, et presque tous en costume national, donnait à la capitale de l'empire russe je ne sais quel air asiatique, qui faisait un contraste singulier avec l'élégance tout européenne de ses bâtimens. On ne rencontrait dans les longues rues ou les immenses quais, que peu d'équipages, quelques voitures anglaises ou faites sur des modèles anglais, mais attelées à la russe de quatre chevaux à longue crinière, courant avec une vitesse extrême, conduits par un cocher à barbe et un petit postillon criard. On ne voyait presque pas de piétons sur ces beaux et larges trottoirs. Le soir, cette ville si belle et si déserte, à la lueur de ce crépuscule qui ne ressemble ni à la lumière du jour, ni à celle de la lune, mais qui répand sur tous les objets une espèce de clarté magique, cette ville, dis-je, faisait sur moi l'effet d'un *panorama.*

En arrivant à Pétersbourg, nous descendîmes, pour quelques jours seulement, à l'hôtel d'Angleterre, situé sur la place de l'Amirauté, en face du palais d'hiver, résidence de sa majesté impé-

riale. Ce palais est bâti dans l'ancien style de l'architecture française; l'Amirauté, située vis à vis, est un superbe édifice dû à l'empereur Alexandre; car si Pierre le Grand a fondé Pétersbourg, c'est Alexandre qui l'a embelli. Ce prince avait beaucoup de goût pour l'architecture, se connaissait en bâtimens, et aimait extrêmement à faire bâtir. Une promenade, plantée de plusieurs rangs de tilleuls, s'étend le long de l'Amirauté, depuis le château impérial, et sur une place très vaste, où l'on peut passer cent mille hommes d'infanterie en revue, jusqu'à la Néva. Ce fleuve est bordé de quais en pierres de granit rose. La Néva, si majestueuse quand elle est calme, si terrible dans ses fureurs, offre à l'œil des flots couleur de saphir, qui sont, pendant une partie de l'année, couverts de vaisseaux sur lesquels flottent les couleurs de toutes les nations; on y voit aussi de jolis yachts se croisant sans cesse dans leur rapide navigation. La Néva fait à la fois l'ornement, la gloire, la richesse et l'effroi de Pétersbourg.

L'empereur Alexandre ne se trouvait point à Pétersbourg lorsque j'y arrivai. Au retour d'une course que ce prince avait faite dans les colonies militaires, et dont il était revenu très satisfait, sa majesté était allée assister à des manœuvres

à quelques milles de sa capitale, et l'on ignorait l'époque de son retour à Czarsko-Sélo. Mes premiers hommages s'adressèrent donc à la statue du génie fondateur de Pétersbourg, statue dont il a été publié tant de descriptions, que je ferai grâce de la mienne au lecteur. J'allai ensuite admirer les beaux édifices du quai Anglais, l'Académie, la Bourse, bâtiment immense où l'on voit réunies toutes les productions des quatre parties du monde. Je visitai la superbe église de Sainte-Marie-de-Casan, dont on admire avec raison, à l'extérieur, l'architecture imposante et noble, et qui, dans l'intérieur, éblouit les regards par la quantité de matières d'or et d'argent que renferme cette église : à cet aspect resplendissant on croit pénétrer dans ce temple du soleil qui existait jadis à Lima.

Le *Goscinny-Devor* est une espèce de basar à l'orientale, où l'on trouve depuis la riche boutique de l'orfèvre et du bijoutier jusqu'à celle du plus simple artisan. Je n'ai jamais vu, même à Paris, un plus grand étalage de fruits qu'à Pétersbourg, au *marché des fruits :* il y en avait de toutes les espèces, entre autres des ananas énormes, du prix de cent francs pièce. Il n'y a que deux promenades publiques à Pétersbourg : la première est le jardin d'été, remarquable par une

très belle grille dorée : il est planté dans l'ancien genre, en charmilles et quinconces d'arbres fort tristes et fort sombres ; on y remarque quelques médiocres statues de marbre. La seconde promenade est le jardin d'Ekaterinoslaf, situé à cent pas hors de la ville, et où le peuple se rend en foule les dimanches et fêtes. Les voitures des personnes de distinction circulent dans les allées de cette espèce de parc ; on y célèbre le 1^er^ de mai, qui est censé ouvrir le printemps à Pétersbourg. Je remarquai dans les nombreuses réunions qui se formaient autour des jeux, des guinguettes, des montagnes russes, etc., un contraste qui me déplut, je l'avoue. Des *murjyk*, de riches marchands de la ville, vêtus du costume national, si avantageux pour leur taille élevée, et portant la barbe longue, qui leur donnait un air imposant et patriarchal, se promenaient gravement, accompagnés de leurs femmes, de leurs filles, habillées à l'européenne. Il n'y a pas le moindre goût dans la parure de ces dernières, mélange disparate de tous les colifichets parisiens, entassés bizarrement en dépit de la mode et des grâces. Et puis qu'on se figure, sous un chapeau orné de fleurs, la figure tartare au nez plat, au teint jaune, et, sous la belle robe brodée, un vilain

pied mal chaussé. A côté de ces caricatures, de ces parodies de l'élégance française, on apercevait d'autres femmes, nourrices dans les maisons de seigneurs russes, vêtues de ce charmant costume qui embellit jusqu'à la plus laide figure : le *kakochnik*, bonnet doré couvert de pierreries, d'une forme très élevée, et qui rehausse si bien la taille; le cafetan de soie, qui en marque les proportions avec tant de grâce, et la riche pelisse jetée sur les épaules, et qui garantit dans ce climat, si changeant même pendant la belle saison, des moindres atteintes du froid. Tout, dans ce costume, est noble, riche et gracieux. Je sais bien que si j'avais l'honneur d'être souveraine de la Russie, je m'empresserais de l'adopter et de renoncer aux modes capricieuses que Paris s'est arrogé le droit d'imposer à l'univers entier *. Cet exemple serait suivi par la cour, la ville et tout l'empire, et vaudrait une loi somptuaire; car il est constaté qu'un costume, tel riche qu'il soit, qui ne subit pas de changemens, coûte bien moins

* Paris ne s'est point arrogé le droit d'imposer des modes à l'univers, et il le prouve en suivant avec beaucoup trop de servilité celles de l'Angleterre et même de la Russie. L'auteur ne doit donc accuser ici que cette tendance des Russes à l'imitation, qui fut de tout temps leur caractère distinctif.

Note de l'éditeur.

que des modes qu'il faut sans cesse renouveler *. Je visitai l'intérieur du palais d'hiver; la galerie de tableaux contient beaucoup de chef-d'œuvres des plus grands maîtres, et a été fort enrichie dernièrement par la belle collection que l'empereur Alexandre acquit à la Malmaison, au décès de l'impératrice Joséphine. La collection de médailles, qui a appartenu à la maison d'Orléans, est aussi très précieuse. Je vis, dans le jardin d'hiver de l'Hermitage, les descendans des pigeons nourris de la main de Catherine II. Nous fîmes aussi quelques courses hors de la ville, à Kamenoy-Ostroff, où demeurait la belle-fille de M. de C***, la comtesse Édouard de C***, née princesse Galitzin, personne aussi distinguée par ses charmes que par son aimable et doux caractère. Kamenoy-Ostroff est à une lieue de la ville : pour s'y rendre on passe la Néva sur un pont de bateaux. Ce nom signifie *Ile de pierres*. On voit dans ce lieu une quantité infinie de *datcha*, toutes très

* Utopie, dont, heureusement, les gouvernemens n'adopteront jamais l'esprit. Les lois somptuaires étaient bonnes chez les peuples essentiellement guerriers de l'antiquité, que le luxe eût amolis contre le vœu de leurs robustes institutions. Mais parmi les modernes, le luxe, la capricieuse mobilité des modes et du goût, sont des élémens de prospérité pour le commerce, pour l'industrie, source féconde de la richesse des États.

Note de l'éditeur.

agréables, éparses au milieu d'un bois entouré d'eau, et coupé par des canaux, des bras de la Néva, et la petite rivière *Noire*, qui en font plusieurs îles réunies par des ponts : l'empereur y a aussi une résidence. Le château et les jardins, peu considérables, sont situés près d'un bras de la Néva, où l'on voit stationné un grand yacht impérial. Non loin de là, et près de la rivière, est la belle maison d'architecture grecque du comte Laval, celles de M. Narichkin, du comte Strogonoff, etc.; il me serait impossible de les nommer toutes; je me borne à dire que la beauté des eaux, la fraîcheur de la verdure, font de ce séjour, pendant deux ou trois mois de l'année, un asile véritablement enchanteur. L'île Christofoski est un grand jardin public dans le genre de l'ancien jardin Beaujon, aux Champs-Élysées. Près de là est l'île Yelagine, où s'élève le château nouvellement bâti qui appartient à sa majesté l'impératrice-mère; les formes élégantes, la blancheur si pure de cet édifice, bâti au milieu des champs fleuris et des eaux, pourraient le faire comparer à un lis ressortant d'une touffe de roses, dans un vase de cristal. Je vis aussi le palais et les jardins de la Torride, cette fastueuse création du fastueux Potemkin. La salle de bal, qui est en même temps jardin d'hiver, a des dimen-

sions gigantesques. On y travaillait à des ornemens de fêtes et à des préparatifs de feux d'artifice, pour l'arrivée de son altesse impériale la grande-duchesse Marie et la princesse d'Orange.

CHAPITRE XXVII.

HOSPITALITÉ SOUVERAINE. — NOUVELLES ENTREVUES AVEC ALEXANDRE. — OCCUPATIONS DE L'EMPEREUR A LA CAMPAGNE. — PORTRAIT DE L'IMPÉRATRICE ÉLISABETH.

Ayant appris que sa majesté était de retour à Czarsko-Sélo, je résolus de m'y rendre, un peu découragée cependant par tout ce que j'entendais dire, qu'elle n'accordait jamais d'audience à la campagne; on assurait que, même en lui écrivant, il était difficile de parvenir jusqu'à l'empereur, parce qu'il était fort douteux au moins que la lettre lui fût remise. Outre le désir bien naturel de présenter mon hommage à cet *adorable* souverain, j'avais plusieurs grâces à lui demander, entre autres celle d'accomplir enfin la cérémonie du baptême de mon enfant. Je partis donc dominée par le sentiment de la timidité, du découragement, et si j'avais pu éviter cette course je l'eusse fait sans peine.

Czarsko-Sélo est à trois lieues de Pétersbourg. Je descendis dans une auberge appelée la Res-

tauration française, où je n'eus, pour moi et mes femmes, qu'une seule petite chambre presque dégarnie. L'hôte, fort étonné de ce que je n'étais pas enchantée de ce logement, me dit d'un ton goguenard que c'était celui de l'ambassadeur de France lorsqu'il venait à Czarsko-Sélo. Je me décidai, le soir, à aller prendre quelques renseignemens chez la comtesse Ojarouska, épouse du général aide-de-camp de sa majesté, que je connaissais depuis long-temps, personnes remplies d'amabilité et d'obligeance, et qui étaient mes compatriotes. Mes amis demeuraient dans le parc. Je passai devant le palais, édifice immense, dans l'ancien goût français, surchargé de sculptures, de dorures, de coupoles, etc. Ce palais me parut désert; on n'y voyait que des sentinelles en faction dans la cour. Cette solitude impériale m'inspira des réflexions moroses : non, me disais-je, sous l'inspiration de ces idées au moins prématurées, non, l'empereur Alexandre de Pétersbourg n'est plus l'empereur Alexandre de Towiany, de Vilna, de Varsovie! Voilà bien tous les princes! Avec quelle joie, quel empressement ne le recevais-je pas toutes les fois qu'il daignait venir me voir! ici quelle différence! je n'obtiendrais peut-être pas un verre d'eau dans ce palais, inhospitalier comme toutes les demeures des grands. Heu-

reux qui ne les approche jamais, et plus heureux encore celui qui n'a rien à leur demander!

Tout occupée de ces tristes pensées, je cheminais lentement sans être distraite même par le bruit des voitures qui passaient rapidement à côté de moi, et j'arrivai à la ville chinoise. On nomme ainsi une vingtaine de jolies maisons bâties dans le goût chinois, qui servent de logement aux aides-de-camp de sa majesté. Chacun de ces messieurs a sa maison, son écurie, sa glacière et son jardin. Au centre de cette petite ville, disposée en forme d'étoile, est un pavillon en rotonde entouré de peupliers où messieurs les aides-de-camp se réunissent pour donner des bals et des concerts. La partie du parc qui entoure la *ville*, les ponts, les treillages, les kiosks, ornés de pagodes, tout est dans le genre chinois, et ce n'est qu'un point dans l'immensité de ce parc.

Le général O*** et sa femme me reçurent parfaitement bien; ils croyaient que l'empereur passerait quelques jours aux revues. Cependant, ayant envoyé au château et apprenant que sa majesté devait y passer la nuit, le général me conseilla d'aller de bonne heure, avec sa femme, dans le parc, disant que c'était le seul moyen de rencontrer l'empereur, qui se promenait tous les matins. L'idée de *poursuivre* l'empereur à travers

un parc de plusieurs lieues d'étendue me parut étrange; il fallut pourtant m'y soumettre, malgré le désir que j'avais de retourner à Pétersbourg. Le comte O*** voulut bien me reconduire à l'auberge. En traversant une avenue, j'aperçus, dans une contre-allée, un officier de bonne mine, en redingote d'uniforme (c'était le costume de campagne adopté à la cour); cet officier qui nous saluait. Je crus reconnaître l'empereur; mais il me sembla plus svelte; il faisait d'ailleurs sombre dans les allées. Je ne dis rien; mais le petit O***, neveu du général, s'écria tout à coup : « C'est l'empereur! » Madame O*** me dit : « C'est votre bonne « étoile qui l'amène, car il ne se promène jamais « dans le parc à cette heure. » Aussitôt elle et moi nous retournâmes sur nos pas; l'empereur, nous voyant venir à lui, s'avança de son côté, et lorsqu'il m'eut reconnue : « Comment! s'écria-« t-il de l'air du monde le plus surpris, c'est vous! « et depuis quand ici? » Et sur ma réponse, il daigna me reprocher *de ne l'avoir pas traité en ami, en ne le prévenant pas* de mon arrivée par un *petit mot;* de lui avoir fait perdre quinze jours; enfin mille de ces expressions aimables qui étaient si naturelles à ce prince. Je m'excusai en disant que j'avais craint d'importuner sa majesté, sachant qu'elle était aux revues. « J'aurais pris d'au-

« tres mesures, » répondit l'empereur, qui reçut aussi avec sa grâce accoutumée l'hommage respectueux que ma mère m'avait chargée de mettre à ses pieds; il s'informa avec intérêt de sa santé, et me demanda si sa chambre était toujours remplie de tableaux et d'oiseaux. Sa majesté voulut savoir où je logeais, en disant : « Vous devez être « horriblement mal dans cette auberge; permet- « tez que je vous offre l'hospitalité; je puis vous « répondre au moins que vous serez mieux que « là-bas. » J'acceptai avec toute la reconnaissance que devait inspirer une attention si aimable, si inattendue. Sa majesté s'éloigna pour aller, dit-elle, faire préparer mon logement et m'envoyer un guide. Je repris alors, avec madame O***, le chemin de l'auberge. Enchantée d'une si heureuse rencontre et d'être délivrée de l'inquiétude de ne pas retrouver l'empereur dans les dispositions favorables où je l'avais toujours vu pour moi, je le revoyais au contraire encore plus gracieux, s'il est possible, et plein de cette bonté incomparable qui aurait dû lui attacher tous les cœurs, si tous les cœurs savaient être sensibles et reconnaissans.

En rentrant, je me couchai tout de suite, ne pensant pas que je dusse me transporter le soir même au château; à peine étais-je au lit, que le *guide* et une voiture arrivèrent pour me chercher : l'ap-

partement, le souper, tout était prêt excepté moi. Le lendemain, dès sept heures du matin, le premier valet de chambre de l'empereur, avec une de ces voitures élégantes et légères dans lesquelles on parcourt le parc, et attelée de deux chevaux superbes, étaient à ma porte. Je m'habillai à la hâte et je partis avec mon enfant. On me conduisit au palais *Alexandre*, ainsi nommé parce qu'il avait été bâti pour ce prince, par l'ordre de l'impératrice Catherine, sur le dessin et les plans d'un excellent architecte italien. Ce palais est très remarquable par l'élégance et l'ensemble parfait de toutes ses proportions. Le rez-de-chaussée était ordinairement occupé par monseigneur le grand-duc Nicolas et son auguste épouse, mais leurs altesses impériales ne s'y trouvaient point alors. L'appartement qui m'avait été destiné était au premier, terminant une longue galerie ouverte qui donne sur la salle à manger, et sert de chœur aux musiciens pendant les grands repas. J'avais, à toutes les croisées, une vue charmante sur le parc et sur le château impérial, qui est à cent pas du palais Alexandre. Un massif de verdure, en cachant une partie de l'édifice, laisse apercevoir les cinq coupoles dorées de la chapelle, surmontées de brillantes croix, qui se réfléchissent, par un temps calme, dans une pièce d'eau par-

faitement dessinée et entourée d'une pelouse verdoyante.

Un déjeûner élégamment servi, des corbeilles de fruits rares pour le pays et même pour la saison, étaient préparés dans mon appartement. Le valet de chambre me quitta après m'avoir demandé mes ordres, et si je me trouvais bien dans ce logement. J'étais absolument seule au milieu de ce vaste palais, à l'exception des domestiques de la cour; car les miens étaient encore restés à l'auberge. En m'aidant des rêves de l'imagination, j'aurais pu me croire au temps de la féerie, et transportée dans quelque palais enchanté. Je descendis dans le parc et ne tardai pas à rencontrer le général O***, qui venait chez moi avec sa femme. Ils m'apprirent qu'ils avaient vu l'empereur; que sa majesté leur avait parlé du baptême, en disant qu'elle était prête à satisfaire mes désirs à cet égard, et qu'il fallait seulement désigner le jour. Tout en causant, nous approchions du nouveau bâtiment que l'empereur s'amusait alors à faire construire dans le parc. C'était une tour carrée, extrêmement élevée, dite *Tour des Chevaliers*, parce qu'il y avait des statues de chevaliers, placées dans des niches, aux quatre faces de la tour. Elle était destinée à loger le jeune grand-duc Alexandre.

Sa majesté, qui regardait les ouvriers, vint au devant de nous, et me dit de l'air le plus gracieux du monde, qu'elle espérait que j'étais mieux logée dans mon nouveau quartier qu'à l'auberge. Alexandre s'informa pourquoi je ne m'y étais pas transportée dès la veille, assurant qu'il n'avait pas perdu de temps à m'envoyer un guide, etc. Je présentai mon enfant à l'empereur, qui rit beaucoup de l'idée qu'il s'était faite de lui, en l'appelant *grand soldat*. Lorsque je fus rentrée au palais, je renvoyai mes chevaux de louage à Pétersbourg, et j'écrivis à M. de C***, pour lui faire part des nouvelles bontés de sa majesté, et pour l'engager à venir me rejoindre.

Le valet de chambre de l'empereur revint ensuite m'annoncer la visite de sa majesté pour midi, et elle eut lieu, malgré une pluie battante, à l'heure indiquée. Sa majesté, avec toute la grâce du plus aimable *seigneur de château*, daigna s'informer si j'étais contente de mon logement, s'il serait suffisant pour loger commodément M. de C***, ajoutant avec bonté que M. de C*** était son ancien frère d'armes ; enfin, si je ne préférais pas d'être logée à la ville chinoise, pour me rapprocher de la comtesse O***. La bonté seule peut inspirer une politesse si parfaite, et autant de délicatesse ! Alexandre me dit ensuite que la cour

allait bientôt se rendre à *Péterhoff*, et m'offrit de l'y suivre. Déjà prévenue par ma mère de la situation de mes affaires, il daigna me témoigner l'intérêt qu'il y prenait. Dans le court exposé que j'en fis, en sollicitant un emprunt à la banque impériale, à des conditions plus favorables que celles accordées par les statuts, je fus obligée de dire que M. de C*** avait partagé une partie de son bien entre ses enfans, et que j'avais acquis le reste, à la charge d'acquitter les dettes qu'il avait contractées pour remplir les dernières volontés de son père. « Ce qui fait, dit sa majesté, que M. de « C*** n'a rien et vous pas grand'chose. » « Cela « n'est que trop vrai, sire, » lui répondis-je. L'empereur m'assura de son constant désir de m'obliger, et m'engagea à lui donner une note relative à cette affaire.

En parlant à sa majesté de l'impression qu'avait produite sur moi Pétersbourg, je vantai beaucoup, comme l'on pense bien, la beauté de cette capitale. « Oui, dit ce prince, c'est une belle ville; « mais ce ne sont après tout que des murailles, « et vous ne trouverez pas ici la société que vous « avez laissée à Paris. » Je pris alors la parole pour répéter à sa majesté ce que j'avais déjà eu l'honneur de lui dire autrefois, que la société, à Paris, divisée par tant d'intérêts et d'opinions

divers, offrait peu d'agrémens : que le démon de la politique s'était emparé de toutes les têtes en France ; que depuis le pauvre cocher de fiacre et la marchande d'allumettes, l'un sur son siége, l'autre dans son échope, il n'existait pas un individu qui ne se crût intéressé, sinon à comprendre, du moins à lire la feuille du jour, et surtout le *Constitutionnel ;* qu'on ne s'entretenait dans les salons les plus brillans de Paris, que des débats des deux chambres, et des opérations du ministère ; enfin, que nécessairement et malheureusement dans ce conflit de sentimens, de préventions, d'opinions d'un intérêt si grave, l'esprit de la conversation devait perdre chaque jour de cette aisance, de cette grâce, de ce sel attique, qui distinguaient autrefois les Français entre toutes les nations de l'Europe.

Sa majesté, avant de me quitter, daigna me renouveler les plus fortes assurances d'intérêt et d'attachement, en me priant de ne pas prendre pour *des fadaises* ce qu'elle me disait. Le général O*** et son aimable femme s'offrirent, avec l'obligeance qui leur est naturelle, à nous montrer le parc de Czarskò-Sélo : l'empereur l'avait créé en grande partie, ou du moins augmenté et considérablement embelli. Il le faisait entretenir avec un soin et une recherche de propreté que je

n'ai vus nulle part. Mille ouvriers répandus tous les jours dans ce parc, y étaient sans cesse occupés à balayer les sentiers, aussitôt que l'on y avait passé, soit en voiture ou à cheval, soit même à pied; à éplucher, tondre, peigner les gazons, qui étaient de la plus grande beauté. A quelques pas du château, et en présence du souverain, on entendait ces ouvriers rire, chanter; et le bien-être dont ils semblaient jouir, répandait dans l'âme une douce satisfaction, quand on pensait à celui qui les rendait heureux. Les fabriques les plus remarquables du parc étaient la tour de Windsor, bâtie sur de moindres dimensions, mais sur le modèle exact de celle de Londres, au milieu d'une sombre forêt; le théâtre, et la ferme ornée, qui était un des amusemens favoris de l'empereur Alexandre, lui offrant l'intérêt véritable de l'activité et des travaux champêtres. Ornée de treillages et d'un joli colombier à la française, cette ferme contenait, dans ses superbes vacheries, le plus beau bétail qui se trouve en Europe, des vaches du Tyrol, de la Suisse, de la Hongrie, de Hollande, de Kalmogonod, etc., et un troupeau de mérinos qui paissaient dans le parc. L'intérieur de cette même ferme est à la hollandaise; les murs en carreau de faïence bleue, des armoires vitrées, contenant les ustensiles de ménage.

On m'y fit voir le livre de comptes, magnifiquement relié, dans lequel sa majesté s'amusait elle-même à inscrire le produit de ses moutons; très satisfaite, d'ailleurs, de porter un uniforme en drap fabriqué de leur laine.

Ces occupations simples, qui rapprochaient l'empereur de la nature, délassaient son esprit d'une longue contention. Non loin de la ferme est l'habitation des lamas, gardés par l'homme qui alla les chercher en Asie. Ces animaux ne jouissent jamais de leur liberté; ils ont l'air triste et languissant. La partie la mieux dessinée du parc est celle du lac, dont l'étendue est très considérable, et qui a assez de profondeur pour porter de grands yachts et un modèle de vaisseau. On voit sur ses rives de charmantes ruines, d'après les dessins de Robert : les arbres y sont parfaitement groupés et nuancés avec art. A l'extrémité du parc, on trouve l'arc de triomphe, orné de faisceaux d'armes, et portant cette inscription touchante dans sa simplicité, en russe et en français : « *A mes chers compagnons d'armes.* » On me fit passer par une espèce de grotte de Pansilippe : C'est un rocher percé et taillé en voûte; c'est un véritable caprice de la nature, puisque le terrain y est presque partout uni et plat. On travaillait alors, sur des modèles anti-

ques, au bain de l'empereur, ou pour mieux dire, on le démolissait, parce qu'on avait manqué les dimensions du bâtiment destiné à recevoir une immense cuve, taillée dans un seul bloc de granit rose, et assez vaste pour pouvoir y nager dans tous les sens. Je visitai ensuite les appartemens du château : la grande salle dorée, où l'impératrice Catherine donnait ses audiences; l'appartement de l'empereur Alexandre, dont plusieurs pièces se distinguent par une magnificence pleine de goût. Les murs de cette salle sont revêtus de lapis lazuli, de porphyre, d'ambre, etc.; les parquets sont incrustés en nacre de perles ou bois précieux, etc. La grande galerie ouverte, qui communique à l'appartement de l'impératrice, et d'où, à travers ses colonnes, on jouit d'une vue ravissante sur le lac, les ruines, des champs de fleurs, etc., est ornée de bustes en bronze, de la plupart des grands hommes de l'antiquité; à leur aspect, on se rappelle les chapitres de Plutarque; *on* les relit, en quelque sorte, sur le front de ces héros.

L'empereur Alexandre menait à Czarsko-Sélo le genre de vie de la campagne; il n'y avait point de cour; en l'absence du grand-maréchal, c'était l'empereur lui-même qui se faisait rendre compte des dépenses de sa maison. Il n'y recevait

que les ministres, à des jours marqués de la semaine. Alexandre se levait ordinairement à cinq heures, faisait sa toilette, écrivait, puis descendait dans le parc; il visitait alors sa ferme, les nouvelles constructions, donnait audience aux personnes qui avaient un mémoire à lui présenter, et qui le poursuivaient quelquefois dans tout le parc, toujours ouvert, la nuit comme le jour. L'empereur s'y promenait seul, sans défiance; il n'y avait cependant de sentinelles qu'au château et au palais d'Alexandre. Obligé, à cause de sa santé, d'observer un régime sévère, Alexandre dînait seul dans son appartement, et, suivant sa coutume, se couchait de bonne heure. A la retraite, la musique des gardes jouait sous ses fenêtres; elle exécutait presque toujours des airs mélancoliques, que j'entendais de mon appartement.

L'impératrice Élisabeth, de son côté, vivait dans une profonde solitude; elle n'avait auprès de sa personne qu'une seule demoiselle d'honneur, et ne recevait aucune présentation à Czarsko-Sélo. Elle daigna faire une exception en ma faveur: je fus assez heureuse pour avoir avec cette princesse un entretien qui me laissa véritablement enthousiasmée de sa grâce, de son esprit. L'impératrice Élisabeth avait alors environ quarante-cinq ans. Sa

taille était svelte, bien prise et moyenne; son teint délicat, mais qui avait souffert de l'âpreté du climat, et la finesse de ses traits, laissaient voir encore combien les charmes de l'auguste princesse durent être séduisans au printemps de sa vie. Une certaine langueur touchante répandue sur son langage et ses manières, son regard à la fois spirituel et plein de sentiment, la mélancolie de son sourire, un son de voix d'une douceur qui s'insinuait dans l'âme, enfin quelque chose d'angélique dans toute sa personne, semblait vous avertir tristement que des grâces si célestes n'étaient pas faites pour ce monde; que tout, dans cette créature angélique, appartenait au ciel. Je n'oublierai jamais son accueil bienveillant, les paroles obligeantes qu'elle daigna m'adresser sur la manière dont je m'étais, disait-elle, fait connaître avantageusement d'elle, en 1812. Elle poussa la bonté jusqu'à me parler de mes faibles ouvrages, disant qu'elle les avait lus avec plaisir; qu'elle était charmée que j'eusse choisi des sujets historiques chez une nation à laquelle elle prenait le plus vif intérêt. Je ne pus m'empêcher de répondre qu'un suffrage aussi flatteur m'inspirait un amour-propre dont j'aurais peine à me défendre, puisque, non-seulement je n'avais jamais osé me flatter d'obtenir son auguste appro-

bation, mais que de si modestes productions fussent placées sous ses yeux. Sa majesté me demanda ensuite si j'avais un autre ouvrage en train, et quel en était le sujet. J'exposai le plan du *Nain politique*, qui était à peine commencé. Sa majesté approuva cette composition, disant qu'elle offrirait un double intérêt historique pour la France et pour la Pologne, dans la peinture d'une époque d'ailleurs peu connue. Élisabeth parla des romans de Walter-Scott, dont elle admirait l'imagination, avec cette finesse d'esprit et de jugement qui brillait dans tout ce qu'elle disait. Cette princesse, éminemment instruite, consacrait presque tous ses instans aux littératures française et russe. Elle me questionna sur mes voyages en France et en Allemagne : je parlai des contrées pittoresques de l'Allemagne, et surtout des bords du Rhin, où, parmi toutes les richesses de la nature, on retrouve tant de monumens anciens, des constructions romaines, des tours gothiques, des ruines du temps de la féodalité.... « Des souvenirs de tous les temps, » ajouta l'impératrice avec son air doux et spirituel. Ce mot seul disait plus que mon récit, et j'osai le faire entendre par mes regards, que cette princesse parut avoir compris.

Il était impossible de voir seulement une fois

l'impératrice Élisabeth sans ressentir pour elle un attrait respectueux, et je le dis les larmes aux yeux à sa demoiselle d'honneur, en ajoutant : « Elle méritait tant d'être heureuse! Je n'osai pas « en dire davantage. » Ma tante Radzivil, honorée des bontés de l'impératrice Élisabeth, l'avait surnommée *le calme*. Ce mot caractérisait parfaitement cette princesse, qui s'en faisait à elle-même l'application dans les lettres qu'elle daignait écrire à ma tante. L'impératrice Élisabeth ne se montrait dans le parc que vers le soir, à cheval; je la voyais souvent traverser au pas ces sombres allées, accompagnée seulement de sa demoiselle d'honneur et d'un écuyer; il me semblait voir je ne sais quel nuage de mélancolie planer autour de cette princesse. On disait qu'elle évitait de se promener le matin, à pied, dans le parc, dans la crainte de gêner l'empereur; mais aurait-elle dû avoir cette crainte? Quelle différence pour le bonheur de tous deux, s'ils avaient pu s'entendre! Ils paraissaient si bien faits l'un pour l'autre : même grâce, même douceur, tant d'esprit; il y avait donc un point par où leurs cœurs ne pouvaient se rencontrer? Pourquoi faut-il que la mort seule ait réuni des âmes si parfaites!

CHAPITRE XXVIII.

L'IMPÉRATRICE-MÈRE.—L'ILLUSTRE PARRAIN.—MÉLANCOLIE DE L'EMPEREUR : SA CAUSE PRINCIPALE. — TRISTES PRESSENTIMENS. — DÉPART D'ALEXANDRE POUR LA SIBÉRIE.

J'eus aussi l'honneur d'être présentée à l'auguste mère d'Alexandre, à cette princesse dont les vertus sont et l'exemple et la gloire de sa famille. Le jour que je lui fus présentée, à Pawlowfsky, sa résidence d'été, je suivis sa majesté et toute la cour de l'impératrice-mère, qui était toujours nombreuse et brillante, dans un pavillon dit *des roses*, où fut servi le dîner. L'impératrice a le goût des fleurs. Après dîner, sa majesté descendit au jardin, coupa elle-même des roses avec des ciseaux anglais destinés à cet usage, en distribua aux dames, et voulut bien m'en donner deux que j'ai conservées précieusement en souvenir de ce jour et de la bonté de cette princesse. La taille majestueuse et les belles proportions de l'impératrice, son port imposant, frappent les regards et

inspirent, à la première vue, un respect accompagné d'une sorte de timidité ; mais la bonté qui se peint dans tous ses nobles traits ramène la confiance dans les cœurs, et les remplit, pour cette adorable souveraine, du plus respectueux attachement.

La fête de Péterhoff n'eut pas lieu cette année à cause du départ de son altesse impériale la grande-duchesse Alexandre, qui était au moment de s'embarquer pour se rendre par mer en Prusse. Cependant une infinité de monde arriva de Pétersbourg et des environs pour voir jouer les eaux, qui sont très belles. On nous donna à Péterhoff le logement de l'ambassadeur d'Autriche, au palais d'Alexandre, situé dans le parc, et où logeaient ordinairement les ministres étrangers lorsqu'ils étaient admis à la fête. Nous eûmes là, comme à Czarsko-Sélo, le service de la cour, table, équipage, etc. Les domestiques *, très braves gens qui adoraient leur auguste maître, servaient par quartier et se relevaient tous les

* Alexandre s'intéressait au bien-être du moindre de ses serviteurs. Rencontrant un jour dans le parc de Czarsko-Sélo la baronne Rosen, dont le mari, général au service de sa majesté, était en quartier dans cette ville, il dit à cette dame : « Madame, je suis charmé d'apprendre « qu'il y aura bientôt alliance entre votre maison et la mienne. » La femme de chambre de madame Rosen devait épouser le berger des troupeaux de mérinos de l'empereur.

huit jours. Comme notre desserte était à leur profit, ils avaient un empressement incroyable à nous faire manger. Ils nous servaient le matin du thé, du chocolat, du café, toutes sortes de pâtisseries, ensuite un déjeûner à la fourchette; dîner à trois heures, dessert en glaces, vins recherchés; du thé le soir, et plus tard le souper, bien que nous n'en voulussions pas. Encore, dans les intervalles de ces repas, venaient-ils demander si nous n'avions pas faim.

Le jour de la saint Pierre, la famille impériale se réunit au château; c'est là que, voyant pour la première fois madame la grande-duchesse Nicolas, je fus frappée de l'élégance de sa tournure et de la beauté de sa taille élancée. Entourée des dames de sa suite, qu'elle dépassait de la tête, on eût dit Calypso au milieu de ses nymphes. J'eus l'honneur d'être présentée à cette princesse, ainsi qu'à madame la grande-duchesse Michel, qui, dans le peu de mots qu'elle daigna m'adresser, me fit entrevoir un esprit aussi cultivé qu'obligeant. L'impératrice-mère recevait aussi ce jour-là; elle me demanda comment je trouvais Péterhoff. Ce lieu a un genre de beauté singulièrement imposant. Le château, bâti dans l'ancien goût, n'est ni vaste ni beau; mais du balcon de la salle d'audience, la vue plonge dans les allées

des jardins, et, à travers les jets d'eau qui s'élancent, tout resplendissans des feux du jour, au-dessus des plus grands arbres, on découvre la mer couverte des nombreux vaisseaux qui se rendent à Cronstad ou qui en reviennent. On montre dans le parc un pavillon favori de Pierre le Grand, où ce prince avait une petite cuisine et tous les ustensiles de ménage à la hollandaise; il était là encore le maître Péters de Sardam. On y fait voir aux curieux la robe de chambre, le bonnet de nuit de Pierre le Grand, et même la pantoufle de Catherine, laquelle prouve, soit dit en passant, qu'elle était sur un *bon pied* dans le monde. Vis à vis le pavillon est une pièce d'eau; les vieilles carpes dorées que nourrissait Pierre Ier arrivent encore au son d'une clochette pour recevoir le pain qu'on s'amuse à leur jeter. Péterhoff a une superbe papeterie où l'on fait du papier vélin à l'aune, et un établissement pour tailler les pierres fines qu'on tire de Sibérie, telles que les améthistes, topazes, malachites, etc.

M. de C*** obtint à Péterhoff une audience particulière de l'empereur Alexandre, et un accueil bienveillant qui le pénétra de reconnaissance autant que d'admiration pour ce prince. Au moment de congédier M. de C***, l'empereur

lui dit : « Je suis obligé de vous quitter, car je « vais reconduire ma belle-sœur qui s'embarque « aujourd'hui à Oranienbaum. » Et il lui demanda s'il avait vu le vaisseau destiné à porter son altesse impériale. Sachant que sa majesté, par attention pour la grande-duchesse, avait fait arranger ce vaisseau avec toutes les recherches et les commodités du luxe, M. de C***, qui avait été le voir en détail avec moi, en fit son compliment à sa majesté, qui, craignant pour la princesse les suites d'un voyage sur mer, répondit avec vivacité : « J'ai fait tout ce que j'ai pu pour lui rendre « la traversée moins pénible, mais je ne l'empê- « cherai pas d'avoir le mal de mer. » Ce vaisseau, qui venait de sortir des chantiers, portait quatre-vingt canons et huit cents hommes à bord. L'appartement de son altesse impériale, composé de sept pièces et d'une chapelle, était meublé et décoré avec beaucoup d'élégance en étoffe de soie verte. Une tente était dressée sur le pont, où l'on devait se réunir pour entendre la musique de la garde. En un mot, rien n'avait été négligé de ce qui peut contribuer aux agrémens d'un voyage sur mer. Le capitaine désigné pour conduire son altesse impériale et qui avait fait une fois le tour du monde, nous avoua qu'il aurait préféré le recommencer deux fois que d'être chargé d'une

commission très honorable sans doute, mais dont il craignait la responsabilité.

La cour quitta Péterhoff après une semaine de séjour; l'impératrice-mère se rendit au château de Yelagine, et l'empereur à Pétersbourg. J'y reçus un billet de sa majesté, qui daigna m'écrire pour convenir avec moi du jour de la cérémonie du baptême. Ce fut un dimanche, 22 août, vieux style. Alexandre arriva à deux heures après midi; il caressa beaucoup son heureux filleul, l'embrassa à plusieurs reprises, et me dit, au moment de la cérémonie : « Ne soyez pas en peine « de moi, je ne suis pas *novice* en ce genre. » Le baptême fut un peu plus long que de coutume, parce que M. l'abbé Lockman (commandeur de la chapelle de Malte) crut nécessaire de dire le rituel en latin et en français; il y ajouta une exhortation très bien faite, adressée au parrain, aux père et mère, pour les engager à élever l'enfant dans les principes de religion propre à conserver en lui les dons qu'il venait de recevoir par le baptême. L'empereur me regardait en souriant dans les momens critiques pour l'enfant, qui soutint cependant très bien les *épreuves* du sel et de l'eau, parce que le riche costume de l'abbé et de son diacre, les ornemens de l'autel, l'appareil des lumières en plein jour, firent en lui une

heureuse diversion. Après l'immersion, l'empereur essuya lui-même les longs cheveux bouclés du néophite, et adressa quelques paroles obligeantes de remerciement à M. l'abbé Lockman. S'apercevant ensuite que M. de C*** s'était retiré immédiatement après la cérémonie, Alexandre se leva aussitôt pour le chercher, disant avec bonté qu'il était *inouï* que M. de C*** ne restât pas chez lui; et l'ayant fait revenir au salon, il l'obligea aussi de s'asseoir en sa présence.

La conversation ne tarda point à s'établir sur la politique. Sa majesté blâma le changement de ministère en France, l'attribuant en grande partie au crédit d'une certaine dame. En témoignant son regret du renvoi de M. de Châteaubriand, l'empereur fit quelques observations piquantes sur les vues *petites et financières* (ce fut l'expression qu'il employa) d'un ministre français et de M. Canning*, dont il ne faisait pas plus de cas. Sa majesté eut la bonté de nous engager à venir reprendre notre appartement à Czarsko-Sélo, avant son départ pour la Sibérie. « Ne puis-je espérer, « ajouta-t-elle, de vous retrouver ici à mon re-

* C'est sans doute *qu'il n'aimait pas* qu'a voulu dire madame de Choiseul... car faire peu de cas de *Canning* serait une hérésie, malgré toutes les concessions qu'on pourrait faire à la différence des opinions politiques. *Note de l'éditeur.*

« tour, et de vous voir passer l'hiver à Péters-
« bourg? » En témoignant toute notre reconnaissance pour une invitation si aimable, nous fûmes obligés de répondre que les affaires de M. de C***, et surtout son devoir, le rappelaient en France. L'empereur nous parla de la maladie de Louis XVIII, maladie assez grave pour donner de l'inquiétude pour la vie de ce souverain. « J'es-
« père cependant, ajouta Alexandre, que, dans
« tous les cas, le changement de règne n'appor-
« tera point de troubles en France, et que *Mon-*
« *sieur* y est aimé et saura user de la fermeté né-
« cessaire. »

Je montrai à sa majesté une bague que ma mère m'avait envoyée; elle était à l'effigie d'Alexandre, gravée sur une turquoise; j'ajoutai que c'était le présent le plus agréable qu'elle eût pu me faire. L'empereur se reconnut, et me dit qu'il en savait très bon gré à ma mère, puisque cette bague servirait à le faire vivre dans mon souvenir, et il me chargea en même temps de le rappeler à celui de ma mère.

Lorsque sa majesté fut remontée dans sa calèche, une foule de peuple qui remplissait la rue fit entendre ces joyeux *houras* qu'excitait toujours la présence de ce souverain bien-aimé. L'empereur allait entreprendre en deux mois un voyage

de sept mille verstes, pour visiter en Sibérie le mont Oural, où l'on avait découvert depuis peu une mine d'or très riche. Cette partie de l'empire était inconnue à sa majesté, qui se proposait de parcourir ses États dans toute leur étendue, afin de juger d'après lui-même du bien-être de ses sujets, des moyens d'encourager l'industrie nationale, de favoriser les débouchés du commerce par l'établissement de nouvelles routes, de canaux de communication, etc. Tous les vœux de ce grand prince, ses travaux, ses veilles, concouraient à un seul but, celui d'assurer le bonheur de cinquante millions d'hommes.

La veille du départ de l'empereur, j'étais descendue de bonne heure dans le parc, pour prendre vue de la tour des Chevaliers. Je vis bientôt arriver, par un autre côté, l'empereur, qui monta jusqu'à la plate-forme de la tour. Je me hâtais d'emporter mon porte-feuille et de me retirer; mais sa majesté me suivit à travers les bois, disant que je courais si vite, qu'elle avait eu peine à me rejoindre. Je m'excusai sur la crainte que j'avais eue de la déranger. L'empereur me dit de deviner à quelle heure il s'était levé. « A quatre « heures, répondis-je. » « Non, à trois heures et « demie, reprit Alexandre. Je suis accablé de tra- « vail, poursuivit-il ensuite. Je fais tous les ans un

« voyage dans l'empire, à cette époque, eh bien! « tous les ans, comme si l'on ne devait plus me « revoir, tout le monde se hâte de terminer ses « affaires avec moi. » Quel mot! quel pressentiment! Un an plus tard, et à la même époque, Alexandre fit encore un voyage... on ne le revit plus!

Je demandai à l'empereur, sachant que la plaie de sa jambe était encore ouverte, si sa santé ne souffrirait pas d'un si long voyage. « Non, me dit-« il, la saison est très favorable pour voyager « dans ces contrées-là, où il n'y a point de pluies « dans ce temps-ci, mais de petites gelées. » Ensuite, sa majesté me dit que mon affaire, relativement à l'emprunt était faite, et il me témoigna en même temps son regret de ne pouvoir satisfaire à mon autre demande. Le fils aîné de M. de C***, au service de Russie depuis sa plus tendre jeunesse, ou pour mieux dire son enfance, désirait vivement obtenir la place d'aide-de-camp de sa majesté, et me pria de la solliciter pour lui. J'avais extrêmement à cœur de réussir dans cette affaire, dont je ne connaissais pas les difficultés, et je ne négligeais rien de tout ce que l'on pouvait mettre en avant pour amener un heureux résultat. « Je suis obligé, me dit sa majesté, de vous « répondre avec franchise, comme à une per-

« sonne que j'aime et que j'estime; il m'est im-
« possible d'accorder à ce jeune homme, qui n'a
« point fait jusqu'à ce jour de service actif, une
« place qui est regardée comme la récompense
« d'une longue activité. » J'insistai sur les onze ans de services de mon beau-fils. « Onze ans, re-
« prit Alexandre, qu'est-ce que cela, tandis qu'il y
« a tant de militaires distingués en Pologne, des
« colonels qui ont vingt ans de services? et quels
« services? toujours à la guerre, blessés, etc., qui
« postulent cet emploi; je ne pourrais donc,
« sans injustice, l'accorder à ce jeune homme.
« Mettez-vous à ma place; leur faire ce passe-
« droit... » « Je suppliai sa majesté de se mettre
« pour un instant à la mienne, et de me pardon-
« ner si je lui avais fait une demande impor-
« tune. » « Rien, me dit-il, ne peut m'importuner
« de votre part. » Et il me quitta en m'annonçant sa visite pour une heure après midi. En arrivant chez moi, l'empereur me renouvela encore *ses excuses* de m'avoir refusé la grâce en question. Je saisis cette occasion pour le supplier de se souvenir, dans une autre occasion, du *jeune homme*, me portant caution de son zèle pour le service de sa majesté. L'empereur me fit à ce sujet plusieurs questions qui prouvaient un intérêt véritable. Alexandre daigna ensuite m'adresser

quelques complimens sur mes ouvrages, et j'eus bien envie de lui répondre que j'avais une trop haute idée de l'emploi qu'il faisait de son temps, pour croire qu'il voulût le perdre à lire de semblables *fadaises*. Je racontai à sa majesté la petite guerre littéraire que j'avais eue quelques années auparavant, à cause de lui, sur un ouvrage intitulé *les Souvenirs d'un prisonnier français*. Ce détail parut l'amuser.

Alexandre parlant de son voyage, je lui dis que pour faire le tour de ses États par le Kamstchatka, il faudrait plus d'une année, et que l'autre jour M. de C*** et moi nous nous étions amusés à faire faire à sa majesté la conquête de la Chine pour arrondir son empire. C'était un circuit un peu long, à la vérité, que je prenais pour arriver à ces pauvres Grecs, dont il était moins question que jamais. « Oh! mon empire n'est déjà « que trop *rond*, me répondit sa majesté, et votre « idée était fort impolitique. La Russie n'a déjà « que trop d'extension; les grandes distances « d'un gouvernement à l'autre rendent les com- « munications très lentes; par conséquent l'or- « ganisation générale en est quelquefois entravée « et en souffrance. » L'empereur s'entretint ensuite de la révolution qui venait d'éclater en Portugal. Je me permis de dire qu'il était bien

difficile de ne pas attribuer ce mouvement à la politique anglaise. L'empereur ne répondit rien, mais fit un signe de tête approbatif. Pendant la conversation, mon enfant, qui était dans la galerie, venait à chaque instant entr'ouvrir la porte du salon, et s'enfuyait aussitôt que je l'appelais. L'empereur prétendit que le petit *bonhomme* était impatient de le voir dehors, pour jouir tout seul de sa maman. J'allai le chercher, et le posai sur la table auprès de sa majesté, qui l'embrassa en me recommandant de laisser développer son naturel, sans jamais chercher à le contraindre. Pauvre prince! combien il aimait les enfans, et comme il eût été heureux s'il eût pu conserver les siens*! Je ne manquai pas de me louer auprès d'Alexandre des bontés que leurs majestés impériales avaient eues pour moi, et que j'y reconnaissais une nouvelle preuve de son excessive indulgence en ma faveur. « Vous ne devez rien qu'à vous-« même, répondit sa majesté; les impératrices « vous connaissaient déjà avantageusement avant « de vous avoir vue. »

J'avais sur ma table un énorme ananas que m'avait envoyé l'empereur, qui, tous les jours,

* L'impératrice Élisabeth eut deux princesses qui moururent de la dentition.

se plaisait à envoyer aux dames de sa connaissance, à Czarsko-Sélo, des corbeilles de fruits de toutes les espèces, comme pêches, raisin muscat, arbricots, etc. En parlant de la beauté des serres de sa majesté impériale, et du goût particulier de l'impératrice-mère pour les fleurs, j'ajoutai que sa majesté cultivait aussi de jeunes plantes bien plus intéressantes encore que les plus belles fleurs de ses jardins. Alexandre comprit mon idée, et répondit que les établissemens de jeunes personnes créés par l'impératrice avaient infiniment contribué à corriger les mœurs, et avaient fait un bien prodigieux dans toutes les classes de la société à Pétersbourg. Ce prince adorait son auguste mère; il avait d'ailleurs pour tous les membres de la famille impériale et surtout pour ses frères, l'affection la plus tendre, la plus active, s'empressant de prévenir tous leurs désirs; aussi en était-il adoré.

Sa majesté me quitta pour se rendre à dîner à Pawlowsky, chez l'impératrice-mère. En me faisant ses adieux : « Vous allez retourner en « France, me dit Alexandre; quand pourrons-« nous espérer de vous revoir? Vous voyez à pré-« sent que ce voyage de Pétersbourg n'est rien. » Je répondis, sachant que sa majesté se proposait de venir l'année suivante à Varsovie, que je fe-

rais mon possible pour m'y rendre aussi, et avoir le bonheur de lui faire ma cour. Il parut satisfait, car ce prince, surtout alors, n'aimait pas à se séparer des personnes auxquelles il s'intéressait, avec l'idée de ne plus les revoir. Cela se rapportait au mot qu'il m'avait dit quelques jours auparavant : « *On croit toujours, lorsque je pars, qu'on « ne me reverra plus.* » Comme je voulais lui baiser la main au moment où lui-même me faisait l'honneur de prendre la mienne, il la retira bien vite en disant que nous étions d'assez anciens amis pour nous embrasser. Je suivis l'empereur jusqu'à la galerie, en lui exprimant les vœux que je ne cessais jamais de former pour son bonheur. A ce mot de bonheur, et comme s'il n'y croyait plus, Alexandre fit un mouvement dont la triste expression frappa douloureusement mon cœur et ne s'effacera jamais de mon souvenir.... Il disparut.... je ne devais plus le revoir!

Il est certain, et beaucoup de personnes ont fait la même observation, qu'Alexandre, longtemps avant sa mort, nourrissait les plus sinistres pressentimens *. M. de C*** et moi nous attri-

* Il en parut surtout le plus profondément atteint lors de son dernier départ pour ce funeste voyage de Taganrog. Ce prince, dit-on, ne put maîtriser son attendrissement en recevant les adieux de sa famille, de la cour; et en sortant de Pétersbourg, il fit arrêter sa voiture, se re-

buâmes alors ce mouvement de tristesse au chagrin récent que sa majesté venait d'éprouver; chagrin que sa grande âme surmontait, c'est-à-dire dont elle cachait les apparences, mais qui n'en pesait pas moins tout entier sur son cœur: il venait de perdre sa fille, sa fille qu'il n'avait jamais reconnue, et qui portait le nom de sa mère..... Cette intéressante et jeune personne, âgée de dix-sept ans, attaquée de la poitrine, fut ramenée de Paris à Pétersbourg, contre l'avis des médecins, mais sur la foi de quelques charlatans, magnétiseurs, qui lui prédirent longue vie, santé et mariage. Déjà mourante, elle fut fiancée au comte S***, qui la magnétisait d'après l'ordonnance des clairvoyans de Paris; et lorsque le magnifique trousseau commandé à Paris arriva (il avait coûté 400,000 francs), l'aimable enfant n'existait plus; les ornemens du convoi, la couronne funéraire de la vierge, remplacèrent les brillantes parures destinées aux jours de fêtes et le bandeau nuptial..... L'empereur apprit ce cruel évènement pendant la parade. Son visage, en un instant, se couvrit d'une extrême pâleur; cepen-

tourna, pour considérer encore quelques instans cette superbe ville, et l'expression mélancolique de son regard semblait adresser aux lieux qui l'avaient vu naître un triste et dernier adieu.

dant il eut le courage de ne pas interrompre l'exercice, et ne laissa échapper que ces mots frappans: « Je reçois la punition de tous mes égaremens. » Qui consola Alexandre dans ce malheur? qui essuya ses larmes? Ce fut un ange, ce fut Élisabeth!... Malheureuse d'avoir perdu ses propres enfans, elle aimait cette jeune personne; et lorsque, dans son enfance, le hasard la lui faisait rencontrer à la promenade, elle la pressait sur son cœur, et se complaisait tristement à retrouver dans ces traits enfantins l'image de celui qu'elle adorait. Au retour d'un voyage que l'empereur avait fait dans les colonies militaires, une dame de sa connaissance lui demandant si la santé de sa majesté s'était bien trouvée de cette course. « Oui, madame, repondit l'empereur : quant au « physique, je me trouve bien; mais au moral « je souffre toujours, et ma douleur est d'autant « plus vive que je ne puis l'épancher. » A ces mots ses yeux se remplirent de larmes, qu'il se hâta d'essuyer. Il se rendait souvent, et seul, sur la tombe de sa fille, et lui faisait élever un monument dans l'église de Saint-Serge à Pétersbourg.

La veille du départ de sa majesté, le général Kouvaroff m'apporta, de la part de son auguste maître, une très belle agrafe de diamans. Je dis

que l'empereur, ayant oublié certainement qu'il m'avait déjà fait un présent à l'occasion du baptême, je ne croyais pas pouvoir accepter celui-ci; mais le général prétendit que mon refus déplairait à l'empereur. Je n'osai plus insister. Ce jour-là, devant quitter Czarsko-Sélo, j'obtins mon audience de congé de l'impératrice Élisabeth. Cette princesse me reçut avec sa douceur, sa grâce accoutumées; elle savait allier si bien, dans la conversation, la dignité d'une souveraine et l'agrément d'une femme spirituelle! Elle me parla du voyage de l'empereur, et le son de sa voix me parut encore plus doux en faisant entendre ces mots : « J'espère que ce voyage fera du bien à « l'empereur. » Cette entrevue ne fut pas aussi longue que la précédente, parce que l'impératrice recevait aussi les ministres et la suite d'Alexandre. « Je me flatte, me dit cette princesse, « que vos affaires, ou rapports de famille, vous « ramèneront bientôt dans ces contrées. » Puis, dans son extrême bonté, elle daigna ajouter qu'elle me voyait partir avec regret. Lorsque Élisabeth se leva, je la suppliai de me *chasser*, ne me sentant pas le courage de m'arracher moi-même de sa présence; enfin que l'attachement respectueux que je ressentais pour elle, était un héritage que m'avait laissé ma tante Radzivil, et

que je conserverais toute ma vie. Élisabeth me témoigna ses regrets de la perte de ma tante : « Elle était si bonne, dit-elle, et si aimable ! » Sa majesté ne voulut jamais souffrir que je lui baisasse la main, bien que je disse que je le faisais par attachement autant que par respect, et elle m'ordonna de l'embrasser. Je croyais ne plus revoir cet être angélique, lorsque le lendemain, une heure après le départ de l'empereur, qui avait quitté Czarsko-Sélo à six heures du matin, me promenant dans le parc avec M. de C***, nous aperçûmes, dans la grande avenue du château, une dame vêtue légèrement, malgré la fraîcheur de la matinée, ayant la tête couverte d'un voile, et une tournure très élégante ; elle était accompagnée d'une femme que je ne reconnus pas davantage. M. de C*** me dit : « C'est l'impératrice « Élisabeth ! » « Quelle idée ! lui répondis-je, vous « savez bien qu'elle ne se promène jamais dans « le parc à cette heure-ci, et surtout à pied. » J'achevais à peine ces mots lorsque cette dame, s'avançant vers nous et ôtant son voile, je reconnus l'impératrice. Elle daigna nous adresser encore des paroles remplies d'aménité, en disant à M. de C*** qu'elle était charmée d'avoir trouvé l'occasion de lui faire ses adieux, témoignant un regret obligeant de ce que nous ne pouvions

prolonger notre séjour à Czarsko-Sélo. En parlant du départ de l'empereur : « Le temps est au moins « supportable aujourd'hui, dit-elle ; mais la jour- « née d'hier était vraiment désolante! » (Il avait plu sans discontinuer.) On prétendait que l'impératrice Élisabeth n'avait plus d'affection pour Alexandre : quant à moi, j'étais persuadée du contraire. Quelques mots seulement qui lui étaient échappés, rien que le son de sa voix, plus affectueux en parlant de lui, me prouvaient que je ne me trompais pas. Il y avait d'ailleurs bien du sentiment dans cette expression si naturelle : *Cette journée d'hier était désolante!...* Élisabeth pensait au lendemain! Enfin la mort d'Élisabeth a prouvé qu'elle n'avait jamais cessé de l'aimer, puisqu'elle n'a pu lui survivre, et que tout son espoir, comme son unique désir, était de rejoindre l'ange qu'elle pleurait.

CHAPITRE XXIX.

QUELQUES NOUVEAUX DÉTAILS SUR L'IMPÉRATRICE-MÈRE : SON AMOUR POUR LA LITTÉRATURE ET LES ARTS ; SES INSTITUTIONS.

Je fis avec tristesse ma dernière promenade dans le parc de Czarsko-Sélo. Quoique l'air fût assez doux, le ciel était couvert ; ces beaux lieux, que je n'espérais plus revoir, semblaient avoir pris un aspect morne, triste et désert, depuis le départ de leur aimable enchanteur ; et les approches de l'automne, toujours si mélancoliques, y semblaient être le deuil de son absence. En ramassant une feuille morte, qui venait de tomber à terre, je me ressouvins de ces vers de Delille :

> De moment en moment la feuille sur la terre
> Interrompt en tombant le rêveur solitaire.

Je l'ai toujours conservée dans mon livre de souvenirs. Je repassais en ce moment, dans ma mémoire, avec le sentiment d'une profonde recon-

naissance, les témoignages multipliés d'intérêt et de bienveillance dont l'empereur Alexandre m'honorait depuis douze ans que j'avais le bonheur d'en être connue; sentimens si doux, auxquels, ni le temps, ni l'absence, comme il le disait lui-même, n'avaient point apporté de changement; sentimens qu'il est si rare de rencontrer, même parmi ses proches, ses égaux. Ce grand prince, qui ne me devait rien, à qui je n'étais rien, m'avait fait goûter cependant le charme d'une auguste amitié. Invoquant pour lui toutes les bénédictions célestes, je me disais tristement : « Cet ange qui sait si bien compatir « aux peines d'autrui (car jamais une famille, « à Pétersbourg, ne fut dans l'affliction, qu'on ne « l'y vît paraître, avec des paroles de paix, de « consolation, de piété, etc.) : cet ange, qui fait « le bonheur de tout ce qui l'entoure, n'est point « heureux lui-même. Il était père, il ne l'est « plus, et il n'ose pleurer sa fille! sa fille, unique espoir d'une vieillesse bien éloignée encore, mais qui, l'atteignant un jour, le surprendra dans l'isolement des plus doux liens « de la nature. » J'étais loin de pressentir alors que sa carrière dût être si courte, et que le terme fatal en fût si prochain; mais je me sentais involontairement troublée de la tristesse de son der-

nier adieu, qui se retraçait sans cesse à mon imagination.

Le jour de mon départ de Czarsko-Sélo, ayant sollicité une audience de congé auprès de sa majesté l'impératrice-mère, cette princesse m'ordonna, ainsi qu'à M. de C***, de nous rendre à dîner à Pawlowsky. Quelques instans avant qu'on se réunît chez sa majesté, j'allai chez l'excellente et respectable princesse de Liéven, qui a élevé toute la famille impériale qu'elle adorait, et dont nous nous intretînmes tout le temps que nous fûmes ensemble. J'ose dire que nos cœurs étaient bien à l'unisson dans ce moment-là. Je suivis la princesse au salon, et bientôt, dans le cercle où j'étais placée, sa majesté daigna m'adresser la parole avec le ton d'un aimable reproche, en disant que c'était bien mal fait à moi de partir sitôt. A dîner, l'impératrice se plaignit du temps qu'il faisait cette année, et ajouta : « Quelle opinion « madame de Choiseul aura-t-elle de notre cli« mat? » Si je me fusse trouvée plus près de cette princesse, j'aurais pris la liberté de lui dire, qu'en voyant cette profusion de beaux fruits qui décoraient la table, il était difficile de ne pas se croire sous le ciel le plus doux du monde. En sortant de table, sa majesté nous appela, M. de C*** et moi, auprès d'elle, pour nous faire admirer, à tra-

vers une grande croisée en glace, d'une seule pièce, une vue charmante du parc, dessinée avec beaucoup de goût, et une cascade sur des rochers artificiels, ornés de ruines. L'eau qui tombe du haut de ces rochers, court se perdre dans un lac très limpide, entouré d'une belle pelouse parsemée de bouquets d'arbres, entre lesquels on a ménagé des échappées de vue sur une église, des villages, etc. L'impératrice dit à M. de C*** : « Monsieur votre père aimait beaucoup ce « salon et cette vue ; il y venait souvent du temps « de feu sa majesté l'empereur Paul. » Elle prononça ces derniers mots d'un ton pénétré, et à deux reprises. Cette digne princesse conserve un souvenir religieux et tendre de son infortuné et auguste époux. Tous les ans, à l'anniversaire de sa mort, elle s'enferme dans le monument où sont conservées les cendres de ce monarque, pour y prier et offrir à Dieu le sacrifice de ses larmes. Sa majesté, prenant ensuite le bras de madame de Liéven, et suivie de toute sa cour, se rendit à la bibliothèque, placée dans une galerie charmante nouvellement construite, parfaitement éclairée, et contenant des armoires vitrées remplies des plus belles éditions. Sur une longue table d'acajou se voyaient une foule de cartons, de cassettes, de dessins. Je remarquai sous les

fenêtres, dans des tables à glaces, une collection de pierres gravées; et sachant que sa majesté possède le talent, si rare pour son sexe, de graver parfaitement sur pierre, j'eus envie de demander (mais je n'en eus pas le courage) si, parmi les chefs-d'œuvre antiques, il ne s'en trouvait pas de modernes..... L'impératrice nous dit qu'elle était bien aise de nous faire voir sa bibliothèque, qui venait d'être arrangée; elle ajouta avec bonté, pour M. de C***, qu'il y trouverait l'ouvrage de son père, le *Voyage pittoresque de la Grèce;* puis tout à coup, s'adressant à moi, et à ma grande confusion, sa majesté me dit que mes deux romans y étaient aussi; qu'elle attendait le troisième, qu'on lui avait dit être commencé..... J'eus beau m'en défendre, cette adorable princesse insista, riant avec moi de l'honneur insigne qu'elle prétendait accorder à mes humbles essais. Sa majesté nous fit admirer ensuite de superbes collections de gravures dans tous les genres, des lithographies de Wurtemberg, si belles et si soignées, que l'impératrice me fit convenir sans peine de leur supériorité sur le procédé de Paris. Elle nous montra aussi des gravures d'Angleterre, coloriées avec un fini, un moëlleux qui approche de la perfection de la miniature. Au moment de se retirer dans ses ap-

partemens, et en recevant nos très humbles adieux, sa majesté nous dit avec bonté qu'elle désirait que nous emportassions un souvenir agréable de Pawlowsky. Les momens si doux que j'y ai passés en son auguste présence ne s'effaceront jamais de ma mémoire, puisque c'est mon cœur qui en garde le souvenir. J'osai supplier sa majesté de m'accorder la permission de contempler avant mon départ les monumens de sa bienfaisance à Pétersbourg. Elle daigna y consentir et promettre de donner des ordres pour que je fusse reçue à Sainte-Catherine et au monastère de ***. L'activité de cette princesse dans l'emploi de ses journées est vraiment admirable : outre les momens qu'elle consacre aux beaux-arts, elle est continuellement occupée à diriger les établissemens de bienfaisance, et à se faire rendre compte de tout ce qui les concerne. Madame la baronne Adelberg, personne très estimable, directrice en chef du monastère, et qui possède la confiance de sa majesté, étant tombée malade, l'impératrice se rendit aussitôt au monastère pour la remplacer dans ses fonctions.

Je commençai par visiter l'institut des demoiselles nobles, à Sainte-Catherine. Les jeunes personnes, dans un costume élégant, mais simple, les unes en brun, les autres en vert, avec un

maintien parfait, saluant avec grâce, étaient toutes en classes (les maîtres et maîtresses à leur poste), et furent interrogées tour à tour sur l'histoire, la géographie, quelques élémens de physique, la rhétorique, la philosophie, etc. Je m'amusai beaucoup en entendant parler d'Aristote et du sublime une petite demoiselle de dix ans. La méthode d'enseignement adoptée pour exercer la mémoire des jeunes personnes me parut excellente. Tous les examens se passèrent à merveille. Les occupations utiles aux femmes n'y étaient pas plus négligées que les beaux-arts, les talens et l'instruction : on me fit voir de très beaux ouvrages en tapisserie. Les dortoirs, les salles de récréation, tout était reluisant de propreté ou éclatant de blancheur. J'assistai au dîner des classes, précédé de la prière, qui, chantée par ces voix si jeunes et si pures rendant grâces à Dieu de ses bienfaits, me parut aussi touchante qu'elle était harmonieuse.

L'établissement du monastère *** est beaucoup plus considérable que celui de Sainte-Catherine : le nombre des élèves, tant nobles que bourgeoises, qui s'y trouvaient alors, s'élevait à quatre cent soixante. La baronne Adalberg, quoique souffrante, eut la bonté de me recevoir et de me faire

montrer l'établissement par une sous-directrice. J'étais arrivée trop tard pour entendre les examens ; mais on voulut bien me donner le coup d'œil général des classes. Le costume est le même qu'à Sainte-Catherine. On me fit traverser un corridor qui sert de promenade d'hiver ; il a mille pas de longueur, et il est ciré. Les bâtimens sont beaux et bien entretenus ; on y jouit d'une vue magnifique sur la Néva et le palais de la Torride. Pendant que je visitais les dortoirs, les salles de récréation, on fit passer toutes les classes dans la salle à manger : je fus véritablement frappée du coup d'œil que m'offrit la vue de ces quatre cents jeunes personnes vêtues uniformément, la plupart d'une jolie figure, debout le long des tables placées en fer à cheval dans une immense salle voûtée.... Après la prière, on se mit à table ; chaque classe a la sienne présidée par une maîtresse. On m'apporta à goûter, sur une *servante*, le dîner, composé d'une soupe très nourrissante, de petits pâtés, de bœuf et d'un plat de légumes. A mesure que j'avançais le long des tables, ces demoiselles se levaient par politesse ; je priai la directrice de les en empêcher, mais lorsque je me retirai, elles se levèrent toutes à la fois pour me saluer. Je retournai chez madame Adalberg pour lui exprimer mon admiration ; cette dame vou-

lut bien me promettre de porter mon hommage aux pieds de sa majesté.

Toutes ces jeunes personnes adorent l'impératrice comme un ange tutélaire ; son arrivée est toujours une fête dans le monastère : elles se jettent au devant de sa majesté, l'entourent, se pressent autour d'elle, comme des enfans qui revoient une mère chérie, et elle l'est bien véritablement, puisqu'elle s'occupe de tout ce qui peut assurer leur bonheur dans ce monde et dans l'autre. J'ai bien regretté de n'avoir pas eu le temps de visiter un autre établissement créé par l'impératrice-mère pour les pauvres filles de soldats. On leur apprend à lire, écrire, calculer, tous les ouvrages de leur sexe, et lorsque leur éducation est finie, on leur procure les moyens de s'établir ou d'entrer en service.

Une fondation bien digne de la grandeur et de la munificence du souverain de la Russie, et de la gloire militaire d'un si puissant empire, serait un hospice pour les invalides ; malheureusement les fonds nécessaires pour cet établissement ne sont pas encore rassemblés.

CHAPITRE XXX.

TABLEAU DE L'INONDATION DE PÉTERSBOURG.—SOLLICITUDE D'ALEXANDRE.—VOYAGE DE L'EMPEREUR A TAGANROG.—SA MORT.—CONCLUSION.

J'avais quitté Pétersbourg depuis deux mois; et ce fut au retour d'Alexandre, qui était rentré dans sa capitale, satisfait de son voyage, heureux de se retrouver au sein d'une famille si chère, à laquelle s'étaient réunies ses deux augustes sœurs, ce fut, dis-je, à cette époque qu'eurent lieu les terribles désastres de l'inondation à Pétersbourg. Les eaux de la Néva, refoulées par les vagues de la mer et par un vent impétueux, sortirent de leur lit avec une telle violence, qu'en un instant une partie de la ville fut inondée, sans qu'on pût arrêter ou prévenir le débordement du fleuve, ni même entendre, au bruit de l'ouragan et des vagues, le canon de détresse qu'on tirait à la forteresse pour avertir les habitans de se tenir sur leurs gardes. Ils furent tous surpris au milieu de leurs occupations par un ennemi auquel rien ne

pouvait résister; l'ouvrier à son travail, le marchand dans sa boutique, la sentinelle à son poste, nombre de personnes courant le matin, en voiture, à leurs affaires, devinrent les victimes de cette irruption intempestive. Les rez-de-chaussée furent submergés, et en peu d'heures l'eau monta dans plusieurs quartiers à dix-sept pieds de hauteur. Celui de la cour, par le voisinage du fleuve, se trouvait le plus exposé, et le yacht impérial était prêt à recevoir l'empereur, qui, retiré avec son auguste famille, à l'étage le plus élevé de son palais, se voyait forcé de contempler les désastres d'un peuple qu'il eût voulu sauver aux dépens de ses jours. Des barques, à force de rames, traversaient les rues inondées et recueillaient les infortunés qui se noyaient en cherchant à regagner leurs habitations. Une sentinelle fut portée dans sa guérite, par le courant, jusques sous le palais d'hiver; apercevant son souverain à la fenêtre, ce pauvre soldat, à qui l'approche même de la mort ne pouvait faire oublier la discipline militaire, présenta aussitôt les armes.... on parvint à le sauver. Transportée par la force de l'eau d'un cimetière situé de l'autre côté du fleuve, une croix funéraire vint se placer en face du château, et fut regardée comme un funeste présage. Dès que les eaux furent rentrées dans leur lit, l'em-

pereur se hâta de parcourir lui-même les lieux qu'avait dévastés l'inondation; il s'empressa ensuite de pourvoir aux besoins les plus pressans du peuple, dont la détresse, dans ces premiers momens, dut être extrême, puisque le sel se vendait jusqu'à vingt-cinq francs la livre. Les sages mesures de l'empereur, dont la sensibilité ne s'était pas bornée aux larmes que lui avait arrachées le spectacle de ces désastres, ne tardèrent point à rétablir l'ordre et la tranquillité, et à faire disparaître jusqu'à la moindre trace d'un malheur aussi imprévu qu'il avait été effrayant.

Revenue en France cette même année, avant l'époque mémorable du sacre de sa majesté Charles X, je reçus des lettres de ma mère, qui me faisait part du bonheur dont jouissait Varsovie, honorée alors de la présence de son souverain bien-aimé. Alexandre eut la bonté d'aller chez ma mère, qui le remercia pour toutes les bontés qu'il m'avait prodiguées pendant mon séjour à Pétersbourg. L'empereur daigna s'informer si le climat de ce pays n'avait pas dérangé ma santé; il lui parla aussi de son filleul, et, comme il lui disait que cet enfant était joli, et qu'il avait été fort sage pendant la cérémonie du baptême, ma mère profita de ce moment pour donner à lire à sa majesté une de mes lettres, où

je citais un mot très heureux de cet enfant. Quelqu'un lui ayant dit, à son retour en France : « N'est-ce pas que votre parrain est bien beau? » l'enfant ajouta sur-le-champ : « Et bon! » L'empereur dit à cela qu'il était trop *vieux* pour être beau, et que le mot de l'enfant valait mieux. En parlant à ma mère de la princesse de Lowiez, l'empereur disait : « C'est un ange, elle a un « caractère comme on en voit peu; mon frère est « très heureux. » Le jour de naissance de son altesse impériale le grand-duc Constantin, l'empereur donna à la princesse le grand ordre de Sainte-Catherine : il l'en revêtit lui-même, et la pria d'aller surprendre dans cette parure son auguste époux; le jour de la fête de la princesse, il lui fit présent d'un magnifique collier de perles. La santé de l'empereur paraissait aussi florissante que dans ses plus belles années, à ce dernier voyage de Varsovie, c'est-à-dire au mois de juin 1825; et cinq mois plus tard, il avait cessé d'exister! Jamais il ne s'était montré aussi gracieux pour les Polonais : sa bonté pour eux semblait vouloir en quelque sorte se surpasser; satisfait de tout ce qui l'approchait, de tout ce qu'il voyait, des embellissemens de la ville, des travaux entrepris par le gouvernement, s'étonnant qu'avec si peu de moyens on eût exécuté

l'établissement de plusieurs manufactures, une chaussée publique, etc. Il louait, remerciait, distribuait des bienfaits, accordait des grâces, et s'informait des besoins de chacun. Combien cette bonté adorable allait inspirer et laisser de regrets, de douleur!....

En passant par la Lithuanie, l'empereur Alexandre s'arrêta à Towiany, y combla de marques de bienveillance la princesse Constantin R*** et son époux, propriétaires de cette terre, depuis la mort de leur tante; perte à laquelle Alexandre parut sensible. Il daigna aussi se souvenir de m'avoir vue à Towiany.

La santé de l'impératrice Élisabeth, fortement altérée depuis quelque temps, décida le voyage à jamais funeste de Taganrog. Il est difficile de comprendre comment et pourquoi les médecins ont jugé le climat de cette ville, située au bord de la mer, exposée, durant l'hiver, à des vents très froids, favorable dans une maladie de poitrine? Redoublant de sollicitude pour une existence qui semblait lui devenir plus chère depuis qu'il était menacé de la voir s'éteindre, l'empereur accompagna son auguste épouse à Taganrog. C'est là, c'est aux extrémités de leur empire que les attendait l'inexorable mort, pour frapper à la fois ces deux augustes victimes!

Rassuré par l'amélioration momentanée qui se fit sentir dans la santé de l'impératrice, Alexandre, toujours guidé par son noble cœur, qui n'avait de mobile que le bien-être de ses sujets, Alexandre entreprit cette fatale tournée des Palus-Méotides..... Atteint d'une profonde mélancolie, parlant souvent de se retirer à Taganrog, dont la position lui avait plu, il se refusait au traitement de son médecin anglais Wyllie, se plaignant seulement de maux de nerfs affreux. Hélas! il était frappé au cœur; il mourait pour ne pas punir des sujets rebelles et ingrats, dont il connaissait les horribles desseins. Tandis qu'autour de lui tout se reposait sur la foi d'une tranquillité factice, ignorant les dangers qui menaçaient et la Russie et son souverain, lui, cet ange, succombant sous le poids de cet affreux mystère, au fort de sa maladie, et dans l'excès de sa douleur, laissa seulement échapper ces mots : « Ah! les « monstres, les ingrats, je ne voulais que leur « bonheur! » Ces mots furent un trait de lumière. On chercha dans les papiers du prince; on y découvrit le complot infâme..... Il était trop tard, le coup avait été porté, et la perfidie des conspirateurs, leur ingratitude forcenée, les servirent mieux peut-être que n'eût fait leur poignard parricide!... La rage des assassins seule fut trom-

pée!... Il n'existait plus!... Gloire, puissance, beauté, grâce, amabilité, bonté angélique, la mort, l'impitoyable mort, avait tout dévoré, tout détruit!.....

Alexandre quitta la vie sans regrets : pouvait-il l'aimer encore! Ses dernières paroles, après avoir accompli les devoirs de la religion avec toute la résignation qu'inspire la véritable piété et une conscience pure, ses dernières paroles, en demandant à revoir ce ciel qui semblait déjà s'ouvrir pour lui, marquent bien aussi le calme de ses derniers momens : « Quelle belle journée ! » dit ce prince, lorsqu'on eut levé les stores des fenêtres de son appartement. Oui, sans doute, c'était une *belle journée*, puisqu'elle devait le conduire à une félicité sans bornes, à une gloire immortelle ; mais qu'elle était affreuse pour ceux qui se voyaient condamnés à lui survivre, pour cette infortunée et touchante Élisabeth, dont le seul espoir, après avoir recueilli le dernier soupir, le dernier regard de son époux, était de le suivre au tombeau pour le rejoindre dans le ciel! « *Notre ange est au ciel*, écrivait-elle, *et moi je « végète encore sur la terre; mais j'ai l'espoir de « me réunir bientôt à lui.....* »

Quelle affreuse nouvelle pour une mère, pour cette auguste souveraine, dont l'âme religieuse et

forte pouvait seule faire supporter une telle perte et de telles douleurs! Rassurée sur des jours si chers et si précieux par une première lettre de l'impératrice Élisabeth, cette pauvre mère, remplie de confiance et de joie, avait couru au pied des autels rendre grâces au Tout-Puissant, qui semblait enfin prêter l'oreille aux vœux de cinquante millions d'hommes qui, dans leurs prières, lui redemandaient leur souverain, leur père. Pétersbourg tout entier, ivre de joie à l'arrivée du courrier porteur de l'heureux message, et retenant dans son cœur chaque mot du touchant écrit de sa souveraine bien-aimée, se porte en foule dans les églises..... Le *Te Deum* n'était pas encore fini, lorsque le grand-duc Nicolas reçut la dernière, la fatale nouvelle..... Il rentra dans l'église, où tout le monde fut frappé du changement subit de sa figure, altérée par la douleur. Ne voulant pas, ne pouvant pas porter au cœur d'une mère un si terrible coup, il pensa que la religion seule aurait le pouvoir d'en adoucir l'atteinte. Aussitôt on vit le métropolitain s'avancer vers l'impératrice en tenant dans ses mains tremblantes l'image du Christ, couverte d'un voile noir..... A cette démarche lente et solennelle, à ce signe éternel de douleur, la malheureuse mère connut celle qui lui était réservée, et, comme la

mère divine, elle tomba sans forces au pied du crucifix, qui lui retraçait son propre sacrifice .... Quelle scène douloureuse, et quel tableau elle offrirait à un grand peintre! L'intérieur de la superbe église de Casan, étincelante d'or et de lumières; ce ministre des autels, dans son riche costume, et dont chaque trait exprime un silence douloureux au-dessus de toutes les paroles; cette imposante souveraine, cette mère si tendre, laissant apercevoir sur sa figure le passage subit de la joie à la douleur; le grand-duc Nicolas, partagé entre le sentiment qui l'accable et l'inquiétude que lui inspire une mère chérie; ces groupes d'assistans dont les traits présentent un mélange de doute, d'espérance et de crainte; le jour mystérieux de la chapelle, se mêlant au sombre éclat des cierges et des lampes; l'encens fumant encore au pied des autels; tout ce sacrifice d'allégresse changé en un sacrifice douloureux, quel sujet pour un autre Raphaël! que d'élémens pour créer un chef-d'œuvre!

L'Europe apprit en même temps la maladie et la mort du prince généreux qui lui avait rendu la paix et le repos. On pleura dans toutes les parties de l'Europe; les peuples s'émurent en apprenant que l'ami, le libérateur des nations n'était plus; les cours se couvrirent d'un véritable deuil. L'em-

pereur d'Autriche, en apprenant la mort d'Alexandre, de son allié fidèle, s'écria, dans un mouvement de sensibilité qui l'honorait autant que celui dont il déplorait la perte : « J'ai perdu « mon meilleur ami ! » Mot touchant dans la bouche d'un souverain, et qui dit tout*. A Paris, à l'ambassade russe, on préparait des fêtes pour l'anniversaire du jour de naissance de ce prince, à qui l'on ne devait plus rendre désormais que des honneurs funèbres. Je n'essaierai pas de dépeindre ce que je ressentis à cette nouvelle accablante : ce sont là de ces douleurs que la religion seule peut calmer et adoucir. J'appris ce lugubre évènement sans préparation, par une lettre qui m'était adressée de Paris à la campagne, où je me trouvais. Je n'eus pas plus tôt jeté les yeux dessus, que je poussai un grand cri : M. de C***, très étonné, me demanda ce que j'avais ; je le lui dis en sanglotant, et en criant que cela n'était pas vrai. Il courut au journal, qu'il n'avait pas encore ouvert, et revint les larmes aux yeux : il n'était plus possible de douter de notre malheur. Mon enfant même le sentit. M. de C***, posant

* Le vertueux prince de Hohenloe, profondément attaché à l'empereur Alexandre, fit un pélerinage *nu-pieds* pour obtenir la guérison du prince dont il connaissait et admirait les vertus.

la main sur la tête de son fils, dit, en présence de plusieurs personnes : « Pauvre enfant, il ne « sait pas encore tout ce qu'il perd! » Mon Alexandre, relevant la tête d'un air triste : « J'ai perdu « mon parrain! » dit-il.

Chaque jour venait confirmer la nouvelle déchirante par les plus sinistres détails, détails qui remplissaient l'âme d'indignation et d'horreur. L'opinion généralement admise que cette vie si belle n'avait été tranchée que des mains de la Providence, fut la première consolation qui entra dans mon cœur. Cependant j'avais beau entendre retentir autour de moi ces funestes paroles : *l'empereur Alexandre est mort à Taganrog*, les voir écrites sous tous les caractères, voir ces caractères ineffaçables me poursuivre sans cesse, la nuit comme le jour, mon cœur, mon imagination, tout en moi se refusait à l'évidence même, et je le voyais toujours apparaître, tel que je le vis la dernière fois, avec toutes ses grâces et toute sa bonté. Loin de fuir les détails si tristes qu'offraient les papiers publics, je les recherchais avidement; je me complaisais dans ce deuil universel, dans ces regrets déchirans et si bien exprimés que je retrouvais dans mon cœur. J'aimais à voir partager ma tristesse jusque par les habitans de cette Champagne où Alexandre était entré en vain-

queur. Il n'y eut pas un pauvre vigneron des environs d'Épernay ou de Vertus qui ne se fût écrié en apprenant la mort d'Alexandre : « Ah! quel « malheur, il avait sauvé la France! » Une paysanne me disait un jour : « Hélas! madame, « il était aussi aimable qu'il était beau! » Quel éloge dans ces regrets si naturels qui n'étaient ni sollicités ni payés! jamais souverain obtint-il une plus belle oraison funèbre *?

La Russie, la Pologne, retentirent de longs gémissemens et se couvrirent de deuil. Malheur à ceux qui ne le portèrent pas dans le cœur! Honte éternelle sur ceux qui osèrent renier la fidélité qu'ils avaient jurée à Alexandre!

Mais écartons des pensées si funestes, et voyons plutôt les augustes héritiers des vertus et de la puissance d'Alexandre donner un exemple unique

* Plusieurs personnes s'évanouirent en apprenant la mort d'Alexandre, entre autres son ministre à Dresde, M. de Kanikoff, et d'autres tombèrent dangereusement malades. Le comte Ojarowski, aide-de-camp d'Alexandre, à la première nouvelle de la maladie de l'empereur, quitta Varsovie qu'il habitait alors, pour courir à Taganrog auprès de son souverain expirant, dont il suivit la dépouille mortelle à Pétersbourg; dernier hommage de la fidélité qu'il lui avait vouée pendant sa vie et dont il ne s'était jamais départi. En rappelant ce trait de dévouement qui aurait dû trouver plus d'imitateurs dans le grand nombre de personnes plus particulièrement honorées des bontés de ce grand prince, c'est avec une satisfaction véritable et peut-être un sentiment de fierté bien légitime que je cite ici un nom polonais.

au monde. On a vu des frères se disputer, le fer à la main, le sanglant héritage de leur père; mais dans le noble combat entre Constantin et Nicolas, on ne vit que désintéressement, grandeur d'âme, générosité. On a vu ces deux princes magnanimes, pleins encore de la douleur qui les oppressait, se renvoyer l'un à l'autre les vœux d'un puissant empire. On sait que, se regardant comme un obstacle aux grandes destinées de son auguste époux, la princesse de Lowiez se jeta aux pieds de Constantin en le conjurant d'oublier qu'elle eût jamais existé, et de remplir le sort qui l'attendait, en acceptant cette couronne que lui assurait sa naissance. Mais Constantin, pour agir comme il l'a fait, avait son amour pour elle et la parole qu'il avait donnée à un frère vénéré et chéri.

Malgré sa vertueuse résistance, Nicolas monta donc sur ce trône désolé, où de si terribles évènemens étaient réservés à sa sagesse. Dieu l'a soutenu au milieu des épreuves; il le soutiendra toujours. Si l'empereur Alexandre a mérité le surnom de *Béni*, espérons qu'à l'exemple de ce prince d'immortelle mémoire, son auguste héritier, en faisant comme lui respecter son nom et sa puissance; en préférant également, au vain éclat de la renommée, l'amour de ses sujets, ob-

tiendra un jour de ses contemporains et de la postérité le surnom d'*Irréprochable ;* beau titre que non-seulement peu de souverains, mais peu d'hommes, en général, ont pu mériter.

J'ai essayé, dans cette faible esquisse, de peindre Alexandre par lui-même ; heureuse si ceux qui ont eu le bonheur de le connaître, de l'approcher, qui l'aimaient, qui lui étaient dévoués, y reconnaissent quelques traits de ce grand et beau modèle, si digne d'une autre plume et d'un autre talent!

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES.

Pages

UN MOT DE L'ÉDITEUR. v

AVANT-PROPOS. xj

CHAP. PREMIER. Premières années d'Alexandre. — Conspiration de palais. — Mort de Paul Ier. 1

CHAP. II. Avènement d'Alexandre au trône de Russie. — Premières années de son règne. 26

CHAP. III. Retour d'Alexandre à Péterbourg après le traité de Tilsitt. — Entrevue d'Erfurt. 48

CHAP. IV. Précédens de la guerre de 1812 en Russie. — Séjour d'Alexandre en Lithuanie. — Anecdotes. 55

CHAP. V. Narbonne. — Fêtes données, à Vilna, à l'empereur Alexandre. — Divers épisodes. 78

CHAP. VI. Entrée de l'armée Française à Vilna. — Anecdotes. — Situation de la Lithuanie. 94

CHAP. VII. Présentation de dames lithuaniennes à Napoléon : l'auteur est du nombre. — Entretiens de ce prince. — Fêtes. 106

CHAP. VIII. L'empereur Alexandre quitte son armée ; son retour à Saint-Péterbourg. 116

Pages

CHAP. IX. Terreurs à Saint-Pétersbourg. — Le duc de Bassano à Vilna. — Retraite des Français. 120

CHAP. X. Horrible situation des Français prisonniers de guerre. — Les Cosaques pillards en pays ami. — Anecdote. 131

CHAP. XI. Retour de l'empereur Alexandre à Vilna. — Entretiens de ce prince avec l'auteur. — Fêtes. 138

CHAP. XII. Fête offerte à Alexandre. — Hommage barbare repoussé par l'empereur. 154

CHAP. XIII. Sollicitude d'Alexandre pour les prisonniers français. — L'empereur quitte Vilna. 159

CHAP. XIV. Particularités. — Vaines espérances des Polonais. — Mort de Koutousoff. — Évènemens militaires. 174

CHAP. XV. Invasion de la France. — Entrée des alliés à Paris. — Conduite généreuse d'Alexandre. 182

CHAP. XVI. Suite du précédent. — Singulières preuves de confiance données à Alexandre par les Parisiens. — Diverses particularités. 189

CHAP. XVII. Voyage d'Alexandre en Angleterre et en Hollande, après le traité de 1814. — Retour à Saint-Pétersbourg. — Solennités. 204

CHAP. XVIII. L'empereur refuse le surnom de *Béni*. — Récompenses à l'armée russe, aux citoyens. — Mesures de haute sagesse. 214

CHAP. XIX. Congrès de Vienne. — Intrigues diplomatiques. Stupeur causée par le retour de Napoléon à Paris. 222

CHAP. XX. Campagne de 1815. — Seconde invasion de la France. — Modération d'Alexandre envers les Français. — Il se fait leur protecteur contre la cupidité de ses alliés. 233

pages

CHAP. XXI. Alexandre, roi de Pologne. — Fêtes à Varsovie. — Retour de l'empereur dans sa capitale. 241

CHAP. XXII. Expulsion des jésuites de l'empire de Russie. — Exemple de sévérité éclatant contre un général pillard. — Voyage de l'empereur à Varsovie. — Réjouissances. —Particularités. 259

CHAP. XXIII. Séjour d'Alexandre à Varsovie. — Fêtes. — Entretiens de l'empereur avec l'auteur. 277

CHAP. XXIV. Départ de l'auteur pour la France.—Jugement sur les Français. — Politique complaisante du cabinet de Paris. — Opinion d'Alexandre sur la situation de la France. — Particularités. 287

CHAP. XXV. Nouveau voyage d'Alexandre à Vilna. —Entretiens avec l'auteur. — Vues et opinions politiques de ce prince. — Un mot du congrès de Vérone et de la guerre d'Espagne. 300

CHAP. XXVI. Maladie de l'empereur. — Voyage de l'auteur à Saint-Pétersbourg. — Description de cette capitale et de ses environs. 314

CHAP. XXVII. Hospitalité souveraine. — Nouvelles entrevues avec Alexandre. — Occupations de l'empereur à la campagne. — Portrait de l'impératrice Élisabeth. 326

CHAP. XXVIII. L'impératrice-mère. — L'illustre parrain. —Mélancolie de l'empereur : sa cause principale. —Tristes pressentimens. — Départ d'Alexandre pour la Sibérie. 343

CHAP. XXIX. Quelques nouveaux détails sur l'impératrice-mère : son amour pour la littérature et les arts ; ses institutions. 363

pages

CHAP. XXX. Tableau de l'inondation de Pétersbourg. — Sollicitude d'Alexandre. — Voyage de l'empereur à Taganrog. — Sa mort. — Conclusion. 372

FIN DE LA TABLE.

JUL 11 1935